



HAL
open science

**Une pratique agropastorale disparue valorisée à travers
un bâti en ruine : la vallée du Haut-Adour
(Haute-Bigorre)**

Lisa Midavaine Larouquie

► **To cite this version:**

Lisa Midavaine Larouquie. Une pratique agropastorale disparue valorisée à travers un bâti en ruine : la vallée du Haut-Adour (Haute-Bigorre). Héritage culturel et muséologie. 2016. dumas-01417150

HAL Id: dumas-01417150

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01417150>

Submitted on 12 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

| MIDAVAINÉ LAROUQUIÉ Lisa
Sous la direction de Christian THIBON

2015-2016



Une pratique agropastorale disparue valorisée à travers un bâti en ruine



UFR des LETTRES, LANGUES, SCIENCES HUMAINES et SPORTS
MASTER PROFESSIONNEL « Cultures, Arts et Sociétés »
Valorisation des patrimoines et Politiques culturelles territoriales
PREMIERE ANNEE

MIDAVAINÉ LAROUQUIÉ Lisa

Sous la direction de Christian THIBON

Années 2015-2016

Une pratique agropastorale disparue valorisée à travers un bâti en ruine

La vallée du Haut-Adour (Haute-Bigorre)

UNIVERSITÉ DE PAU ET DES PAYS DE L'ADOUR

UFR des LETTRES, LANGUES, SCIENCES HUMAINES et SPORTS

MASTER PROFESSIONNEL « Cultures, Arts et Sociétés »

Valorisation des patrimoines et Politiques culturelles territoriales

PREMIÈRE ANNÉE

Une pratique agropastorale disparue
valorisée à travers un bâti en ruine

La vallée du Haut-Adour (Haute-Bigorre)

REMERCIEMENTS	5
AVANT-PROPOS	6
INTRODUCTION	8
CHAPITRE I : LA VIE AGROPASTORALE AU XIX^e EN VALLEE DU HAUT-ADOUR	16
CHAPITRE II : XX^e-XXI^e SIECLES : UNE NOUVELLE FAÇON D'UTILISER LA MONTAGNE	81
CHAPITRE III : OUVERTURE VERS UNE PATRIMONIALISATION	138
CONCLUSION	189
Sommaire	193
Table des illustrations	195
Glossaire	200
BIBLIOGRAPHIE/WEBOGRAPHIE	203
ENTRETIENS	206

Mes remerciements vont avant tout à mon directeur de mémoire, M. Christian THIBON, pour l'aide et le temps qu'il a bien voulu consacré à la bonne élaboration de ce mémoire.

Je remercie aussi toutes les personnes qui ont pu y contribuer, en ayant accepté de répondre à mes nombreuses questions et m'ayant transmis d'abondantes informations. Merci à M. et Mme Labadens, ainsi qu'à leur fille Marie-José, à l'association Pierre des Esclozes et tout particulièrement à sa présidente, Danièle Gaillaguet, à l'association les Amis de Madame Campan, notamment à Mme Bouyrie, à la directrice des musées de Bagnères-de-Bigorre, Mme Bénédicte Magnin, à Denis Pambrun, à M. Adisson, à M. Jean-Sébastien Gion, à M. et Mme Isla, au C.P.I.E. de Bagnères-de-Bigorre et notamment à Béatrice Morisson faisant aussi parti du conservatoire botanique national des Pyrénées, ainsi qu'au volontariat du Fonds photographique Eyssalet. La liste est encore longue si je dois inclure les personnes rencontrées à un coin de rue que ce soit à Bagnères ou à Campan, intéressées par mon sujet et n'hésitant pas à me parler de tout ce qu'ils savaient à propos.

Pour finir, je tiens à réserver de sincères remerciements aux amis de la famille qui ont su me soutenir et m'encourager ; ainsi qu'une franche reconnaissance envers mes parents (même si à certains à moment, ils se sentaient quelques peu dépassés), ayant la chance d'avoir un papa passionné de montagne qui en a fait son métier, et une maman débordante d'altruisme, tous deux détenant de nombreuses expériences dans le monde du tourisme.

Il m'est presque un devoir de pouvoir parler avec le plus d'exactitude possible de l'histoire de ma vallée. J'utilise la possession envers cette entité, étant native de la vallée de Campan (appartenant à celle du Haut-Adour), mais non pas originaire, me permettant donc un regard critique. Il est bien évident que cette vallée ne m'appartient pas en tant que bien, en matière d'usufruit ; je ne suis pas plus légitime qu'un autre pour cela. Mais c'est quand même elle qui m'a vu grandir pour la majorité de ma vie (encore longue à parcourir, je l'espère bien), elle qui m'a regardé m'ouvrir au monde et surtout elle qui a été mon monde, mon premier espace de découverte. En fait, au lieu de m'approprier sa possession, je devrais plutôt dire que c'est moi qui lui appartient.

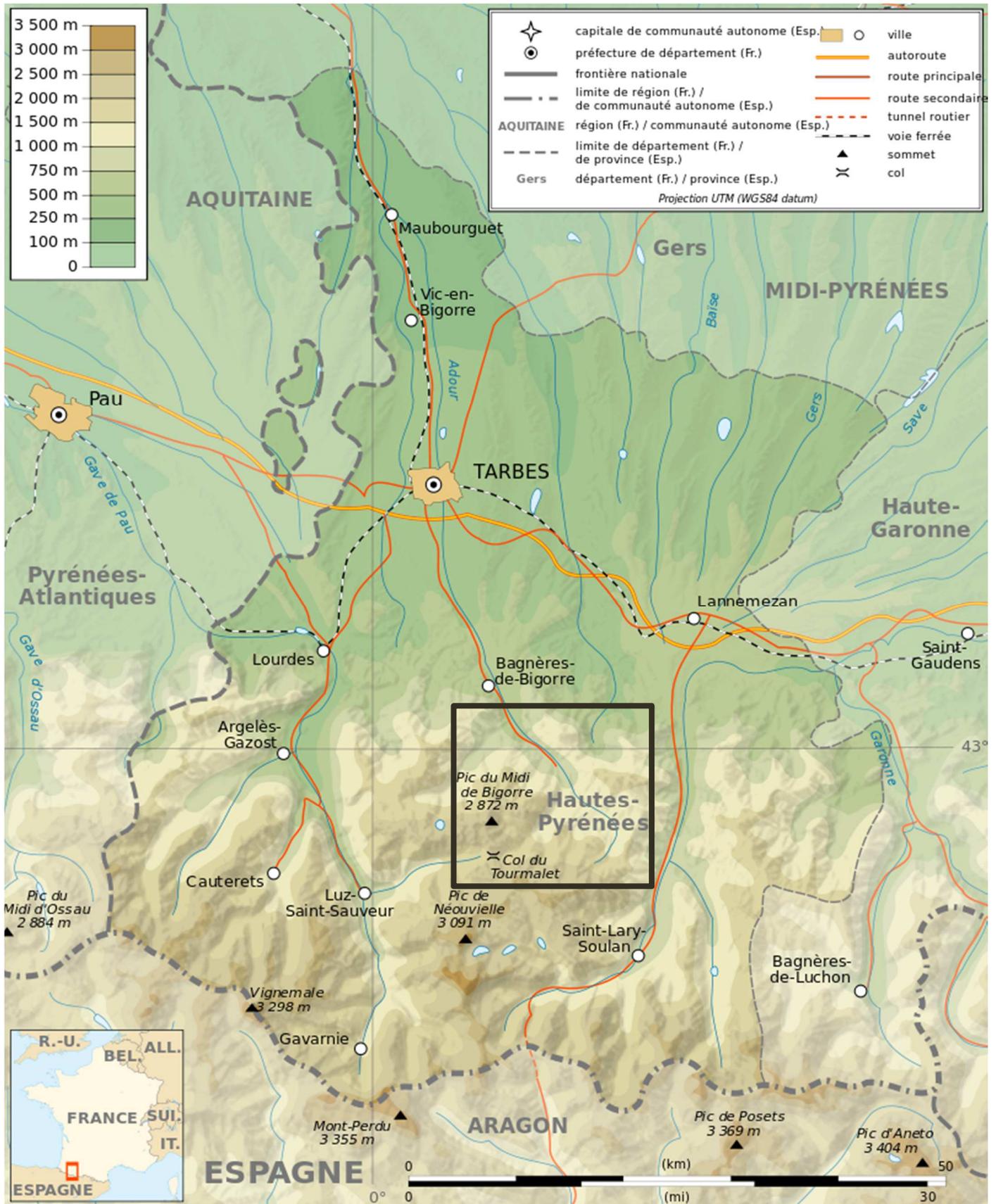
C'est ainsi que, voulant lier mes deux premières passions que sont la montagne pyrénéenne et la découverte de nouveaux patrimoines, il m'est personnellement indispensable de révéler, non pas à proprement dit l'histoire de cette vallée (ce qui aurait demandé beaucoup plus de temps d'étude et qui aurait sûrement paru insignifiant face à notre « devoir » de nationalisme), mais une partie de l'aventure que connu l'homme en son contact.

Malheureusement, quoique certains puissent dire « heureusement », cette vallée en estive nous présente majoritairement l'image d'une montagne peuplée de troupeaux circulant au détour de quelques ruines. Que sont ces ruines ? Quelle était leur apparence ? Qui les a construites ? Pourquoi les a-t-on utilisées ? Quelle l'histoire nous racontent t'elles ? Mais plus encore, que devons-nous faire de cette histoire ?

Aujourd'hui, au gré d'une petite randonnée en vallée du Haut-Adour, été comme hiver, déterminés par une simple envie, nous pouvons tomber nez-à-nez avec des ruines qui semblent avoir eu pour fonction celle d'habitation. Mais qui aurait bien pu habiter là ? Ces ruines et surtout le terrain sur lequel nous nous trouverions sont liés à une pratique agropastorale bien particulière qui connut son apogée au cours du XIX^e siècle et qui aujourd'hui fait preuve d'un total abandon ou, en des termes un peu plus justes, qui au cours du XX^e siècle a connu une complète transformation.

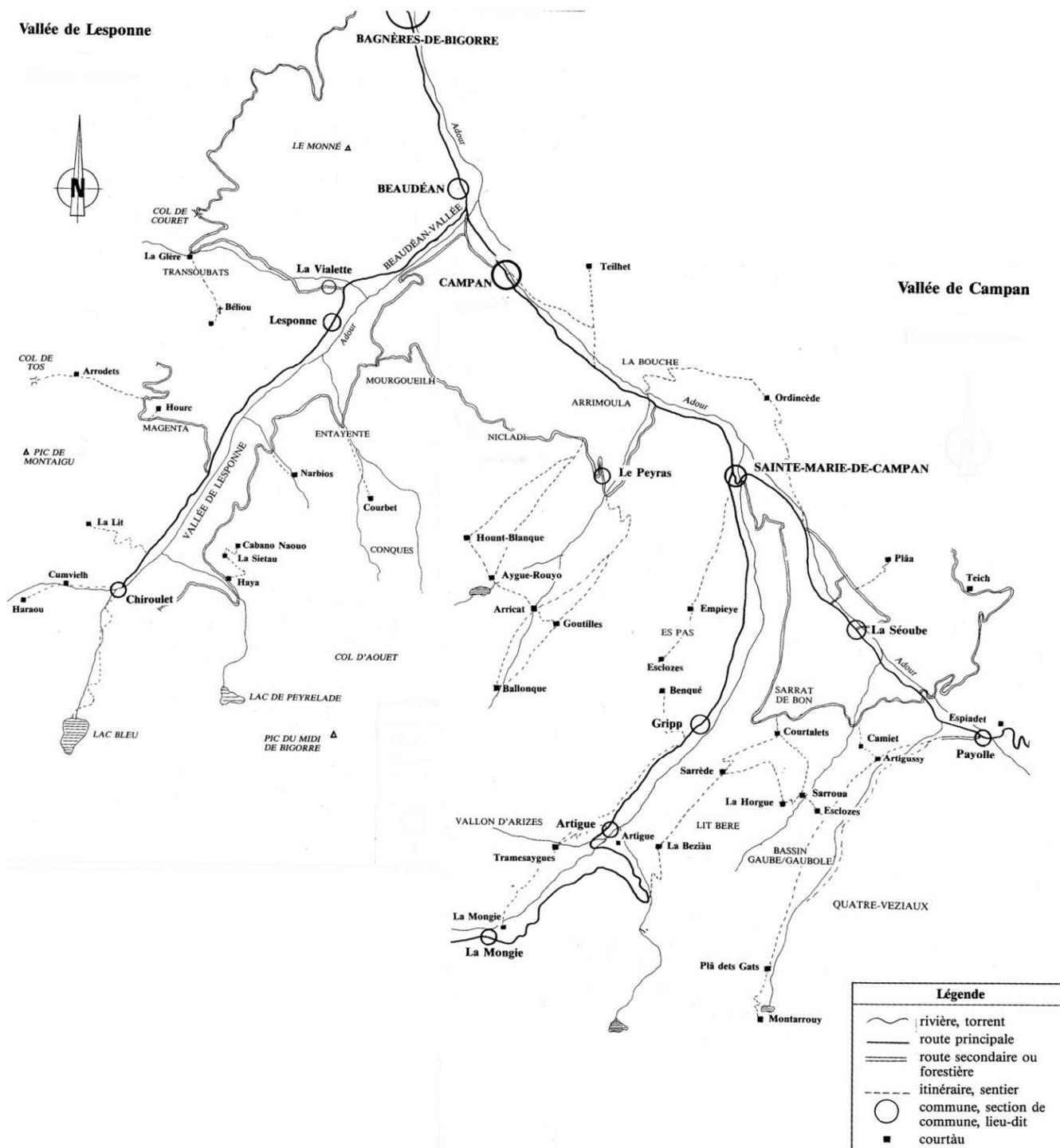
On le sait, l'homme a compris l'utilité de la montagne, dès le Néolithique. Il y a environ 7 000 ans, les premières populations agropastorales s'installent en piémont pyrénéen. C'est en suivant les traces du processus de retrait des glaciers, que ces hommes colonisent petit à petit la vallée, jusqu'aux pelouses subalpines et alpines (supérieures à 1 400 m d'altitude). Une activité qui va surtout se développer tout au long du Moyen-Age, voyant s'accélérer les défrichements et la généralisation des transhumances sur toute la chaîne des Pyrénées. C'est alors, plus précisément, à la fin du XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e siècle que ces systèmes agropastoraux, assez similaires, mais à la fois propre à chaque vallée pyrénéenne, connaissent leur point culminant, montrant des populations dépendantes de leur pratique agropastorale, cela particulièrement associé à un apogée démographique.

Ce fut le cas en vallée du Haut-Adour. Le Haut-Adour réunit la vallée de Campan et celle de Lespoune, situaient dans le département des Hautes-Pyrénées (nouvelle région Languedoc-Roussillon-Midi-Pyrénées).



Carte 1. La vallée du Haut-Adour (encadré noir) située au sein du département des Hautes-Pyrénées wikipedia.org

Plus précisément, juste après Bagnères-de-Bigorre, à la sortie de la commune de Beaudéan, le Haut-Adour présente une forme de fourche en V : la branche droite étant la vallée de Lesponne, celle de gauche, la vallée de Campan, elle-même se divisant en deux au niveau du hameau de Sainte-Marie : une route menant au col d'Aspin, et une autre menant au col du Tourmalet.



Carte 2. Présentation des deux vallées composant le Haut-Adour : la vallée de Lesponne et la vallée de Campan
Fusion de deux cartes issues de Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991

Aujourd'hui la vallée du Haut-Adour est directement désignée par la vallée de Campan (rassemblant les trois hautes vallées de Gripp, Payolle et Lesponne) faisant parti de la communauté des communes de la Haute-Bigorre, unité géographique et économique cohérente autour de la vallée de l'Adour. Comme dit précédemment, étant native de la vallée de Campan bourg, mes recherches en la matière, en particulier celles sur le terrain, se sont concentrées exclusivement au sein des vallées de Gripp et de Payolle. Néanmoins, au cours du développement certains *courtàus* de la vallée de Lesponne pourront être cités.

Mon principal terrain d'étude étant la vallée de Campan, je me dois de la situer géographiquement. Elle occupe en grande majorité le bassin du Haut-Adour, réunissant les deux principaux affluents, coulant dans la vallée de La Séoube et celle de Cabadour. En revanche, il n'est sans oublier que Campan ne représente pas une seule agglomération, mais la réunion de trois ensembles d'habitats principaux distincts : Campan bourg, Sainte-Marie de Campan et La Séoube.

Située sur les dépôts glacières et donc morainiques, la vallée de Campan présente des zones cultivables ou des forêts dans sa moitié la plus basse, de même que de multiples pâturages en altitude, situés sur les terrains communaux. La bonne gestion de ses différents espaces autour d'une organisation agropastorale a fait la renommée de cette vallée. De plus, elle a su très tôt profiter de ses trois richesses principales : ses forêts, ses pâturages lui permettant l'abondante production en beurre, et, chose souvent mise de côté, sa carrière de marbre située à Payolle.

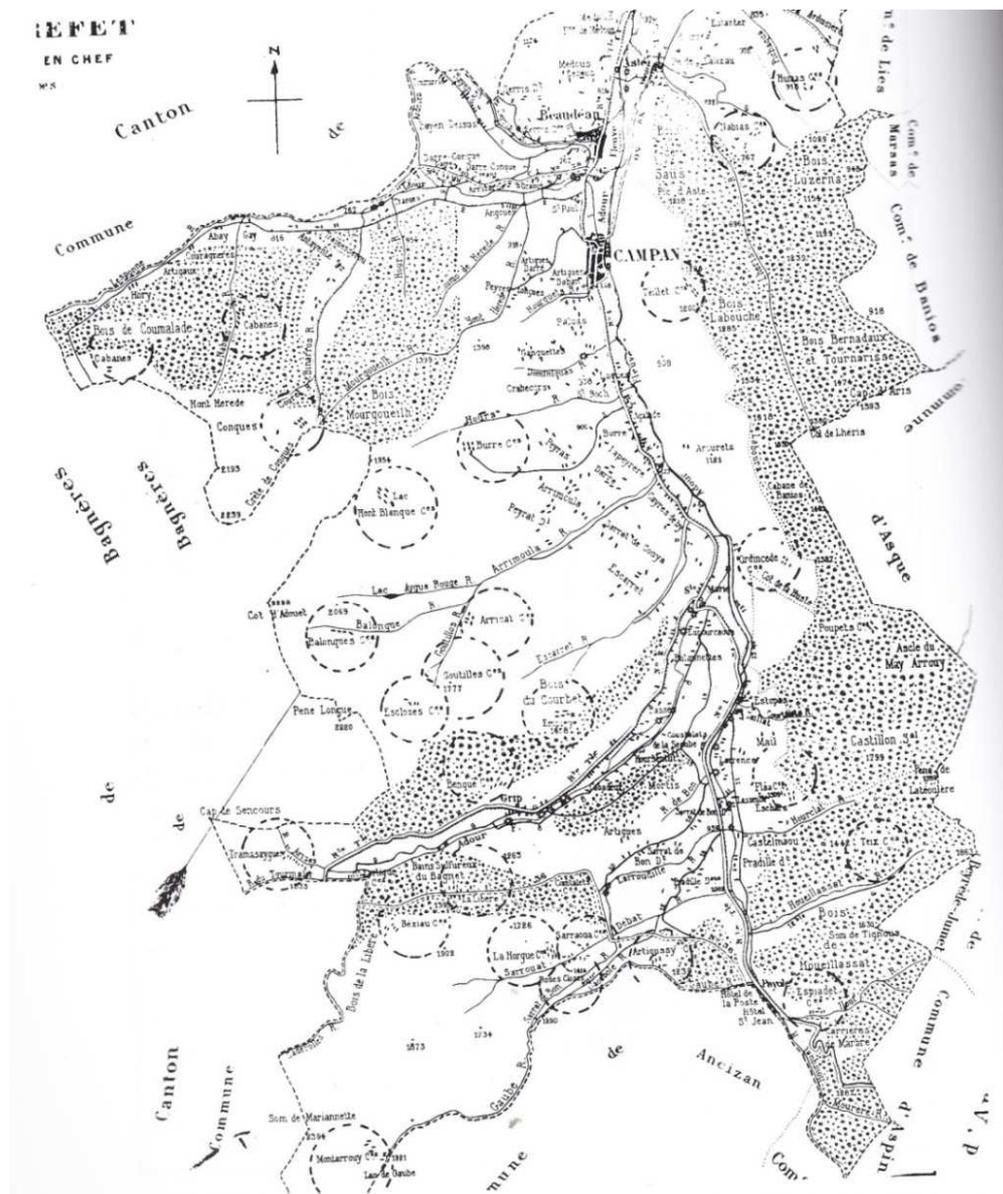
En revanche, chose commune à toute vallée, nous trouvons en son sein trois étages (ou quatre étages agricoles entre les bordes au village, les prairies, les forêts et les pâturages d'altitude) déterminés par leur place en montagne. Au plus bas se trouve le village, puis les estives et enfin la haute montagne avec des points culminants divers sur toute la chaîne des Pyrénées. Les ruines rencontrées sont toutes sur le secteur des estives où se trouve les pâturages d'altitude, directement liées à l'utilisation de ce territoire collectif, puisqu'elles sont les restes de *courtàus*¹.

¹ Tous les termes étrangers issus de l'idiome local sont repris dans le glossaire

Un *courtàu* (ou *courtaou*) est le terme caractéristique à la vallée du Haut-Adour pour désigner des cabanes de vachers en altitude (à ne pas confondre avec les cabanes isolées situées plus en hauteur et principalement liées aux bergers). Sur toute la chaîne des Pyrénées et même dans les vallées voisines, d'autres locutions sont utilisées pour parler de cette catégorie de cabane : on parlera donc de *coueyla* en vallée d'Aspe, de *cayolar* en pays basque, de *cujala* en vallée d'Ossau, de *cuyéou* pour les vallées d'Azun et de Cauteret ou encore de *coueyla* en vallée de Barèges-Luz. En revanche à Campan plus qu'ailleurs, il est à noter un favoritisme envers l'activité bovine, contre celle liée aux ovins. Ces cabanes étaient utilisées en période d'estives au moment où le pâtre devait être aux côtés de son troupeau qui profitait de l'herbe grasse des pâturages communaux. Ces petites constructions, puisqu'en effet, il ne s'agissait que de quelques m², sont donc les témoins d'une vie agropastorale « qui était la raison même de vivre des populations montagnardes au siècle dernier »². Pour ces gens la montagne n'était donc pas seulement un lieu géographique, mais avant tout, des pâturages qui rythmaient leur année à travers les saisons et dont ils en retiraient leurs revenus majoritaires, voire leurs entières ressources.

Pour preuve de l'engouement que connaissait cette pratique agropastorale dans la vallée du Haut-Adour au XIX^e siècle, nous pouvons citer le réseau des multiples *courtàus* présenté dans l'atlas cantonal de 1876, allant jusqu'à parler de surcharge des pâturages. Cela est expliqué par l'imposante richesse en herbages que recelait cette vallée, permettant le développement d'une vie agropastorale sereine autour de troupeau bovin indispensable à la production de produits laitiers, l'un des plus célèbres en vallée du Haut-Adour étant le beurre.

² George BUISAN. 1991. *Des cabanes et des hommes. Vie pastorales et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales. Vallée de Campan et de Lesponne* (p. 14).



Carte 3. Extrait de l'Atlas cantonal de 1876. La plupart des courtàus (cerclés en pointillés) y figurent Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991

Aujourd'hui, cette activité agropastorale a complètement disparue pour laisser place à une nouvelle pratique de la montagne. Il paraît utile de sortir de l'oubli ces cabanes liées au petit patrimoine rural afin d'authentifier le savoir-faire de ces hommes. Cela en se rappelant des choses qui ne sont plus : comment était occupée la montagne au siècle dernier, notamment avec ces installations de pierres sèches. On cherche à raconter l'activité des valléens du Haut-Adour dans leur vie en estives. Une vie dont les ruines actuelles sont le souvenir. Il s'agira d'étudier les stigmates d'une forme d'architecture vernaculaire très répandue autrefois. « Si

notre mémoire nationale est menacée de disparition, notre mémoire locale l'est bien d'avantage »³.

Il faut le dire aussi, le Haut-Adour a su s'émanciper assez vite des conséquences néfastes de l'isolement, d'abord au travers de relations commerciales avec l'Espagne, puis grâce à l'avantage de proximité avec Bagnères-de-Bigorre, centre touristique important dès le XIX^e, notamment en saison thermale, qui facilitait le commerce des produits frais, comme le lait et le beurre, alors très appréciés des curistes. De nos jours, ce sont plutôt les grands espaces verts de la Haute-Bigorre en faveur du tourisme qui représentent la nouvelle richesse de la vallée. Ces terrains, perçus comme espace de liberté, furent recherchés dans un premier temps par les savants, qui développèrent le pyrénéisme lors du Siècle des Lumières. Aujourd'hui, ils sont de plus en plus adulés par certains citoyens sportifs ou en manque de grands espaces. La montagne du Néolithique a subi bien des changements au gré de l'évolution, et surtout au gré de l'homme façonnant sa montagne selon ce qu'elle peut lui apporter.

Au gré des différentes pratiques économiques de la montagne, entre tourisme et pastoralisme, est-il possible de trouver une place à ces ruines reflétant la pratique agropastorale du siècle dernier ? Cette culture du Haut-Adour en attente de patrimonialisation, ne nous laisse que peu de traces. Quelles sont donc les réponses à apporter aux défis de patrimonialisation d'une pratique agropastorale disparue ?

Une activité abandonnée qui tend tout même à faire parler d'elle au travers de l'identité pastorale de la vallée, réinventée en faveur d'un développement touristique. Les notions « agropastorale », sous-entendu la situation en milieu rural, mais surtout « disparue », autrement dit oubliée, représentent les principaux défis liés à cette patrimonialisation. Le but sera de déterminer les différents moyens actuels et éventuels, mis en œuvre en faveur du développement d'un tourisme culturel patrimonial.

Le premier chapitre présentera la vie agropastorale disparue ayant comme frontières temporelles principalement le XIX^e siècle, jusqu'à son abandon au cours du XX^e siècle. Il sera alors intéressant de voir la structure du territoire au sein d'une communauté montagnarde, entre organisation géographique, organisation sociale, mais aussi organisation temporelle

³ Pierre NORA (dir.). 1997. *Les Lieux de mémoire* (tome 1)

(dictée par un calendrier). Les règles qui régissaient l'utilisation d'un terrain collectif que représente la montagne, ainsi que le quotidien d'un vacher et sa culture matérielle seront étudiés. Pour finir le type de cabanes lié au fonctionnement de la vie pastorale en vallée du Haut-Adour sera expliqué : les éléments caractéristiques aux *courtàus* répondant aux besoins des vachers en estives, la composition d'une cabane orientée de façon à satisfaire au mieux l'homme et son troupeau, mais aussi les modes de constructions démunies de grands moyens puisque le maçon devait se contenter des matériaux trouvés sur place.

Le deuxième chapitre concernera l'utilisation actuelle de la montagne. Un nouveau public, recherchant les bienfaits de la montagne, arrive avec le phénomène du thermalisme dès le XIX^e siècle. Cela enclenchera d'autres activités qui ne cesseront, encore aujourd'hui, d'évoluer, visant une pratique de loisirs de montagne. Un développement qui agira plus que sur la population, mais sur le milieu environnemental, allant jusqu'à parler de l'évolution d'un paysage. La pratique agropastorale actuelle sera aussi envisagée, sans toutefois s'attarder sur la transition, cherchant simplement à démontrer une activité ayant radicalement changé. Au cours du XX^e siècle, le manque de main d'œuvre en sera la cause principale. L'une des conséquences évidente est l'utilisation de la vache qui fut laitière pendant des siècles et qui aujourd'hui est exclusivement élevée pour la viande. L'échec d'une transmission sera donc abordée (même si la technique de travail s'est transformée, faut-il nécessairement oublier ?). Suite à cet abandon, la majorité des *courtàus* ont été victimes du temps. Mais certaines cabanes ont réussies à résister grâce à des reconstructions, plus ou moins dans les normes, pour convenir à des fins pratiques ou plus lucratives.

Dans un troisième et dernier chapitre, après avoir étudié le passé, puis le présent, il est logique de s'intéresser à l'aspect se rapportant au devenir. En ce qui concerne la vallée du Haut-Adour, nous pouvons parler d'une ouverture vers une patrimonialisation. L'explication sera donnée sur une certaine démocratisation, en étudiant les touristes actuels de la montagne, mais aussi l'évolution de ce tourisme en faveur d'un patrimoine culturel. La question sur l'effet néfaste du développement touristique en milieu montagnard, ainsi que les différents moyens déjà mis en place pour valoriser l'identité pastorale de la vallée seront proposés. Une identité que nous verrons alors instrumentalisée par divers acteurs, notamment pour servir de vitrine touristique en période estivale. La restauration du patrimoine bâti, aujourd'hui en ruine, est-elle nécessaire à la reconnaissance et à la mise en valeur de la pratique agropastorale disparue ?

CHAPITRE I :
LA VIE AGROPASTORALE AU XIX^e
EN VALLEE DU HAUT-ADOUR

Tout au long du XIX^e siècle, la vallée du Haut-Adour fait preuve d'une pratique agropastorale atteignant son point culminant d'activité, cette dernière n'ayant rien à voir avec celle d'aujourd'hui. Il est donc évident de se poser les questions suivantes : quel était la nature, sinon le fonctionnement, de cette pratique agropastorale ? Autour de quoi s'organisait-elle ? Quelles étaient les us et coutumes qui lui étaient propres ? Comment vivaient nos aïeux en contact avec la montagne et comment arrivaient-ils à l'utiliser ? Ou plutôt, comment arrivaient-ils à s'adapter à ce milieu qui pouvait paraître hostile à l'homme ?

L'intérêt premier des montagnards à cette époque était de profiter au maximum de ce que pouvait leur apporter les diverses ressources naturelles qui les entouraient. La montagne en faisait bien-entendu partie. On peut alors remarquer qu'une certaine organisation se faisait au sein de ce milieu. Cette gestion cherchait à répartir le territoire en fonction des ressources qu'il proposait, en particulier la richesse en herbages dont recèle la vallée du Haut-Adour, indispensables à l'élevage, « élément d'équilibre et de concorde dans la vie de la famille et de la société pastorale »⁴ (H. Cavaillès). D'autant plus que cette activité apporte de nombreux revenus, tel que le beurre (capital économique et honorable), mais aussi les fumures, essentiels pour l'activité agricole. L'utilisation du territoire en vallée du Haut-Adour était aussi dictée en fonction de l'organisation sociale de ces familles qui se trouve être l'une des plus vieilles coutumes de la vallée. La vie des hommes organisée en fonction d'une activité agropastorale est alors automatiquement réglée au rythme des bêtes, tout au long de l'année.

Il est aussi intéressant de voir en quoi consistait la vie des pâtres en vallée du Haut-Adour. Vivant au *courtàu* pour accompagner son troupeau sur les pâturages d'altitude durant toute la saison d'estives, le vacher devait organiser sa journée en fonction de ses bêtes et de l'activité laitière qui leur était attachée. Une vie en montagne, sur les pâturages communaux, qui était régie par un règlement afin que chacun profite en toute justice du bien public communal et syndical que représente la montagne. Ce bien était alors utilisé en fonction de la communauté, mais aussi en fonction du bétail qui, au-delà d'organiser l'année des valléens, dictée aussi la journée du pâtre. Une journée bien remplie qui aujourd'hui ne nous est racontée que par les outils faisant partis de la culture matérielle montagnardes et valléenne. Ce mobilier nous est parvenu grâce à la passion de certaines personnes qui ont réussi à conserver en rassemblant tout au long de leur vie une collection d'objets hétéroclites liés à l'activité agropastorale en vallée du Haut-Adour.

⁴ Claude BAILHE. 1992. *Autrefois, les Pyrénées* (p. 51)

A côté du patrimoine paysager et mobilier, l'autre élément qui cherche à nous raconter l'histoire de ces hommes vivant en harmonie avec leur territoire, n'est autre que l'impressionnant réseau de ruines que présente la vallée du Haut-Adour. Ces stigmates étaient anciennement des *courtàus*, encore en pleine activité ne serait-ce qu'au début du XX^e siècle. Ils avaient une fonction essentielle dans la pratique agropastorale du Haut-Adour et sont la preuve que l'homme n'avait presque aucune limite, quand il s'agissait de profiter de son territoire au maximum de ce qu'il pouvait lui apporter. C'est ce que prouvent les différents éléments pouvant composer un *courtàu*. Les cabanes présentes à l'intérieur de ces organisations pastorales d'altitude exposent, plus qu'une adaptation au territoire, une adaptation architecturale liée autant aux besoins de l'homme, qu'aux besoins du troupeau. Néanmoins, le territoire a eu son rôle à jouer, en particulier en ce qui concerne la réalisation de ces structures. Les ressources trouvées sur place ou autour d'un rayon d'une centaine de mètres seulement ont généralement imposé les différents modes de construction que l'on peut trouver en vallée du Haut-Adour.

Pour ce premier chapitre, il a fallu faire de nombreuses recherches dans une bibliographie, de la plus classique, aux documents administratifs, en passant par des sources descriptives et des analyses scientifiques, principalement réalisés par des personnes passionnées par le milieu de la montagne et particulièrement intéressées par la population qui a su s'y adapter. Quelques trouvailles archivistiques sur la vallée restent toutefois assez faibles. D'autant que l'essentiel a déjà été étudié et analysé par de nombreux auteurs.

A cela, il faut rajouter l'enquête orale auprès d'une famille d'éleveurs campanois qui ont hérité de l'activité pastorale de leurs aïeux sur plusieurs générations. M. Labadens a pu raconter l'activité de son grand-père (son père n'ayant connu « l'ancienne » pratique agropastorale que durant ses jeunes années), mêlée aux souvenirs de Mme Labadens, son épouse, mais aussi à la participation de leur fille qui en apprenait presque autant sur le sujet.

PARTIE A)

Une organisation territoriale au sein d'une communauté montagnarde

Précisé précédemment, la vallée de Campan, comme toutes les vallées de montagnes, présente plusieurs étages découpés en fonction de leur place en altitude, déterminé par des niveaux végétaux. Vulgairement, on peut parler d'un niveau « bas » accueillant principalement le village et les exploitations privées alentours ; d'un niveau « haut » présentant dans sa majorité le terrain communal avec ses prairies d'altitude ; enfin du niveau « très haut », secteur de haute montagne, sur lequel pouvaient paître les troupeaux de bêtes à laine en période estivale.

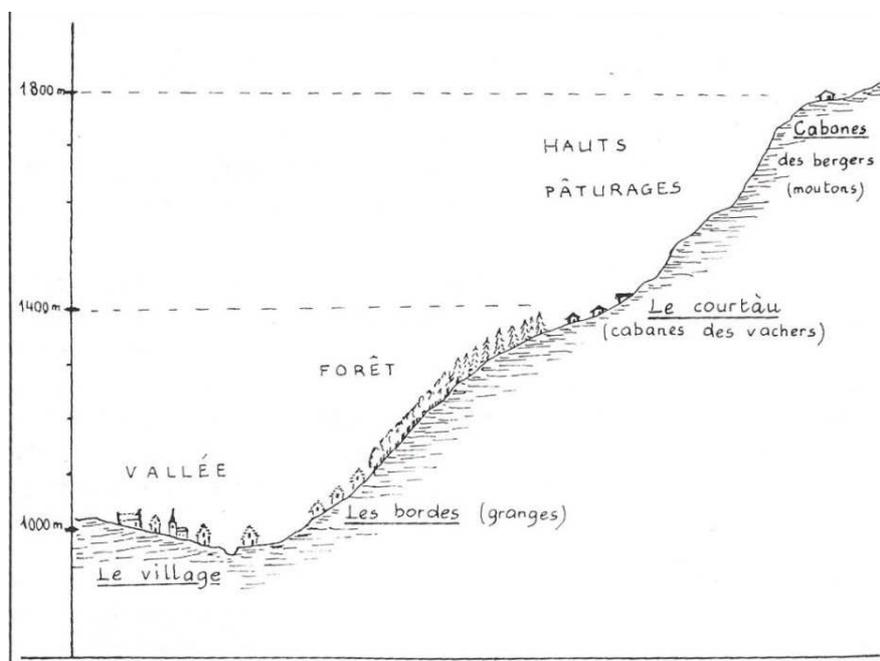
Il va donc se mettre en place une organisation du territoire, afin de l'exploiter à son maximum. Il est à remarquer une organisation géographique en conséquence d'un régime de précipitations (pluies/neiges), mais surtout de la richesse de la vallée du Haut-Adour en dépôts morainiques, qui entraînent d'importantes ressources herbagères, créant d'excellentes conditions pour l'élevage. Les bovins, en grande majorité, et les ovins se révèlent être les principaux effectifs des troupeaux de cette vallée. La vie était alors réglée au rythme de ces bêtes, inscrites au sein de la structure valléenne. Cela permettra d'évoquer l'organisation sociale du territoire, entre le « bas » et le « haut » et amènera à parler du réseau commercial, concernant en particulier la vente du beurre qui constituait le revenu principal de la vallée. Enfin ces communes, bénéficiant d'une grande quantité d'herbages en altitude, pratiquaient intensément la transhumance à l'intérieur de la vallée, avec une organisation temporelle autour de cette pratique, exposant le manège rythmé au gré des saisons des animaux qui montent et descendent. Une population agropastorale qui a su apprivoiser le temps et l'espace.

1. Une organisation géographique du territoire

Avant de parler de l'organisation géographique propre au territoire, il est important de définir les différents niveaux composant la vallée. En fonction de l'étagement de la végétation, établi par l'altitude, mais aussi la présence des dépôts glaciers, on parle

principalement de l'étage montagnard, puis de l'étage subalpin et de l'étage alpin. Ces étages restent tout de même assez difficiles à classer avec précision en fonction de leur fourchette altitudinale ; chacun, professionnel de la montagne ou simple amateur, allant de son estimation personnelle suivant la montagne et le versant étudié. Pour ce développement, les moyennes suivantes sont posées : en ce qui concerne l'étage montagnard en vallée du Haut-Adour, on se situe environ entre 700 m et 1 100 m d'altitude ; pour parler de l'étage subalpin, on estime une fourchette entre 1 100 m et 1 800 m d'altitude ; enfin l'étage alpin comptera ce qui se trouve au-dessus (jusqu'à l'étage nival, qui ne nous concerne pas).

Ces étages de végétation se partagent alors entre les différents usages des valléens, distinguant trois niveaux, voire quatre. Au premier niveau, on trouve le village, accueillant l'unité familiale que représente la maison. Au niveau supérieur se situent les granges, aussi désignées sous le terme de borde (*bordo*), qui rassemblaient à la fois la fonction d'étable, mais aussi de grenier fenil. Encore au-dessus, se développent les estives avec leurs pâturages d'altitudes occupées exclusivement (mais intensément) l'été. Ce dernier niveau peut être dissocié en deux, avec en niveau inférieur, l'installation des *courtàus* et au niveau supérieur, la cabane isolée. Correspondant aux différents usages établis selon le niveau, les bêtes sont réparties au sein de ces étages. « Il n'y avait pas d'autre survie possible que d'exploiter entièrement et à tous les niveaux, la vallée et la montagne »⁵.

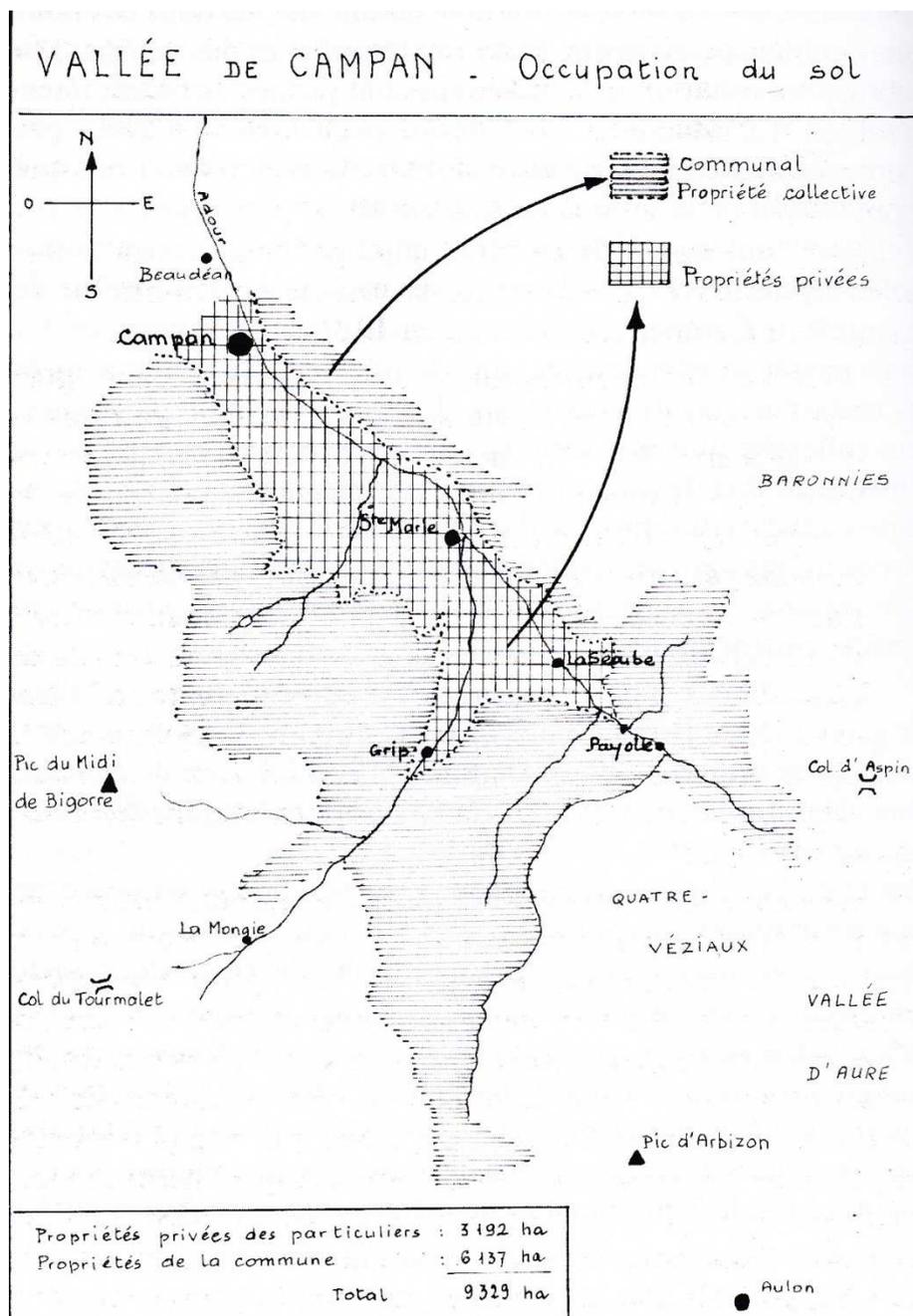


Dessin 1. Coupe de vallée, montrant les trois niveaux d'activité pastorale

Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991

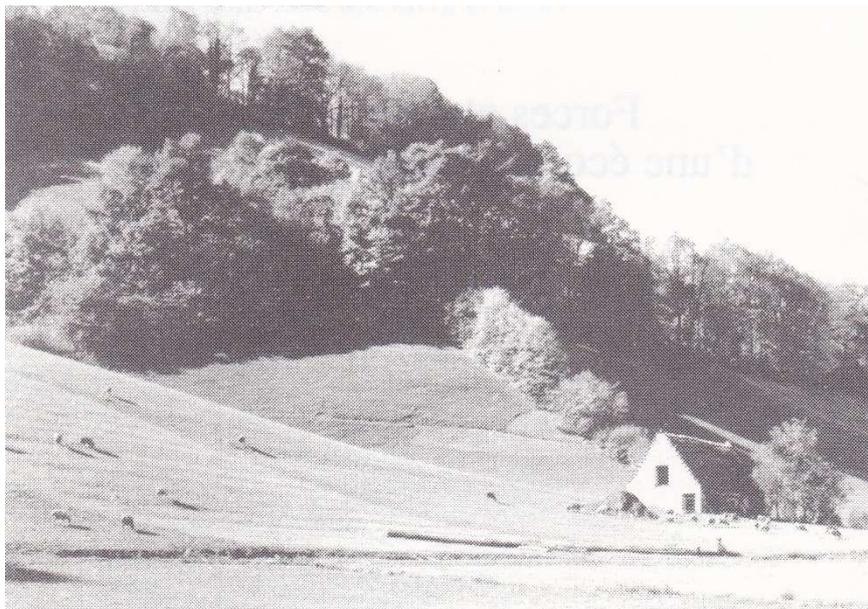
⁵ George BUISAN. 1991 (p. 11).

De même au sein de ces différents niveaux, deux notions sont à mettre en évidence : celle de propriété privée, qui concerne le village et les parcelles réservées aux prairies accueillant la borde, et celle de propriété communale (collective), agissant particulièrement sur les pâturages d'altitude.



Carte 4. Commune de Campan. Répartition de la propriété du sol entre les particuliers et la commune
 Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991

Le secteur des propriétés privées, regroupant le village et les bordes, englobe la partie supérieure de l'étage végétal dit collinéen (inférieur à 700 m d'altitude), ainsi que l'étage montagnard, présentant une végétation de forêts mixtes. Ce niveau est presque exclusivement réservé aux prairies qui accueillent les troupeaux en vaine-pâturage⁶, juste avant la montée en estive (au printemps), ainsi que durant l'automne à la suite de la descente, au moment où les conditions météorologiques s'altèrent. En ce qui concerne le village, il sera démontré son importance au niveau de l'organisation sociale du territoire.

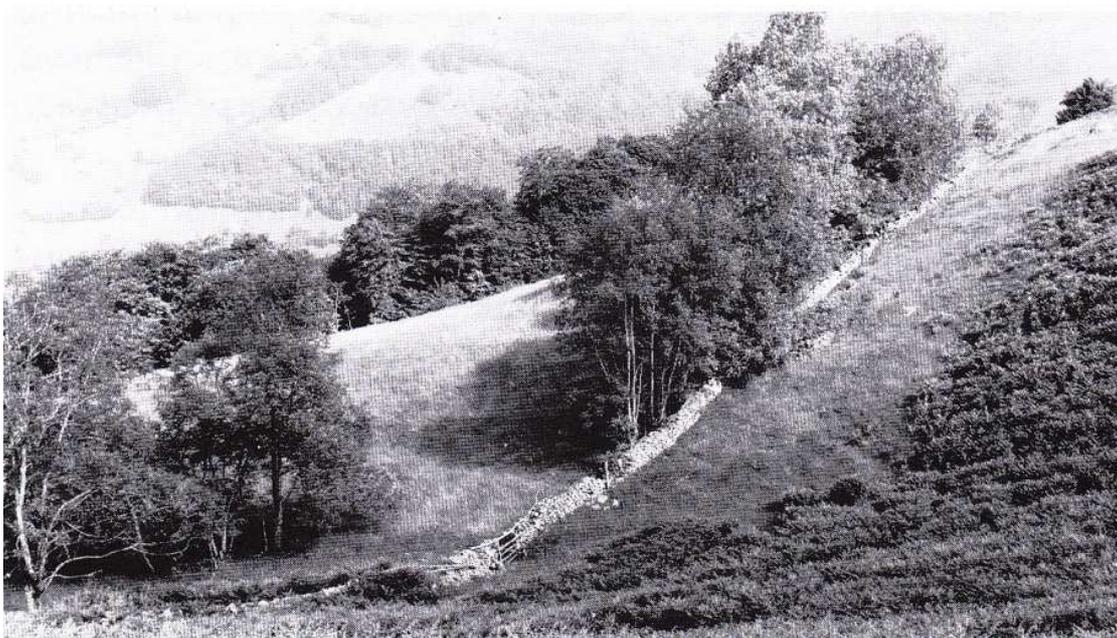


1. La grange, le pré et la forêt. Un exemple des trois composantes de la structure agropastorale Edouard LYNCH. *Entre la commune et la nation : identité communautaire et pratique politique en vallée de Campan (Hautes-Pyrénées) au XIX^e siècle*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1992

A cheval entre l'étage montagnard et l'étage subalpin, la montagne comprend des quartiers défendus. En cela, il faut entendre, les forêts préservées par la commune dans lesquelles la circulation des bêtes était strictement contrôlée. En idiome local, on parle alors de « *vêtés* » ou de « *bédats* » quand le quartier de forêts où il y a de l'herbe sert de pacage, mais alors réservés aux bœufs de labour (*boualàs*) qui eux, n'auront jamais le plaisir de goûter à l'herbe grasse des estives.

Ayant déjà abordé les notions de propriétés privées collectives, il faut savoir que des murs communaux étaient installés pour marquer physiquement la frontière sur le terrain, cela en l'absence de barrière naturelle (cours d'eau). On reconnaît une grande importance donnée à la limite entre le privé et le communal.

⁶ Désigne les terres qui ne sont pas exploitées ou un pâturage où les animaux peuvent se déplacer en toute liberté.



2. Campan, le Peyras. Mur de séparation du communal (vu du sentier d'Aygue-Rouyo).

A gauche, la prairie d'un particulier ; à droite, le communal

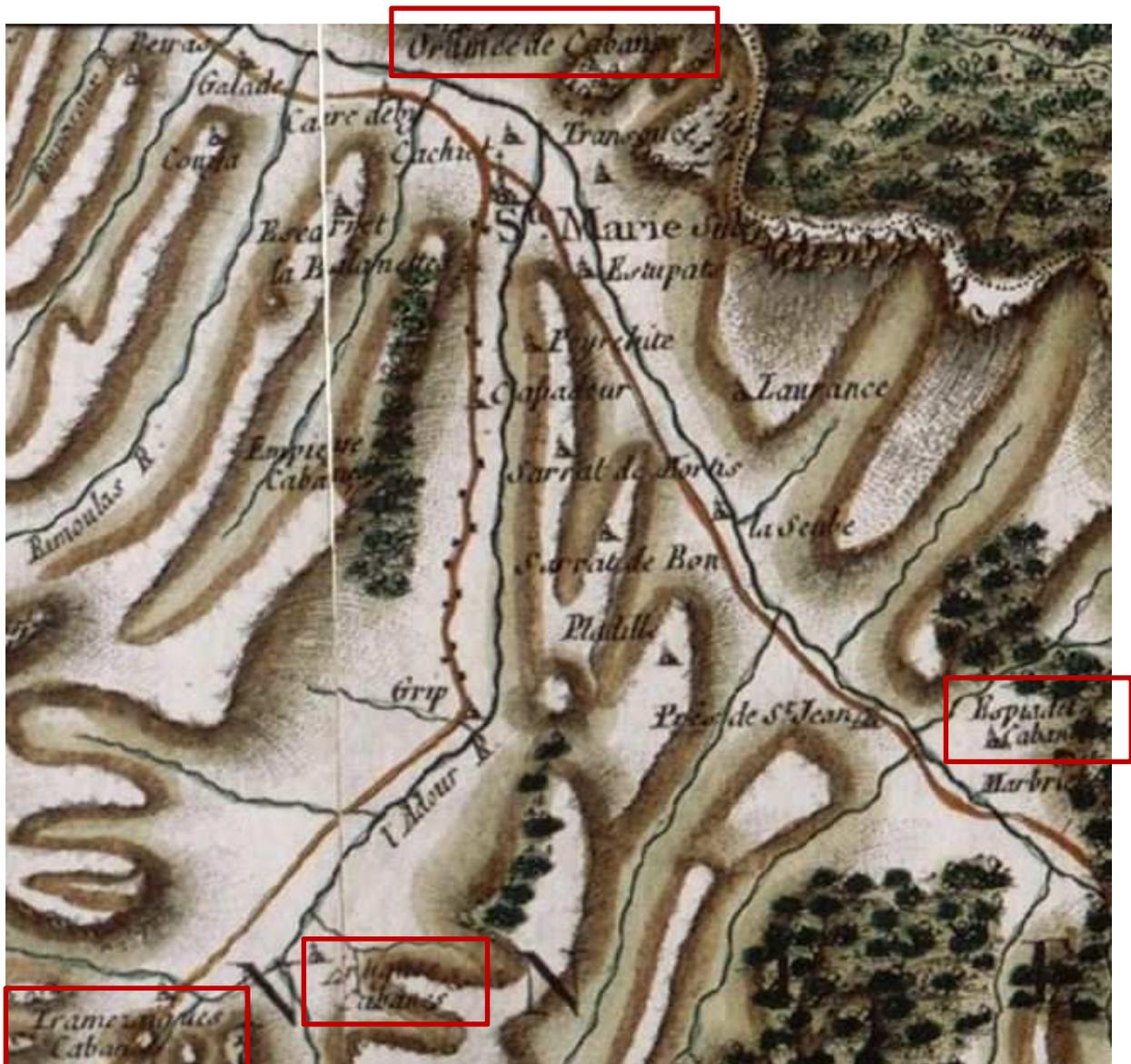
Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991

L'étage subalpin présente une végétation de pins à crochets (*pinus uncinata*), de même que des landes de rhododendrons. Mais en vallée du Haut-Adour, cet étage ne s'est pas très développé, en cause d'un manque de lumière essentiel aux pins à crochets, et se confond rapidement avec l'étage alpin qui lui ne présente exclusivement que des pelouses. Ainsi, nous trouvons sur ces secteurs, les estives munies de larges pelouses riches en herbe grasse l'été, favorisant le développement des pâturages communaux.

Les animaux alors admis sur ce territoire sont nombreux, puisqu'il s'agit de l'ensemble des troupeaux bovin de la vallée (destinés à une production laitière), ainsi que quelques élevages de chevaux. Les troupeaux de bêtes à laine de la vallée ou étrangers (à savoir que ces derniers ne concernaient que les bêtes ovines) pouvaient s'y trouver en début de saison, se réservant une pause avant de devoir gagner les hauteurs. A cela se rajoutent, l'âne et le cochon qui trouvaient leur utilité auprès du pâtre au sein du *courtàu*.

Il faut l'admettre, l'implantation des *courtàus* sur ce territoire collectif a dû se faire progressivement avec avant tout l'occupation des terrains les plus accessibles et, par la suite, des occupations plus éloignées, voire moins pratiques. Cela était dû au fait de l'accroissement de la population agropastorale en vallée du Haut-Adour, mais surtout d'une richesse herbagère qui permit l'abondante production en produits frais, essentiels revenus pour cette

population valléenne. Le premier document recensant ces ensembles de cabanes n'est autre que la carte de Cassini de 1769. Une carte qui présente malheureusement un réseau de *courtàu* incomplet. Alors que sont présents, entre autres, les toponymes « Ordincède Cabanes », « Tramezaigues Cabanes », « Artiguse Cabanes », ou encore « Espiadet Cabanes », la vallée de la Gaube, de même que la vallée de Lesponne (alors désignée sous son ancien nom, « vallée de Baignère ») sont complètement dépourvues de leurs *courtàus*. L'existence de cabanes en ces vallées est pourtant attestée dès le XVI^e siècle.



1. Extrait de la carte de Cassini. On repère la mention de quelques *courtàus* du Haut-Adour (encadrés en rouge)
<http://tab.geoportail.fr>

2. Extrait de la carte de Cassini. Vallée de Lesponne dépourvue de ses cabanes



Extrait de la carte de Cassini. Vallée de la Gaube dépourvue de ses cabanes

Une autre attestation cartographique impressionnante, en particulier pour ses détails, est le cadastre napoléonien établi en 1825. Comme le dirait G. Buisant, ce document représente « un merveilleux instrument de travail concernant les *courtàus* et les cabanes »⁷. Il fait l'inventaire exhaustif de chaque cabane, auxquelles, bien que présentes sur un terrain communal, il fut attribué un numéro de parcelle désignant le nom de l'occupant (donc du propriétaire) de chacune d'elles. En revanche, sur la matrice cadastrale, l'appartenance au *courtàu* n'est pas indiquée dans la liste des propriétés. Cet inventaire est d'autant plus riche qu'il concerne la période d'occupation maximale des terres et des pâturages, époque où la vallée était abondamment peuplée. On compte alors, sur les sections cadastrales de la montagne (A, D, Z, AA), un total de 262 cabanes en tant que propriétés de particuliers Campanois.

⁷ George BUISANT. 1991 (p. 109).



Carte 5. Extrait du cadastre napoléonien. Zoom sur le courtàou des Esclozes (vallée de la Gaube) montrant que chaque cabane est numérotée <http://tab.geoportail.fr>

Si l'on reste dans les représentations cartographiques, il est évident de citer à nouveau l'Atlas cantonal de 1876, exposant lui aussi l'impressionnant réseau de *courtàous* du Haut-Adour. Cependant, ceux de la vallée de Lesponne font quelque peu preuve de laisser-aller en désignant seulement leur emplacement par un symbole accompagné du terme « cabane ». A la différence de la vallée de Campan, où les *courtàous* sont tous accompagnés de leur toponyme. Cet oubli concernant Lesponne est en revanche laissé sans explication.



Carte 6. Extrait de l'atlas cantonal de 1876. Les *courtàous* situés en vallée de Lesponne ne comportent aucun toponyme

Les toponymes représentent une autre source intéressante. Ils nous renseignent sur la manière dont les populations percevaient leur environnement, notamment dans les sociétés rurales qui n'ont laissé que peu de traces écrites, faisant donc preuve de repères transmissibles.

« Ces noms de lieux forment un ensemble de signes par lesquels les hommes expriment et transmettent leurs connaissances et leurs pratiques d'un territoire en fonction de leurs différentes activités, de leurs différents besoins, mais aussi de leurs pratiques des lieux et des événements qui leur sont liés. Il constitue un véritable code interne, à l'usage de toute la communauté, une base de référence permettant d'identifier les ressources, les spécificités territoriales, ces atouts, mais aussi ses dangers. »⁸

A ce titre, on peut évoquer le toponyme de certains *courtàus* du Haut-Adour.

Certains d'entre eux situent notamment la qualité du terrain, nous indiquant donc l'aspect pratique de la localisation du *courtàu* : le *courtàu* du Plâa (1250 m d'altitude), en vallée de la Séoube, désigne un espace plat, un « plateau » ; le *courtàu* d'Ordincède (1350 m) situé sur La Bouche de Sainte-Marie, indique un emplacement sur un replat entouré de pentes sévères ; ou encore, le *courtàu* de La Lit (1500 m) installé en vallée de Lesponne qui indique la présence d'un terrain accidenté, puisqu'il qu'il est traduit par « cabanes de l'avalanche ».

L'eau étant un élément expressément recherché pour l'installation d'un *courtàu*, certains toponymes nous indiquent sa présence : le *courtàu* de Tramezaygues (1400 m) sur la route du Tourmalet qui signifie « entre les eaux » ; le *courtàu* d'Aygue-Rouyo (1600 m) en vallée du Peyras indique la présence d'une « eau rouge » dû sans aucun doute à l'existence abondante de sources ferrugineuses présentes en vallée de Campan ; toujours en vallée du Peyras, le *courtàu* d'Hount-Blanche (1850 m) qui signale la présence d'une « source blanche », en raison cette fois d'un filon de quartz traversant le site.

Avec cela, on remarque que l'indication de la couleur trouve son intérêt, comme le montre un autre exemple, le *courtàu* de Montarrouy (1950 m), installé à la limite des Quatre-Véziaux, désignant le « sommet rouge », dû là encore à la présence de fer oxydé colorant la roche dans un dégradé de brun-orangé (accessoirement, c'est aussi un médium qui agit lors du métamorphisme du marbre, notamment pour l'obtention de la couleur Griotte extrait à la carrière de l'Espiadet).

⁸ Monique PASTOR-BARRUE (dir.). 2014. *Culture du risque en montagne : le pays Toy* (p. 150)

La végétation se retrouve aussi dans certains toponymes : le *courtàu* de l'Espiadet (1100 m) à Payolle, qui se traduit par le *courtàu* « de l'aubépine », ce qui nous renseigne en particulier sur la qualité acide du sol (l'aubépine fait partie de la famille des ronces sauvages) ; le *courtàu* de l'Haya (1250 m) en vallée de Lesponne, nous indique la présence du « hêtre » ; ou encore, le *courtàu* de Sarroua (1380 m) qui rappelle l'occupation sur place de l'épinard sauvage, la sarrous.

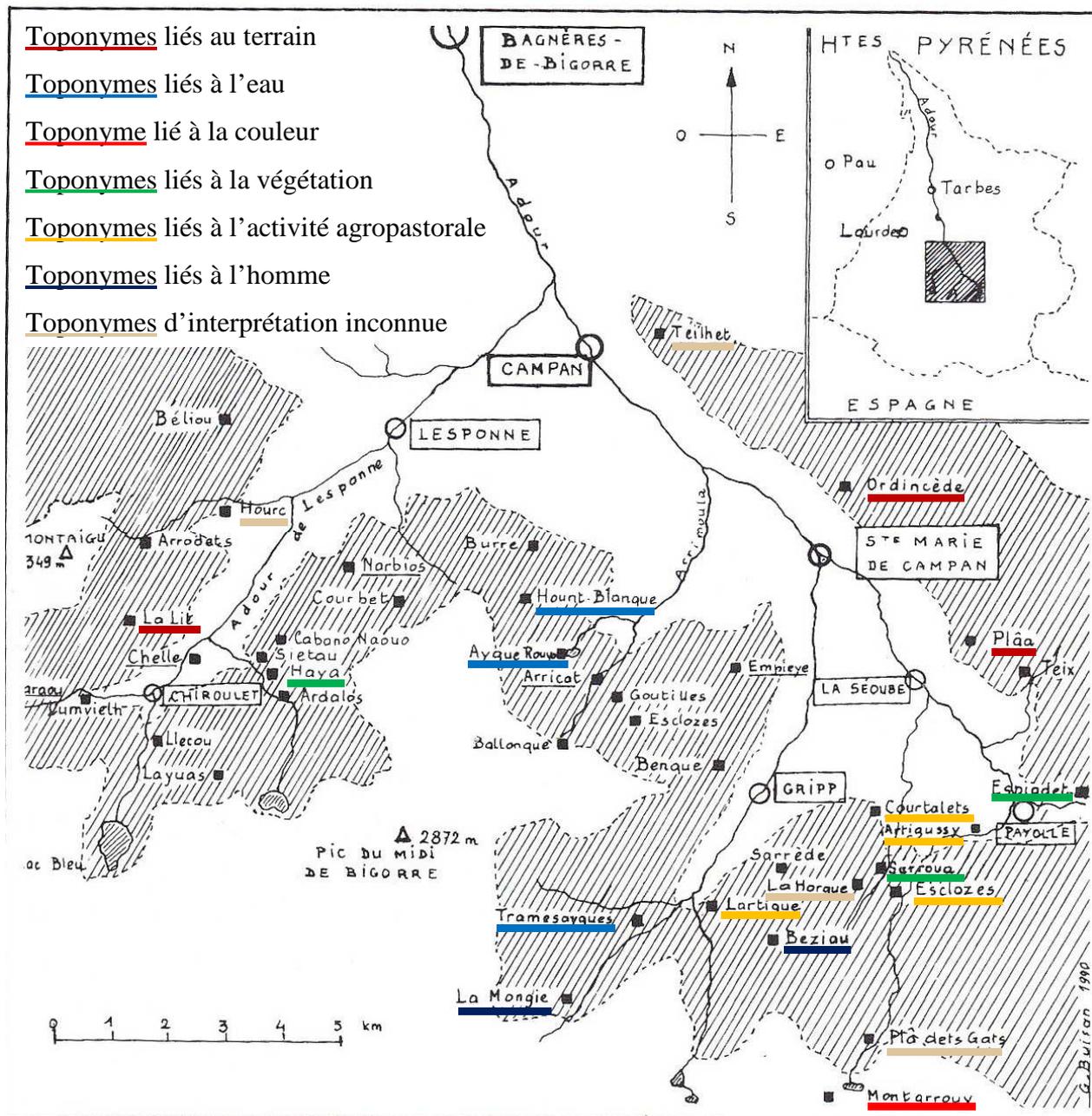
Certains vont même jusqu'à faire allusion à l'activité propre au *courtàu* : le site du Courtalets désigne directement la « cabane » ou un « petit *courtaou* » ; le *courtàu* des Esclauzes (1350 m) en vallée de la Gaube (ou Gaubole) traduit l'installation « d'enclos » ; les *courtàus* d'Artigues (sur la route de La Mongie) et celui d'Artigussy (1230 m en vallée de la Gaube) relèvent d'un « défrichement » propre à accueillir le pacage de troupeaux.

Plus que l'activité agropastorale qui y était liée, le toponyme de certains *courtàus* peut s'adresser à l'homme et son organisation : le *courtàu* de La Béziàu (1600 m) nous parle d'une organisation de « voisinage », sans doute pour parler d'une petite agglomération de maisons ; le *courtàu* de La Mongie (1850 m) qui présente le mot francisé du terme *mounguia* (*monges*), nous renseigne sur les premiers exploitants qui n'étaient autre que des « moines », installés à Cabadur, vers 1130 et qui partirent s'installer à l'Escaladiou.

Néanmoins, dans certains cas, la définition du toponyme a du mal à être perçue. C'est le cas du *courtàu* du Teihlet (1200 m) qui exprimerait la présence du tilleul, mais dont l'altitude paraît extraordinaire pour l'accueil d'un feuillu aussi fragile. La désinence du *courtàu* de Hourc en vallée de Lesponne, nom commun à divers espaces sur toute la chaîne des Pyrénées, présente alors plusieurs définitions en comparaison des sites : on peut comprendre soit la traduction du « four » qui indiquerait la condition d'un endroit cloisonné (cul-de-sac) où la chaleur est-elle en été que l'on se croirait dans un four ; soit un lieu où confluent plusieurs ruisseaux formant une fourche (*hourquet*) ; soit encore, un terrain peuplé d'arbres parce que très humide, mais alors difficilement compatible avec une activité agropastorale. Autre image, en faisant référence au *courtàu* de La Horgue désignant la « forge », qui laisse nous questionner sur l'in vraisemblable présence d'une forge en cet endroit. Dernier exemple, le *courtàu* du Plâ dets Gats, « le plateau des chats », qui comme son nom l'indique pourrait nous signaler la présence de l'animal, comme le font la plupart des toponymes désignant des animaux, mais ce cas particulier, assez répandu pour les noms de

lieux, nous renseignerait plus sur la capacité des hommes munis d'une souplesse féline à atteindre l'endroit désiré.

COURTÀUS ET CABANES DU HAUT-ADOUR



Carte 7. Carte du Haut-Adour. Implantation géographique des *courtàus* dans les vallées de Lesponne et de Campan Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991

En reprenant l'étagement de la vallée, au niveau supérieur de ces pâturages d'altitude, après avoir franchi la limite inférieure de l'étagement alpin, on ne retrouve plus qu'un paysage végétal de pelouses alpines. C'est à ce niveau-là que brebis et moutons trouvent leur

nourriture. A la différence du niveau inférieur, l'homme n'a plus qu'à sa disposition une cabane isolée, réservée au berger (*aulhé*) accompagnant le troupeau de bêtes à laine. Cette cabane était alors placée sur un terrain réservé, très certainement en contrepartie d'une redevance, puisqu'il accueillait les troupeaux étrangers venus des plaines. La possession de troupeaux ovins n'était le cas que des valléens qui pouvaient se le permettre en fonction de leurs réserves herbagères. Contrairement à la situation actuelle de la vallée, la grosse majorité de l'activité agropastorale se faisait autour des bovins. La faible occupation des secteurs en haute altitude, tout aussi riches en herbage, insista donc la commune à développer un nouveau revenu grâce à ses terrains loués à des habitants du piémont.

Mais la simple observation de cette organisation en étage (grandement facilitée par les cartes géographiques) ne permet pas de fixer les codes en ce qui concerne l'occupation des montagnes.

C'est ce que nous prouve un document relevé par G. Buisan, daté du 26 septembre 1543 : le Verbal d'exécution du Parlement de Toulouse au sujet de la montagne de Gaube. En effet, l'histoire nous raconte que les Campanois se sentir libres de s'installer dans la paisible vallée de la Gaube, alors possession de la commune de Tarbes. Ce verbal nous parle notamment de la visite d'experts, rendant compte de descriptions minutieuses de certaines constructions. C'est en plus dans ce secteur que l'on trouve la plus forte densité de *courtàus* entre La Horgue, Sarroua, Camiet, les Esclozes et Artigussy. Un terrain sur lequel un autre conflit est d'ailleurs à signaler, puisque nous nous trouvons aux limites de Campan avec les Quatre-Véziaux (la désinence l'indiquant, il s'agit de quatre communes de la vallée d'Aure réunies en syndicat : Ancizan, Cadéac, Guchen et Grézian) opposés sur la possession de pâturages et de forêts situées à l'ouest du col d'Aspin et des Hourquettes d'Arreau et d'Ancizan. Un fait donnant lieu à une légende qui se rapproche fortement de celle de David et Goliath, puisqu'elle relate le combat singulier jusqu'à ce que mort s'ensuive entre deux représentants de chaque vallée. L'Aurois ayant remporté le combat, le secteur actuel des Quatre-Véziau aurait ainsi été perdu par la vallée de Campan.

Mais outre la place qu'occupe cette organisation géographique sur le territoire, propre au système valléen, on peut aussi parler d'une organisation sociale qui se fait en fonction des différents paliers abordés, puisque n'importe qui ne pouvait se permettre d'aller en montagne.

2. Une organisation sociale du territoire

Avant tout, il faut dire que nous sommes face à une structure sociale montrant la singularité de la vallée de Campan. Effectivement, comme le dit P. Tucoo-Chala, il n'est sans oublier la particularité de cette communauté d'être « une seigneurie roturière et collective délégrant ses droits seigneuriaux à des consuls et à des gardes qui contrôlaient étroitement la vie économique »⁹.

La communauté campanoise propose le cas intéressant d'une assemblée dirigeante de la vallée. Par conséquent, tout ce qui concernait les affaires du village au niveau valléen et la gérance des estives en tant que territoire public, était régi par une assemblée nommée la *Bésiau*¹⁰. Cette unité sociale propose alors « un modèle de démocratie paysanne indirecte »¹¹. En effet, cette assemblée est composée de tous les représentants de maison du village, autrement dit de tous les chefs de famille (n'excluant pas le cas des femmes). En revanche, cette assemblée dirigeait plus particulièrement la vallée en faveur de leurs propres intérêts, qui dans la plupart des cas s'identifiaient à ceux de la communauté.

La *Bésiau* se réunissait au moins une fois tous les ans, traditionnellement le mardi de Pâques, pour procéder entre autres à l'élection de son exécutif. Les participants disposaient d'une voix et décidaient à la majorité des représentants de cette assemblée, quelle que soit la richesse de chacun. L'exécutif était alors composé de consuls et de gardes, assisté d'un *manamente*¹² et de *bédalhers*¹³. Remarquons au passage, tout comme l'a fait H. Lefebvre¹⁴, qu'au Béarn et ailleurs dans la zone méridionale, ceux qui correspondent aux consuls de la vallée de Campan sont nommés les « jurats » puisqu'ils prêtaient serment. Ce terme de « consul » rappelle les villes romanisées de la Méditerranée. Un parallèle justifié puisque ces élus locaux exerçaient la justice, les impôts ou encore les pourparlers avec les puissances extérieures, autrement dit tous les pouvoirs au niveau communal. On a donc une influence latine mêlée à une certaine autonomie de la communauté. Ces élus qui sont, en principe,

⁹ Pierre TUCOO-CHALA. 1964. Une « république pastorale » pyrénéenne : H. Lefebvre, *La vallée de Campan. Etude de sociologie rurale*. In : *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philosophique de la France méridionale*, Tome 76, N°66 (p. 109)

¹⁰ La *Bésiau*, cité en abondance dans divers textes, mais présentant différentes orthographes, se traduit par « communauté de voisins », « assemblée de voisinage »

¹¹ Henri LEFEBVRE. 2000. *Pyrénées* (p. 47)

¹² Le *manamente* fait office de valet aux consuls et aux gardes

¹³ Les *bédalhers* représentent les gardes sur le terrain

¹⁴ Henri LEFEBVRE. 2000 (p. 83)

compétents devant l'assemblée générale, expriment leur autorité en fonction des intérêts de la communauté. Néanmoins, comme dans la plupart des sociétés, la communauté disparaît vite quand les groupes d'individus qui la composent s'opposent.

Toutefois, sur la généralité de l'histoire de la vallée de Campan, la communauté, soutenue par la *Bésiau*, mena durant plusieurs siècles (entre le XI^e siècle et le XVIII^e siècle), un combat presque permanent, souvent violent, pour assurer l'intégrité du territoire face aux vallées voisines et au piémont. C'est ce qu'illustrent les nombreux conflits répertoriés. Dans ce cas, il peut être fait référence à la situation des montagnards du Haut-Adour qui ne purent jamais s'assurer l'emprise de terrains de parcours à travers le piémont, la communauté de Bagnères-de-Bigorre le leur interdisant.

Un livre des fiefs, daté de 1645, en particulier, permet de bien se rendre compte de l'organisation sociale de la communauté de la vallée de Campan à cette époque.

« Domination d'une bourgeoisie rurale très peu nombreuse, souplesse du système de transmission des propriétés avec une lente progression du droit d'aînesse, morcellement croissant des terres dont l'évolution au profit d'un groupe de plus en plus restreint entraîne l'élimination progressive de la vésiau »¹⁵.

Cette évolution est expliquée par le fait que la fonction des consuls apparaissait lucrative (la royauté ayant transformé ces élus de la communauté en dignitaires royaux surveillés par les intendants). Une solution qui l'emporte en 1692, jusqu'à la Révolution française. A la suite de cette dernière, le pouvoir passe de la grande bourgeoisie locale à la petite bourgeoisie qui tout au long du XIX^e ne s'intéresse pas à rechercher plus de modernité et sera donc victime, dès le XX^e siècle, du mouvement d'évolution venu de la plaine.

Si on en revient à l'organisation du territoire d'un point de vue sociale, on remarque que la *Bésiau* est intimement liée à l'importance donnée à la maison, point d'unité familiale, faisant partie du premier palier : le village.

La maison est le point de fixation au sol, nettement opposable au fait de transhumance des troupeaux et de leur pâtre. La famille, comprenant parents et enfants, voire grands-parents, se situe donc au sein de cette maison, inaliénable en principe, ainsi qu'héritaire et immuable, allant jusqu'à porter le nom de la famille. De ce fait, elle acquiert la personnalité

¹⁵ Pierre TUCOO-CHALA. 1964 (p. 110)

morale et juridique dans le cadre de la vallée. D'autant plus, son représentant, chef de famille, a droit de cité au sein de la *Bésiau*, recevant alors la fonction d'électeur, mais aussi d'éligible. Ce chef de famille, en tant que « voisin » membre de la communauté, détient donc des droits sur les propriétés collectives (forêts, eaux, pâturages), tout comme l'obligation d'être présent lors des cérémonies et des fêtes organisées par la communauté. En propriété privée, il possède la maison et ses dépendances, autrement dit, terres cultivables et prairies de fauche ; le tout constituant le patrimoine de la famille.

On trouve alors une famille strictement hiérarchisée entre sa base résidentielle et celle territoriale.

« Cette hiérarchie dépend à la fois de la division du travail, des rapports de propriété et de sa transmission (par héritage) du système coutumier des responsabilités, droits et devoirs répartis entre les membres »¹⁶.

Il est vrai, le père (ou la mère), ainsi que le fils (ou la fille) ainé(e) représentaient la « continuité biologique et sociale »¹⁷ et possédaient donc le patrimoine. Avec cela, ils avaient l'avantage d'administrer les biens et de diriger les travaux incombés au cadet. En revanche, fait remarquable à Campan, la fille ainée ne perdait aucun privilège au profit du premier-né garçon, l'héritière disposant des mêmes droits que les héritiers mâles. C'est pourquoi, une maison pouvait être représentée par une femme. Cela faisait qu'au sein même de la famille, son autorité ne pouvait être contestée, ayant même le droit de commander le mariage de ses frères cadets et de ses enfants ; d'autant plus que son mari lui était inférieur de par sa condition de cadet. Le fait de marier les cadets aux enfants ainés permettait de conserver les patrimoines de chaque famille, interdisant de ce fait les mariages entre ainés. On peut dire alors que le cadet prenait un certain grade, puisque grâce à cela il trouvait sa place au village. En revanche, en entrant dans sa belle-famille, il devait abandonner son nom pour celui de la maison de sa femme et remettre une dote à son épouse, ce qui le transformait en premier domestique ou tout au plus, en l'homme d'affaires de sa femme. Cette situation n'était donc pas si enviable que cela, bornant abusivement la condition des enfants puînés.

La plupart de ces derniers étaient donc voués à un statut inférieur au sein du village, puisqu'ils étaient attachés à la garde des troupeaux, que seule la migration pouvait rompre,

¹⁶ Henri LEFEBVRE. 2000 (p. 44)

¹⁷ *idib*

c'est-à-dire le départ vers les villes, l'usine, voire vers l'étranger. La tradition stricte du droit d'aînesse les exclut de la succession et même du mariage si aucun aîné n'était disponible. Cadets et cadettes étaient alors voués à un quasi-servage et au célibat. Et quand ils bénéficiaient de la grâce de leur aîné pour garder le troupeau de la famille (auquel le cadet pouvait y adjoindre une à deux têtes lui appartenant), ils devaient organiser leur temps en fonction des bêtes. En saison d'estives, le cadet se retrouve donc au dernier palier, sur les pâturages d'altitude. Le reste de l'année, il couchait le plus souvent dans la borde, située au niveau inférieur, toujours aux côtés du troupeau. Ce deuxième palier, correspondant aux terrains privés des villageois, était entretenu par le reste de la famille au moment des fenaisons (coupe, fanage et récolte des fourrages) en été.

« Une plèbe de cadets et cadettes, de bergers, de domestiques et aussi d'artisans et de manœuvriers, contrastait avec l'oligarchie des chefs de maisons et de village »¹⁸.

Une « plèbe » sans doute à l'origine de La Séoube, puisque en toponymie, ce terme indique la présence d'une « forêt », alors disparue à la suite de l'installation de certaines personnes qui ne trouvaient pas leur place au village (scénario classique d'un dédoublement villageois par la création d'un peuplement de cadets devenu hameau).

La fabrication du beurre peut, elle aussi, être placée au sein d'une organisation sociale. Pour commencer, le lait était directement tiré en estives par le vacher. Ce dernier se dépêchait, dès l'instant suivant la traite, à placer le lait au contact d'une source fraîche, ce qui permettait de faire monter la crème. Par la suite, cette crème était redescendue au village, soit par le vacher lui-même, soit par un correspondant, femmes ou enfants, qui opéraient ces allers-retours, si possible, quotidiennement. Et c'est alors la femme, au sein de la maison, qui avait la responsabilité de battre le beurre. Après l'obtention d'une belle boule, le beurre était récupéré par des vendeurs de Cieutat qui allaient le distribué jusqu'à Toulouse ou encore Bordeaux. Ces derniers furent remplacés en suivant par des « *beurraires* » d'Ossun. Les femmes pouvaient aussi directement descendre le vendre à la halle au grain de Bagnères-de-Bigorre.

Ce beurre, longtemps considéré comme l'une des principales richesses de la vallée du Haut-Adour, essentiellement dû à l'impressionnante densité des herbages, servait

¹⁸ Henri LEFEBVRE. 2000 (p. 47)

exclusivement de revenu. A ce sujet, nous pouvons le voir sur le monument au mort de Campan bourg qui rassemble sous forme de bas-reliefs, les trois richesses de la vallée (le bois, le beurre et la laine) cherchant à mettre en avant le sentiment de paix et de prospérité retrouvé à la suite de la Grande Guerre.

En revanche, il n'a jamais été question de fabriquer du fromage à Campan. Le reste du lait était plutôt utilisé pour la consommation personnelle, autant pour l'homme que pour les bêtes. En effet, la fabrication de fromage avec le lait écrémé ne lui donnait pas une valeur nutritionnelle très riche et était donc difficile à commercialiser, surtout face aux fromages des vallées voisines qui en avaient fait leur spécialité (en particulier au pays basque).

Jusqu'à la Révolution française, la vallée de Campan maintenait un commerce actif avec l'Espagne. Cela, inquiétant les Bagnérais, à tel point que ces derniers obtinrent la suppression du marché de Campan (épargnant néanmoins deux foires à bétails qui avaient lieu en automne au moment de la descente des estives). L'ancien commerce avec l'Espagne ayant disparu au XIX^e siècle, les valléens allaient alors se ravitailler en produits fabriqués et particulièrement en sel (ressource indispensable à l'entretien du troupeau) à Bagnères-de-Bigorre ou encore à Tarbes.

Si l'on revient sur la condition des cadets, on peut directement enchaîner sur l'organisation temporelle du territoire qui est au cœur de la vie des hommes attachés aux troupeaux, puisqu'il s'agira de parler des transhumances.

3. Une organisation temporelle du territoire : la transhumance

Sur ce territoire de montagnes, au sein d'une organisation valléenne qui visait à en bénéficier au maximum, la transhumance trouve son importance. Etymologiquement, le mot transhumance est composé des termes latins *trans*, qui exprime « l'autre côté », et *humus* qui signifie « pays, terre » ; littéralement, « l'autre côté du pays ». Il faut alors comprendre l'expression d'un déplacement se faisant à travers les différents paliers ou étages que nous venons d'aborder. En niveau montagnard, l'action de transhumance concerne en particulier

les troupeaux de bétail, qu'il soit à corne, à laine ou encore équidé. Et c'est bien entendu à la responsabilité du pâtre, étant au service du troupeau de la famille.

Cette transhumance valléenne était strictement gérée par un calendrier. C'est pourquoi on peut parler d'une organisation temporelle du territoire. En effet, on ne pouvait pas se trouver n'importe où, n'importe quand. Des dates d'ouverture, mais aussi de fermeture des pâturages d'altitude étaient fixées chaque année, essayant alors de trouver le juste milieu entre les réserves herbagères dans les bordes qui commençaient à être critiques au printemps et les pâturages d'altitude verdoyants qui à la suite des chutes de neige devaient se ressourcer en herbe grasse.

Par la suite, l'organisation en montagne pouvait varier selon la vallée. Les premiers et les plus à même à nous raconter cette tradition qui pouvait faire lieu de spectacle, voire de cérémonie, ne sont autre que les instituteurs de village. Des hommes et des femmes, arrivés dans ces régions rurales dont ils ne connaissaient, la plupart du temps, presque rien, étaient alors confrontés aux traditions des populations paysannes. Ce sont donc, les premiers, à s'intéresser à l'étude de ces coutumes.

Un instituteur de Grust (vallée de Luz), par exemple, nous expose brièvement les différentes organisations que l'on pouvait rencontrer au sein de diverses vallées pyrénéennes :

« La garde du bétail varie suivant les régions ; à Esparros (La Barthe), les bovins sont « laissés à leur fantaisie » alors que les ovins ont un berger ; à Sazos (Luz), un homme conduit des troupeaux dans les montagnes, puis dans les « germs »¹⁹, en Barousse, une véritable organisation est mise en place. A Germ (Bordère-Louron), un patron commun exerce dans le cadre d'une fruitière. Le village de Nistos, nous donne un autre exemple de gestion collective. »²⁰

Néanmoins, les descriptions de transhumance sont parfois à prendre avec des pincettes. En effet, ce même instituteur nous parle de la transhumance en utilisant l'expression d'une « véritable migration », nous exposant qu'à partir du 1^{er} juillet, les valléens désertaient le village pour partir se loger en altitude. Cela n'est pas tout à fait juste, en tout cas en ce qui concerne la vallée du Haut-Adour, puisque ce n'était qu'une minorité de la population qui

¹⁹ Terme utilisé pour parler des estives et pâturages d'altitude

²⁰ Christine BONNETON (dir). 1988. *BIGORRE. Cadre naturel, Histoire, Art, Littérature, Langue, Economie, Traditions populaire* (p. 110)

partait avec les troupeaux sur les pâturages d'altitude, pendant que le reste des membres de la famille, s'occupant aux champs à la récolte du foin, logeait toujours au village. De plus, en feuilletant les archives arrêtant les dates de montées et descentes des troupeaux, on remarque que les jours, voire les mois, varient selon l'année.

Aussi, à Campan, la transhumance s'effectuait par palier, comprenant que les bêtes n'atteignaient pas leur point culminant en une étape. En effet, sur un découpage grossier, tout troupeau confondu sortait des bordes pour rester en basse altitude à partir du mois de mars. Ce n'est qu'au mois de juin que les bovins et équidés montaient en estives pour profiter de l'herbe grasse communale. Les ovins les suivant de près, atteignaient par degré une plus haute altitude. Enfin, les bêtes redescendaient assez tôt, dès le mois de septembre, pour venir fumer les prairies et retourner aux granges munies de fourrage sec pour passer l'hiver. Une petite exception était faite en ce qui concerne les troupeaux étrangers qui étaient exclusivement composés de bêtes à laine. Ils avaient le choix, soit de se greffer à un petit troupeau de la vallée, dans ce cas, les dates étaient similaires, soit d'être emmenés par un valléen (dépourvu d'autres obligations et dédommagé par l'éleveur), mais à des dates plus tardives.

On le comprend bien, l'organisation de la vie pastorale était donc grandement dictée par les besoins des bêtes. Cela s'identifiait à une organisation logique qui voulait que les prairies de basse altitude devaient être libérées aux mois de mai-juin pour que l'herbe y pousse et ainsi permettre l'engrangement des fourrages pour l'hiver. Les prairies étant « assez vastes et assez productives pour permettre l'accumulation de fourrage à basse altitude et pour accueillir en hiver le bétail qui descend des hautes pâtures »²¹. Le troupeau au moment de l'« *estioua* » ou l'« *amoutagna* »²² était donc éloigné du village, sans toutefois être lâché dans la nature. Le membre de la famille désigné à son entretien devait donc le suivre pour au moins effectuer la traite matin et soir.

La transhumance, de montée ou de descente, est porteuse de connotations symboliques, et représente un moment important de l'année dans la vie des valléens. On le remarque déjà lors de la montée en estive, au départ de laquelle tous les troupeaux de la vallée étaient rassemblés sur la place du village pour obtenir la bénédiction par le curé de la

²¹ Henri LEFEBVRE. 2000. (p. 83)

²² *Estioua* et *amoutagna* sont deux termes synonymes qui désignent le temps passé en estives.

commune. Mais une célébration était aussi faite au moment de la descente des estives, moment où la famille retrouvait son troupeau. C'est ce que nous raconte l'institutrice de Gezez-Angles du canton de Lourdes à propos de la descente des troupeaux de brebis :

« Le jour de la rentrée venue, les habitants suspendent leurs travaux habituels ; et, endimanchés, tous ont à cœur d'aller aussi loin que possible à la rencontre de leur ami et de leur troupeau. Ceci s'avance d'un pas tranquille et lent, semblant comprendre que le regard de tous sont fixés sur eux, mêlant leur « bé, bé » au son argentin des clochettes et au son plus sourd des grosse « oules » (nom donné à d'informe morceau de cuivre qui ressemble à des pots) aux mille cris de joyeux retour et aux appels que font les habitants du village pour bien s'assurer qu'aucune tête ne manque et que leur voix n'a pas été oubliée. Qu'on joigne à cela le champ de berger, accompagné par des cornemuses et d'espèces de flûte et de flageolets²³ dont les bergers sont les inventeurs et les dépositaires, et l'on aura un spectacle à la fois discordant, varié et gracieux.

« Je ne parle pas du chien de montagne, compagnon indispensable de tout berger. Il marche sur le flanc des troupeaux, ramenant quelques brebis indiscretes et lui aussi faisant chorus à ces bruits assourdissants, poussant de bruyants jappements de joyeux retour. Ce n'est pas la confusion des langues, mais des voix. A leur arrivée au village, ils sont salués par des vieillards et les enfants qui moins ingambes n'ont pu à leur grand regret allait avec tous les leurs à la rencontre de leurs chères brebis. Ce sont de nouvelles questions, de nouveaux appels, de nouveaux serrements de main. Gens et bêtes sont rayonnants et radieux.

« Au milieu du village, et sous les yeux de tous les leurs, jeunes gens et jeunes filles se prennent par la main et se livrent à une ronde sans fin. Ils s'accompagnent de la voix ; la cornemuse joue de leurs airs les plus réjouis. Sans compter que pour ne pas rester en arrière, moutons et brebis font entendre leur « bé, bé » et qu'ils secouent majestueusement la tête en signe d'accompagnement ; un peu plus, ils se livreraient à une sarabande indescriptible. Fatigué, on fait enfin le triage et, heureux et contents, chacun regagne ses pénates où l'attend un plantureux repas arrosé de joyeux propos et de bonne et franche gaieté. »²⁴

Remarquons tout de même que ces faits paraissent assez enjolivés par rapport à la réalité. De plus, nous sommes face à un épisode qui se déroule dans une autre vallée pyrénéenne. Même si cela se trouve dans toutes les vallées, chacune d'elle relève de cas singulier. En revanche, cet évènement nous montre bien le rapport privilégié que pouvaient entretenir les valléens avec leur troupeau.

²³ Le flageolet désigne une sorte de flûte pastorale

²⁴ Christine BONNETON (dir.). 1988. *BIGORRE. Cadre naturel, Histoire, Art, Littérature, Langue, Economie, Traditions populaire* (pp. 115-116)

Pour rester dans les citations évoquant la transhumance, celle de Louis Ramon de Carbonnières (célèbre pyrénéiste qui fait partie des premiers explorateurs de la haute montagne pyrénéenne), en est un autre exemple. Un extrait, tiré de ses observations du 12 août 1787 au moment où il se rend à Gèdre, fait tout de même preuve d'une certaine imagination (cela aurait pour explication, la perte de son carnet d'étude que L. Ramond dut retranscrire de mémoire) :

« [...] nous avons rencontré les bergers du mont voisin de l'Espagne qui descendait pour changer de pâturages. Chacun chassait devant soi son bétail. Un jeune berger marché à la tête de chaque troupeau appelant de la voix et de la cloche des brebis qui le suivaient avec certitude et des chèvres aventurières qui s'écartaient sans cesse. Les vaches marchaient après les brebis, non comme dans les Alpes, la tête haute et l'œil menaçant, mais l'air inquiet et effarouchées de tous les objets nouveaux. Après les vaches, venaient les juments, leurs poulains étourdis, les jeunes mulets plus malins, mais plus prudents et enfin, le patriarche et sa femme à cheval, des jeunes enfants en croupe ; le nourrisson dans les bras de sa mère ; couvert d'un pli son grand voile d'écarlate ; la fille occupée à filer sur sa monture ; le petit garçon à pied coiffé du chaudron ; l'adolescent armé en chasseur ; et celui du fils que la confiance de la famille avait plus particulièrement préposé aux soins du bétail distingué par le sac de sel, orné d'une grande croix rouge. »²⁵

Dans ce cas-là, on comprend l'instituteur de Grust quand il parle d'une « véritable émigration ». Mais, avec ce que propose L. Ramond, on est plus dans un effet de synthèse de plusieurs coutumes liées à la vie agropastorale. Le cas où le bétail est mélangé en transhumance reste très rare et alors, on ne parlerait que d'un petit troupeau de brebis greffé au troupeau de vaches du même propriétaire. Nous pouvons aussi nous demander l'intérêt de la présence entière de la famille réunie sur la route, puisque en général, les bergers ou les vachers étaient des hommes célibataires par leur condition de cadet. Mais il est vrai, qu'isolé, on peut reconnaître la véracité de certaines observations, comme par exemple le « grand voile d'écarlate » qui se rapproche alors de la description d'une coiffe traditionnelle : le capulet. Ce dernier pouvait être de différentes couleurs, traduisant la condition au sein du village de la femme qui le portait (le plus répandu étant le capulet de couleur rouge pour désigner une fille devenue femme ; celui en noir traduisait le port du deuil ; ou encore, la couleur blanche qui était traditionnellement portée lors du mariage à partir du XIX^e siècle). Autre exemple, celui de la fille « occupée à filer sur sa monture » : effectivement le filage était chose commune

²⁵ Pierre DELAY (dir.). 1986. *La Montagne et l'homme, aspects littéraires – aspects pyrénéens* (p. 45)

pour tous les valléens, homme ou femme, qui trouvaient du temps pour cela notamment au moment lorsqu'ils effectuaient les allées et venues entre le village et la montagne.



3. Bergère filant de la laine, rejoignant son troupeau en estives
Livre d'illustrations appartenant à Mme BOUYRIE

On note donc que, plus que le pâtre, c'est le troupeau qui était mis à l'honneur épisodiquement, l'hors de ces fêtes, à l'image d'un carnaval. Sorte de temps de réconciliation sociale entre aînés et cadets, cela n'empêchait pas de retirer ce caractère normatif, où les aînés reprennent tout de même le dessus au travers du respect hiérarchisé de la coutume.

Cet épisode annuel présente alors ce à quoi pouvait ressembler une part de la vie agropastorale et permet de poursuivre avec la deuxième partie qui expose le dur métier, ou plutôt la pénible condition, que pouvait être l'activité de pâtre au XIX^e siècle.

PARTIE B)

Plus qu'un métier, une vie laborieuse

Durant la période s'écoulant entre la fin du XVIII^e siècle et le début du XX^e siècle, cette pratique agropastorale connaît son apogée en vallée du Haut-Adour. Cela va permettre à chaque foyer d'avoir son troupeau de bovins, néanmoins, ce ne sont pas des troupeaux que l'on peut comparer à ceux d'aujourd'hui. On parle plutôt de troupeaux de petite taille, avec une moyenne de dix têtes et dont les plus importants en possédaient seulement une dizaine. Même si on relève une certaine restriction législative sur le nombre de bêtes composant un troupeau, la véritable limitation pour un éleveur était ses réserves herbagères, récoltées le temps des estives, qui lui permettaient d'entretenir son troupeau durant la saison morte. Et si ces ressources herbagères le permettaient, la famille pouvait entretenir un troupeau d'ovins qui lui fournissait la laine, mais aussi la viande. « La montagne, le bien de tous, profitait donc surtout aux bonnes maisons »²⁶. Ces dernières représentaient la petite bourgeoisie de ce monde rural en vallée du Haut-Adour.

Déjà au XVIII^e siècle, dans *Mémoire sur les travaux qui ont rapport à l'exploitation de la Mâtire dans les Pyrénées*, Paul-Marie LEROY parle de « vallée habitée par les pâtres ».

« L'abondance des pâturages et la disette des terres cultivables forcent presque tous les habitants à devenir pasteur » (Leroy)²⁷

En ce qui concerne la terminologie, le « pâtre », ou « pasteur », est l'homme qui garde indifféremment vaches, brebis ou chèvre, etc. Mais celui affecté à la surveillance d'un troupeau de bovins se nomme plus généralement « vacher », différencié du « berger » qui s'occupe des bêtes à laine (brebis et moutons), mais aussi du « bouvier » qui est un terme réservé à celui qui garde les bœufs au labour.

Les pâturages d'estives, mais aussi les forêts, en tant que biens collectifs, étaient gérés par un règlement strict mis en place et sanctionné par l'assemblée du village, la *Bésiau*. Le respect de ses règles permettait alors de protéger ces territoires publics, faisant en sorte que « le bien de tous serve à l'intérêt de chacun »²⁸. Malgré tout, cela n'empêchait pas l'existence

²⁶ George BUISAN. 1991 (p. 37)

²⁷ Pierre DELAY (dir.) 1986 (p. 18)

²⁸ George BUISAN. 1991 (p. 33)

de certains abus fréquents, qui donnaient la responsabilité à la *Bésiau*, mais surtout à ses gardes et *bédalhers*, d'insister continuellement sur les limites de chacun. A côté de ce règlement, le vacher qui vivait au *courtau* en saison d'estives devait aussi suivre d'autres obligations en faveur de ses bêtes et donc organiser sa journée autour des besoins du troupeau. Ce sera alors l'occasion de recenser la culture matérielle propre à la vie en estive.

1. Sur un terrain collectif, des règles à respecter

Sur un bien public que représente la montagne, le bon vivre en communauté nécessite des règles pour définir les droits et devoirs de chacun. La communauté mettait donc à l'œuvre une certaine gestion en ce qui concerne les terres collectives, mais aussi les déplacements des troupeaux, le nombre de bêtes admit en estives, les redevances sur les terrains loués ou encore les interdictions à certains endroits. Une gestion alors codifiée par des réglementations traditionnelles, rarement modifiées, sauf quand elles sont obligées de s'adapter en raison de certaines luttes d'intérêts. Toutefois, les intérêts privés sont généralement effacés envers l'intérêt général de la commune qui cherche à maintenir un certain équilibre entre ses habitants. On explique surtout le souci de protection de ces parcelles collectives par le phénomène de pression démographique, en particulier au XIX^e siècle. Des règles qui élargissent alors le contrôle des pâturages en fixant la date d'ouverture des estives (correspondant à la période entre la montée et la descente des troupeaux), mais aussi le droit d'« acabaner » ou encore l'attribution des parcours.

Avant tout, la première règle à ne pas oublier, est la fonction sociale du troupeau. En effet, dans cette société de droit d'aînesse absolue que présente la vallée du Haut-Adour, le troupeau constitue en quelque sorte la seule faveur à laquelle a droit le cadet.

« Les règles indéfectibles ont défié le temps, assurées la reproduction des maisons, mais ont créé de profondes inégalités et un processus d'exclusion ou d'asservissement d'une partie de ses membres, les cadets et cadettes. »²⁹

²⁹ Monique PASTOR-BARRUE (dir.). 2014 (p. 150)

Une autre organisation, toute aussi traditionnelle, n'est autre que la *Bésiau*.

Pour illustrer les compétences de cette assemblée, en place au début du XVII^e siècle, on peut citer quelques extraits du procès-verbal du Syndicat de la *Véziau trovada*³⁰ du 9 avril 1602³¹, relevé par G. Buisan. Un acte qui rappelle l'application des *bualas* et des *afforetz* (deux termes utilisés pour parler de la même chose, le premier désignant le pacage réservé aux bovins, l'autre, les forêts présentant un droit d'usage de pâture). Il y est précisé entre autres que...

- ...les habitants devront tenir dans les hautes montagnes leur bétail sous peine d'amende si le pâtre est pris en train d'y faire paître son troupeau :

« est defendu à tous habitans du dite Campan d'y faire paistre n'y gistre leur bétail comme sont jumens, poulins, vaches, génisses, veaux, veles, brebis et moutons, sur peyne que s'ils y sont attrapés seront pignorés de la pignore³² que par cy devant a esté aux mesmes fins installée, ains se tiendront aux hautes montaignes de la dite communauté auxquelles le conduirent led temps prefix et accoustumé »

- ...dans ces lieux sera en revanche permis le pacage des bœufs de labour et de boucherie, gardés par un bouvier rémunéré par les propriétaires :

« sera seulement permis faire depaistre et gistre dans les aforetz de beuf qui travaillent et le bétail des bouchiers de la dite communauté [...] et s'il se trouve pasteur ou berger que l'on appelle boué³³ pour lesdictx beuf [...] luy sera payé deux mesures de milhet pour chaque pair desdictx beuf, et seront tenus ceux qui auront beuf les mettre soutx la charge dudict boué »

Les territoires interdits au pacage quant à eux sont désignés par les termes *bedats* ou *broueilhs*. Ces interdictions étaient principalement dues à des raisons forestières, au temps où les forêts étaient étroitement surveillées et protégées des dégâts que pouvait faire un troupeau.

Ces espaces défendus font alors l'objet d'attribution de parcours comme nous le présente les actes sur les cantons défendables³⁴. Ces circuits étaient soit réservés aux bêtes à laine, soit réservés aux bêtes aumailles et équidés. En ce qui concerne les actes relevant de ces derniers troupeaux, il est parfois même précisé que moutons, brebis ou chèvres sont strictement interdits. Ces autorisations de passage détiennent aussi une limite dans le temps

³⁰ La *Vesiau trovada* est un autre terme désignant la *bésiau*

³¹ Se rapporter aux annexes pour voir le document retranscrit par G. Buisan (1991. p. 95)

³² La *pignore* désigne l'amende encourue lors d'une infraction au règlement

³³ Le terme *boué* désigne le bouvier

³⁴ Voir annexes : document Excel « Cantons défendables – forêts »

puisqu'elles précisent une date de début et de fin d'autorisation (se révélant être dans la plupart des cas la durée d'une année). Ces actes nous livrent en transparence une certaine tension entre éleveurs et gardes forestiers.

En revanche, en ce qui concerne les terrains autorisés au pacage une distinction est à faire. Certains peuvent présenter une autorisation d'« acabaner », signifiant une installation permanente par un acte de propriété. Ceci, est alors différent d'un simple accord pouvant être contractuel, qui permettait à un troupeau de paître sur un territoire privé, du lever au coucher du soleil, autrement dit seulement la journée.

La propriété du territoire public était décidée au niveau de la commune, autrement dit pour Campan, il s'agissait de la *Bésiau*. Les sentences arbitrales et les transactions, qui apparaissent dans les archives comme les premiers documents connus attachés à ce système agropastoral, en sont des preuves. Ces actes étaient principalement là pour mettre fin aux conflits qui pouvaient y avoir entre voisins, et donc à mettre en place des usages de promiscuité, chacune de ces « communautés montagnardes veillant jalousement sur l'intégrité de leur territoire, ou d'un territoire qu'elles considéraient comme le leur »³⁵.

Pour illustrer cela, le procès-verbal d'exécution du Parlement de Toulouse qui relevait d'un conflit entre Tarbes et la commune de Campan à propos de la possession de la montagne de la Gaube, peut être rappelé. Mais il est aussi possible de remonter encore plus loin dans le temps, pour parler de la sentence arbitrale du 30 mai 1328³⁶ entre la vicomté d'Asté et la commune de Campan (document en latin traduit par H. Lefebvre). Cette sentence arbitrale nous présente entre autres :

³⁵ George BUISAN. 1991 (p. 85)

³⁶ Document présenté en tête chronologiquement dans le chapitre *Témoignages historiques* de l'ouvrage de G. Buisan (1991. p. 87)

- l'accord d'un bon entendement entre les deux parties sur le droit de pacager et d'installer des cabanes, mais aussi sur le droit de coupe du bois :

« Premièrement ont prononcé que toutes rancunes et injures et malveillances soient pardonnées. En second lieu sur le différend ont défini que tous et chacuns des dits voisins de Campan puissent et leur soit loisible à perpétuité de gître et cabaner avec leurs bestiaux sur les dites montagnes franchement comme aussi qu'ils aient le droit de coupe par les bois et hermes de lesdites »

- une discussion sur l'amande qui ne sera pas prise en compte pour un simple délit d'inattention :

« De plus ont dit et prononcé que si quelques bêtes des voisins de Campan égarées se trouvaient de nuit par cas hors du corral³⁷ qu'elles ne puissent être carnalées pour cela ni prises ou retenues pour carnal »

- ou encore, la question d'un paiement annuel en produits laitiers (il est intéressant de relever la présence du beurre en ce qui concerne le produit de la vache) :

« En outre ont dit et déclaré que tous et chacuns des gens de Campan herbageant en les dites montagnes tenus une fois seulement l'an bailler sans contradicion au seigneur d'Aster à savoir des vaches l'exploit en beurre d'un jour entier et des brebis et chèvre l'exploit du matin ou du soir seulement au choix du seigneur vicomte »

Comme le fait G. Buisan, on remarque à propos du vocabulaire déjà en place à cette époque, qu'en ce qui concerne les termes pastoraux beaucoup se rapprochent de ceux utilisés encore actuellement. On note aussi que cette sentence arbitrale sera reprise presque mot pour mot par la transaction du 16 mai 1449 (alors postérieure de 120 ans) toujours entre les parties du vicomte d'Aster et la communauté de Campan.

« Séjour préservé de l'innocence, la montagne devient le lieu de la sagesse, de la paix et du bonheur. C'est là où l'on sait vivre « pour vivre », c'est-à-dire mener une existence propre, commode, exempte des mouvements de vanité et de cupidité, générateurs d'inquiétude et de mensonges » (Rousseau)³⁸

Relevons tout de même, avec cette citation, que nous avons affaire à un Jean-Jacques Rousseau idéalisateur des montagnards et de leurs rapports entre eux, puisque qu'il est bien connu que les conflits entre vallées voisines pouvaient être brutaux, et cela, malgré tous les

³⁷ Le corral désigne l'enclos d'une cabane dans un courtàu

³⁸ Pierre DELAY (dir.). 1986 (p. 34)

actes passés entre les communautés. Sur le terrain, les intérêts particuliers reprenaient vite le dessus.

On peut, en tant qu'exemple, faire référence à l'affaire de juillet 1761 retranscrite par G. Buisan³⁹. Elle relate l'expérience malheureuse d'un habitant de Cieutat, Jean Cistac Guillet, qui fut attaqué par un groupe de « jeunes gens effrénés du quartier de Cabadur » (commune de Campan). Ces derniers répondaient d'eux-mêmes à une vieille dispute dont les origines restent vagues. Une histoire qui n'est sans rappeler la célèbre lutte entre les Campanois et les Aurois. Une rivalité qui d'ailleurs donna prétexte aux Campanois d'animer à plusieurs reprises leur rancune. De ce fait, n'importe qui, surpris par les gardes des communes adverses et verbalisé pour son infraction, suffisait à échauffer presque tout le Haut-Adour qui proclamait sa solidarité, allant jusqu'à dénoncer le non-respect d'accords multiséculaires. Une lutte donc sans cesse attisée, parce que si d'un côté, on reconnaissait leur droit légitime l'autorisation d'usage, de l'autre, en vallée de Campan, on avait du mal à accepter la soumission aux règlementations d'une autre commune.

4. Requête de Jean Cistac Guillet berger de Cieutat dans le procès contre des bergers de Campan qui l'attaquèrent dans sa cabane de Piet en juillet 1761
Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne.*
Tarbes : Association Guillaume Mauran, 1991

A vous, Monsieur le sénéchal de Bigorre, Monsieur votre lieutenant et cour au criminel.

Supplie humblement Jean Cistac Guillet, laboureur, habitant de Cieutat, disant qu'il étoit sur la montagne de Piet, appartenante à ladite communauté de Cieutat, depuis le mois de may dernier à la garde de ses bestieaux à laine et de ceux des autres habitants dudit lieu, lorsque dimanche au soir vers l'heure de minuit, étant couché dans sa cabanne construite sur laditte montagne, il y fut assassiné par un atroupement des personnes inconnus tous armés de fusils ou bâtons qui commencèrent à vouloir démolir avec des pierres ou rochers les murs de cette cabanne; et ne pouvant y réussir, ils vinrent avec des machines de fer pour la démolir, enfoncer la porte et la détruire. Ils ne visint qu'à l'envelir tout vivant dans ces quatre murs dont ils en avoient déjà détruit un. Lorsque le suppliant se vit ainsi assiégé et assassiné par cette cohorte et cet atroupement d'assassins, voulut s'esquiver, mais il fut atteint par plusieurs coups de bâtons ou barres de fer à la tette ou ces assassins lui firent quatre trous aux deux côtés du front et sur la tette. Il en fut renversé. Ces assassins lâchèrent plusieurs coups de fusil, s'emparant à main armée de cette cabanne qu'ils détruisirent et pillèrent, enlevèrent les fromages dont elle étoit remplie, comme aussi les hardes et les autres effets. Tous les troupeaux à sa garde ont demuré et sont encore à la mercy. Le suppliant est en danger de mort, il a été transporté en la ville de Bagnères où il a été visité par le sieur Baquerie, chirurgien... .*

³⁹ Georges BUISAN. 1991 (p. 102)

Outre le fait de ces conflits de voisinage, des règles s'attachaient plus particulièrement à codifier l'agencement de l'année des troupeaux.

D'abord pendant les saisons de printemps et automne, moment où les bêtes fumaient les pâturages de basse altitude, lorsque les récoltes et l'herbe étaient engrangées, le droit de vaine pâture était d'usage. Cette autorisation permettait au troupeau de paître sur les fonds de chacun.

« La vaine pâture ne porte que sur des terrains dépouillés de leur fruit, ou en jachère, ou incultes, et n'absorbe que des produits dont les propriétaires ne tirent aucun profit. » (M. Block, Diction de l'administration française)⁴⁰

Il s'agissait alors d'un usage qui s'appliquait dans toutes les campagnes de France où toute terre non clôturée à la suite des récoltes était laissée en libre circulation au bétail. En 1935, l'historien campagnois, O. Luquet, précise que cette autorisation fut supprimée par la loi du 22 juin 1890.

« Celle [la loi] du 22 juin 1890 a décidé que « le droit de vaine pâture appartenant à la généralité des habitants, et s'appliquant, en même temps, à la généralité du territoire d'une commune ou d'une section de commune, cessera de plein droit après la promulgation de la présente loi. »⁴¹

Avec la vaine pâture qui s'exerçait sur les terrains privés, il fallait aussi réglementer le droit de pacage sur les pâturages d'altitude. Une délibération du 9 mai 1820, nous en explique clairement certaines conditions :

« Il est défendu aux propriétaires de bestiaux à laine de la commune de mener paître leur troupeau sur la partie de la montagne de la Bouche⁴², vulgairement connue comme les pla de Pabeïa et les alentours [...] et ce depuis le 15 de chaque année jusqu'au 25 août. »⁴³

Faisant le lien avec ces deux moments de l'année, période de la vaine pâture et temps des estives, la transhumance était aussi régie par des règles. Après la saison d'hiver passée à la borde, au moment où les beaux jours reviennent et que la neige a fondu, les réserves

⁴⁰ Edouard LYNCH. 1992. *Entre la commune et la nation. Identité communautaire et pratique en vallée de Campan (Haute-Pyrénées) au XIX^e siècle* (p. 22)

⁴¹ Georges BUISAN. 1991 (p. 35)

⁴² La Bouche désigne les environs de Sainte-Marie de Campan

⁴³ Edouard LYNCH. 1992 (p. 34)

herbagères sont presque vides. Le temps des estives où le troupeau se nourrit seul sur le territoire communal est alors très attendu. Mais la montagne ne pouvait s'ouvrir tout de suite, puisqu'il fallait attendre que l'herbe repousse à la suite de l'hiver. Il devait alors être trouvé un juste équilibre entre des pâturages verdoyants prêts à accueillir du bétail et les réserves herbagères qui s'épuisaient de jour en jour, nécessitant donc un règlement afin de fixer, chaque année, les dates de montée et de descente des troupeaux en estives.

En cas de refus au respect envers ces dates importantes pour la communauté, désirant profiter des pâturages plus longtemps que les autres, des sanctions étaient alors de rigueur. Mais même après avoir posé les dates, il pouvait se trouver des exceptions à cause d'une neige tardive ou à l'inverse les récoltes retardataires qui n'étaient pas encore engrangées. C'est ce que nous dit un extrait des délibérations municipales, datées du 24 septembre 1772, relevé par G. Buisan. S'adressant à tous les habitants, donc à tous les troupeaux encore postés en estives, cette décision demande de retarder la descente pour permettre que toutes les récoltes soient rentrées.

On peut aussi faire brièvement allusion à la règle d'installation des troupeaux étrangers. En vallée de Campan, cela ne concernait que les troupeaux de moutons et de brebis. L'expression de bétail « étranger » désignait les troupeaux installés en montagne appartenant à des éleveurs des plaines, autrement dit n'appartenant pas à la communauté valléenne.

Là encore ces *bacades*⁴⁴ étrangères sont gérées par la communauté. Après autorisation, ce bétail était accueilli en estives en compensation d'une rente. En revanche, cet accord était soumise à un quota afin d'éviter la surcharge des pâturages. Il est aussi à préciser la participation exclusive de bergers de la vallée, collectivement ou individuellement, rémunérés par le propriétaire des bêtes. Cette permission prend forme avec un contrat bien spécifique : la *gazailhe*⁴⁵. La communauté montagnarde restait alors « ouverte sur le plat pays, mais en gardant les clés, pour ainsi dire, de leur accès, entrées, sorties »⁴⁶.

⁴⁴ Une *bacade* est l'unité de mesure du bétail : cela représente un boeuf, un cheval ou bien l'unité de dix bêtes à laine (le même terme est utilisé pour désigner le tribut annuel pour un droit de pacage).

⁴⁵ Terme local pour désigner le « bail à cheptel ».

⁴⁶ Henri LEFEBVRE. 2000. *Pyrénées* (p. 83)

Enfin, pour faire le lien avec la partie suivante présentant les activités du vacher en estives, il y a avait aussi des règles à respecter au sein même du *courtàu*, en particulier pour les activités qui demandaient un travail collectif. L'évacuation du fumier à l'aide d'une rigole afin de fertiliser les champs situés plus bas dans la vallée, en est un bon exemple. Un contrat notarié passé entre les éleveurs d'un *courtàu* (encore une fois relevé par G. Buisan) organise le nettoyage du canal utilisé. Il stipule entre autre que tout propriétaire faisant descendre du fumier dans ses prairies sera redevable d'une journée de travail et en ce qui concerne les étrangers au *courtàu* qui voudront acheter du fumier, eux devront fournir deux journées de travail. Pour ce qui est du nettoyage et de l'entretien, le document précise que la remise en état peut être soumise à une date fixe. Enfin, on note aussi que tout manquement au règlement était sujet à sanction : « le défaillant sera tenu de payer deux livres en numéraire métallique par jour de défauts »⁴⁷.

2. Le quotidien du vacher en estives

A partir de la première transhumance qui monte vers les estives, le vacher va s'installer en montagne pour vivre au *courtàu* afin de rester auprès de son troupeau. N'oublions pas que seul le vacher, ou la vachère (un féminin qui ne doit pas surprendre, car d'après de nombreux témoignages, la femme participait au même titre que l'homme aux soins du troupeau), montait au *courtàu*, tandis que la vie agricole se poursuivait à la borde.

Avant de parler des occupations qui pouvaient remplir la journée d'un vacher en estive, on peut faire une brève introduction sur la représentation du pâtre en montagne. Il est vrai qu'aujourd'hui ce métier fait face à l'image peu flatteuse d'une profession « archaïque » déterminée à chercher une certaine modernité, mais qui pourtant reste plutôt à la marge du monde civilisé. En tout cas, un métier qui de nos jours est assez peu recherché et qui concerne en majorité les « enfants du pays » ayant grandi au contact d'une structure agropastorale. Mais au XIX^e siècle, favorisé par le développement du thermalisme et de l'ethnographie, les bergers illustrent l'archétype de l'homme savant vivant en communion, entre faune et flore, avec la nature.

⁴⁷ Georges BUISAN. 1991 (p. 175)

« Le portrait d'un être un peu marginal, grand connaisseur en plantes et en bêtes, faisant corps avec la nature et, à ce titre détenteur de quelques pouvoirs, ou tout au moins d'une certaine sagesse, cette figure est maintenant bien fixée et remplit l'imaginaire des hommes d'aujourd'hui. »⁴⁸



3. Petit temps libre entre pâtres, propice à compter les aventures de chacun et à transmettre les savoirs

La vérité n'est pas aussi poétique que ce qu'il en paraît. Certes, le pâtre est un homme connaisseur de son territoire, mais une vie (plus qu'un métier), à laquelle il devait sans cesse s'adapter. Avant toute chose, il est aussi important de garder à l'idée que ces vachers, ces vachères, ces bergers et ces bergères restent « des hommes et des femmes comme nous, faisant leur vie de leur mieux sur la terre qui les avait vu naître »⁴⁹.

Si l'année est dictée par les besoins des bêtes et de la communauté, entre les transhumances et les fenaisons, la journée du vacher en estives doit se faire, elle aussi, en fonction de son troupeau, qu'il soit au nombre de deux ou de dix vaches. Le besoin le plus important et la raison pour laquelle le vacher devait rester en estive est la traite. L'*assunta* ou *de affrontare*⁵⁰ devait s'effectuer matin et soir avec les vaches laitières. A cette première et dernière activité de la journée devaient s'ajouter les soins portés aux veaux non sevrés et la

⁴⁸ Georges BUISAN.1991 (p. 18)

⁴⁹ *Idib*

⁵⁰ « *assunta* » et « *affrontare* » désignent la position contre le flanc de l'animal au moment de la traite. Ces termes permettent alors de différencier la traite des vaches de la traite des brebis, cette dernière ce réalisant derrière l'animal.

surveillance du troupeau en pacage. En plus, si les moyens permettaient de disposer d'un troupeau de brebis, il fallait monter un peu plus haut en estives et leur accorder du temps.

La journée de travail en montagne peut alors s'avérer interminable. Il fallait déjà se lever aux aurores, dès 5 heures du matin, pour traire les vaches, puisqu'en journée, elles se dispersaient sur les pâturages d'estives. Cette tâche terminée, on pouvait libérer le troupeau qui partait pacager sur un circuit déterminé, le *bidaro*. Les vaches à la recherche d'air frais essayaient de monter le plus haut possible pendant que le vacher, suivant ses obligations, pouvait s'accorder un peu temps libre à proximité de ses bêtes. Le troupeau ayant arrêté de brouter avant la grosse chaleur de la journée, reprenait en milieu d'après-midi, et cela, jusqu'à la fin de la journée, moment où il faut rentrer au *courtàu* pour la traite du soir, à la suite de quoi le vacher doit se faire à manger.

Après le tirage de lait, les bidons sont déposés dans les *leytés*⁵¹, permettant de pouvoir garder au frais le produit et ainsi faire monter la crème. Cette dernière était expressément descendue au village pour être barattée (une tâche réservée à la femme de la maison) afin d'obtenir une boule de beurre de quelques kilos qui servirait de revenu et non à la consommation personnelle. Mais il n'est rien sans exception, et on peut imaginer que si le vacher en avait l'occasion et les moyens, il pouvait lui-même baratter la crème en estive, lui rajoutant une tâche à son quotidien bien chargé.

C'est ce que de nombreuses illustrations de carte postale portent à nous faire croire. Autant la femme est souvent représentée munie d'une quenouille ou d'un fuseau (alors que l'activité était rependue entre les deux genres), autant le pâtre est représenté aux côtés d'une baratte ou directement en train de baratter la crème. Une saynète en bas-relief sur le monument aux morts de Campan bourg, présentant les richesses de la vallée, en est un exemple.

⁵¹ Des niches en pierres dans lesquels passe un cours d'eau fraîche



4. Détail du monument aux morts de Campan (bourg). Saynète du beurre en bas-relief.
Photographie prise le 16/10/2015

En début de la saison d'estive, il était fréquent de retrouver le *courtàu* meurtris par l'hiver : des toits effondrés, des murs affaiblis par la charge de neige, etc. Il fallait donc rajouter aux soins portés au troupeau, l'entretien à sa cabane.

Il ne semble pas qu'il y est une vie collective au sein de *courtàus*, même si certains présente un ensemble de cabanes, parfois juxtaposées (les Esclozes, en vallée de la Gaube, portent même le surnom de « vieux village » ou « village abandonné » à cause des rues formées par l'alignement des unités). Autrement dit, les obligations de chaque troupeau appartenaient au vacher qui en était responsable, les tâches n'étaient pas distribuées, ce qui n'empêchait pas, bien entendu, l'entraide bienvenue entre bons camarades. Ainsi, chacun avait ses propres occupations.

Pour les vachers qui demeuraient tout l'été en estive, les repas étaient plutôt monotones, généralement de la soupe ou une petite variante avec les *tourrîs* (un lourd potage composé de pain détrempé et d'oignons, pouvant être accompagné de patates et de lards), généralement clôturé d'une tasse de petit-lait. Mais le véritable plat qui reste traditionnel aux estives n'est autre que le *pastet* : une pâte à base de farine de maïs (facile à transporter et à stocker dans la cabane) mélangée à de l'eau ou du lait, présent en quantité sur place.

Néanmoins, on trouvait une certaine vie en communauté autour de l'organisation du *courtàu*. C'est ce que nous prouve l'entretien des marres à purin, comme certaines règles précédemment citées nous l'ont indiqué. Une technique qui demandait beaucoup de main d'œuvre puisqu'il fallait dans un premier temps délayer, puis surveiller qu'aucun bouchon ne se forme le long du trajet et accélérer la course du fumier, enfin nettoyer les rigoles. Un labeur qui ne pouvait donc pas se réaliser seul.



5. Les vachers de Hount-Blanche accélèrent la descente de l'eau boueuse
Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991

Seuls les vachers s'occupant du troupeau montaient en estives, mais lorsque la famille était nombreuse, elle pouvait se permettre d'envoyer une autre personne faire la navette entre la cabane et la maison (femme, fils ou fille, frère ou sœur, chacun pouvait être accompagné du mulet afin d'aider au transport des charges). Cela permettait de laisser le vacher en permanence à la montagne. Une navette qui devait au mieux s'effectuer tous les jours et qui servait à ravitailler le vacher, en viande par exemple, mais surtout à redescendre le lait et la crème à la maison.

Dans le cas contraire, où la famille peu nombreuse ne pouvait se le permettre, c'était alors au vacher lui-même d'effectuer ce va-et-vient quotidien. Il montait au *courtàu* pour la traite du soir, dormait à la cabane, trayait à nouveau le matin avant de redescendre dans la vallée (chargé des produits issus des traites) pour aider aux travaux agricoles, enfin remontait en estives, renouvelant les opérations, ainsi de suite. Ce phénomène de manque de main

d'œuvre est une des principales raisons d'abandon de cette pratique agropastorale en vallée du Haut-Adour.

« C'était dans ces conditions une vie pénible, le vacher faisant deux journées de travail avec le trajet en plus »⁵²

Comme nous le livre de nombreux témoignages de personnes parties à la découverte de la montagne ou l'utilisant comme leur espace de travail (chasseurs), on était toujours sûr de trouver un abri et des rafraîchissements désintéressés.

« Ils [les pâtres] acceptent cependant de la meilleure grâce du monde un bon coup de vin en échange de l'eau fraîche, du petit lait « purry » et du lait gras « matoun » qu'ils offrent avec d'autant plus de plaisir qu'ils n'ont que cela à offrir. »⁵³

« [...] franche et la plus cordiale hospitalité et tous les devoirs de l'humanité » (Rousseau)⁵⁴

On peut tout de même deviner sans mal que la vie en montagne pouvait avoir ses charmes.

« [...] loin des obligations familiales et communautaires [...]; chacun organisait sa journée sous la seule contrainte des tâches à accomplir, mais avec une certaine liberté et sans la tutelle d'un maître. »⁵⁵

La majorité des gens envoyés en estives se trouvait être des jeunes hommes et des jeunes femmes. On peut donc s'imaginer une ambiance festive sur ces grandes étendues vertes. Un bal représentait une belle occasion pour faire venir les jeunes des *courtàus* voisins. Autant les parents et les aînés bénéficiés de la chaleur familiale lors des célèbres veillées pyrénéennes autour du foyer, autant les jeunes envoyés en montagne se débrouillaient pour oublier rapidement leur pénible condition.

Les souvenirs laissés au *courtàu* des Esclozes qui se trouvait souvent très animé en sont une preuve. Cela est expliqué non seulement par l'importante présence de cabanes appartenant chacune à un vacher ou une vachère, mais aussi par sa faible distance avec d'autres *courtàu* des alentours. La seule grange présente sur le site (dont l'étage supérieur est

⁵² Georges BUISAN. 1991 (p. 79)

⁵³ Christine BONNETON (dir.). 1988 (p. 111)

⁵⁴ Pierre DELAY (dir.). 1986 (p. 34)

⁵⁵ George BUISAN. 1991 (p. 84)

aujourd'hui laissé en libre-service par la commune de Campan) était déjà un célèbre point de rendez-vous.

« Un vacher qui y était monté tout jeune, avant son départ pour la guerre en 1917, avait gardé le souvenir de cette vie intense et de l'ambiance dans ces montagnes où la jeunesse se retrouvait plus librement qu'au village ; il y avait même à l'occasion des fêtes et des bals et les jeunes du courtàu voisin de Sarroua venait se joindre à eux. »⁵⁶

3. Une culture matérielle

Cette partie est consacrée aux outils et au mobilier qui pouvaient accompagner le pâtre dans son activité agropastorale. Une présentation qui n'a pas lieu d'être exhaustive, mais qui essayera de s'en rapprocher.

Nombre d'objets liés à la vie agropastorale en vallée du Haut-Adour sont aujourd'hui exposés au musée de la Vie quotidienne dans les Pyrénées (succursale du musée des Beaux-Arts Salies à Bagnères-de-Bigorre), se retrouvant être l'acquéreur de la collection du Vieux-Moulin (fermée pour cause de non-conformité aux nouvelles normes européennes concernant les musées). La naissance du Vieux-Moulin avait été le fait de Jeanne Sayous. Madame Jeanne (tel était son surnom), grande passionnée du pays bigourdan, passa une bonne partie de sa vie à réunir divers objets ayant appartenu à la communauté agropastorale. Un mobilier qu'elle trouvait aux quatre coins de la vallée. C'est ce que nous raconte avec une certaine fierté M. Labadens, octogénaire habitant du village de Campan bourg. Ce dernier lui avait alors cédé sa « charrue en bois » qu'elle souhaitait à tout prix ajouter à son musée. Aujourd'hui au musée de la Vie quotidienne dans les Pyrénées, cette réussit à assembler des objets disparates, connus depuis des siècles en vallée du Haut-Adour.

On peut aussi parler de la collection des Amis de Madame Campan, exposée au Carrefour des Patrimoines, dans des locaux municipaux au village de Campan bourg. En effet, l'association a pour principal objectif la valorisation, mais surtout la transmission du patrimoine campanois. La collection présente un mobilier attaché à la vie en Haut-Adour du XIX^e siècle au début du XX^e siècle, mais aussi toute une série de cartes postales illustrant les coutumes de la vallée ayant pour la plupart disparue.

⁵⁶ George BUISAN. 1991 (p. 183)

S'ajoute aussi quelques descriptions de ces derniers objets, trouvés entre deux lignes, dans la bibliographie qui traite de la pratique agropastorale étudiée.

Il faut savoir que la grande majorité de cet outillage était réalisée par les pâtres eux-mêmes avec des matériaux qu'ils trouvaient le plus souvent à proximité.

« En général, ses habitants sont spirituels et industriels ; ils fabriquent eux-mêmes tous les instruments dont ils ont besoin » (Leroy)⁵⁷

De cet ensemble d'objets hétéroclites, nous pouvons distinguer trois groupes : les outils indispensables au travail du pâtre, le mobilier présent dans une cabane en montagne et les ustensiles liés l'activité laitière.

Les outils indispensables du pâtre :



5. Jeune berger
Pyrénéen (pierre
reconstituée)
Musée de la Vie
quotidienne dans les
Pyrénées

Premier élément indispensable au pâtre et encore beaucoup utilisé de nos jours autant par les bergers que par les vachers : le bâton. Dans l'idiome local, cet outil multifonctionnel en montagne se désigne « *traké* ». Droit ou tordu, d'essences multiples, mais assez souvent en noisetier, le bâton est même devenu aujourd'hui l'objet appartenant à l'image du berger au même titre que le béret.

Un autre élément qui permet de distinguer le pâtre n'est autre que sa cape en bure, qui lui était très utile pour affronter le dur climat pyrénéen des estives. Autant présentes dans l'iconographie, que dans les musées, de nombreux modèles nous exposent de nombreux styles (elle pouvait descendre jusqu'aux chevilles ou encore être munie d'une capuche).



6. Cape en bure
Musée de la Vie
quotidienne dans les
Pyrénées



7. Couple de bergers en montagne habillés
de leur cape en bure
Livre d'illustrations de Mme BOUYRIE

⁵⁷ Pierre DELAY (dir.). 1986 (p. 18)

La salière, comme son nom l'indique, est une petite poche contenant du sel. Elle est réalisée en tissu ou en laine, sans trop de finesse technique, même si certaines salières pouvaient présenter des motifs brodés ou tricotés, hauts en couleurs et rappelant la personnalité de son propriétaire. Elle est encore aujourd'hui, fortement utilisée par tout berger ou vacher qui pour entretenir son troupeau dépose du sel sur un rocher autour duquel viennent se réunir les bêtes.



6. Pâtre muni à sa ceinture de sa salière, répandant du sel sur un rocher
Georges BUISAN. *Hier en vallée de Campan : vie montagnarde et communautaire d'un village des Pyrénées centrales*. Pau : Cairn, 2002

La *sarpe*, réalisée en tissu du pays, généralement rayée rouge et vert ou rouge et noir, est le petit sac qu'emmenait chaque vacher lors de ses excursions, lui permettant de transporter plus aisément tout ce qui était petit matériel. Avant le sac en tissu, remplacé par nos sacs de montagne, la *sarpa* était un sac de peau, dans lequel était éventuellement transporté le lait.

La burette, de forme tout à fait similaire à n'importe qu'elle petite burette d'huile commune, faisait partie de ce petit matériel transporté dans la *sarpe*. Il s'agissait d'un récipient dans lequel était contenue l'huile de cade qui servait à nettoyer les plaies des animaux. Avec elle, pouvait aussi se trouver la boussole du berger, de forme assez longue et étroite.



8. *Sarpe*
Association des Amis de
Madame Campan



9. Burette
Musée de la Vie quotidienne dans les Pyrénées



10. Boussole de berger
Musée de la Vie quotidienne dans les Pyrénées

Dans la *sarpe*, on pouvait aussi trouver tout un tas de petits objets propres au pâtre. A ce titre, on peut citer la tabatière et le briquet, ou encore quelques petits instruments de musique qui apportaient une ambiance festive en montagne : flûte de pan (*siulet*), hautbois, etc. Sans compter les outils à tricoter qui n'étaient pas qu'exclusivement réservés aux femmes.



11. Objets pouvant se trouver dans une sarpe
Musée de la Vie quotidienne dans les Pyrénées



12. Aiguilles à tricoter
Musée de la Vie quotidienne dans les Pyrénées



13. Lourds sabots de montagne
Musée de la Vie quotidienne dans les Pyrénées

Alors qu'en iconographie les pâtres de la montagne sont souvent représentés pieds nus, lorsqu'il fallait manipuler de lourdes charges (comme au moment de la construction d'une cabane), l'homme veillait à s'équiper de solides sabots au cas où, au cours d'une maladresse, il abîmerait ses pieds, qu'il pouvait considérer comme un outil de travail.

Un élément, cette fois plus attaché au troupeau qu’au pâtre : la sonnaille. Accrochée autour du cou d’une ou plusieurs bêtes, elle représente un outil indispensable au vacher et au berger qui essayaient de retrouver leurs bêtes en montagne, encore plus lorsqu’elles se perdaient dans le brouillard propice en montagne. La sonnaille est de forme et de taille extrêmement variées, certaines, sur leur collier, pouvant même arborer les couleurs du propriétaire. Néanmoins, il est à différencier la grosse sonnaille plus familière au troupeau de vaches, qui suivant l’éleveur est encore mise soit à toutes les bêtes pouvant la porter, soit réservée à la plus brave du troupeau. Les plus petites qui se rapprochent de la forme d’une cloche sont généralement destinées à plusieurs brebis d’un même troupeau.



14. Collier en bois sculpté pour sonnaille
Musée de la Vie quotidienne dans les Pyrénées



15. Sonnaillles de différentes formes et de différentes tailles
Musée de la Vie quotidienne dans les Pyrénées

Avec cela, non sans vraiment le compter dans le mobilier, le chien de berger est un compagnon indispensable à l’homme des montagnes gardien de troupeau. Néanmoins, ce n’est qu’à partir du XX^e siècle que le vacher s’attache à trouver de l’aide en un chien, qui était alors plus la marque du berger solitaire. Le chien permet notamment en quelques coups de sifflet de rassembler et de guider le troupeau ovin, alors beaucoup plus conséquent qu’un troupeau bovin. Aujourd’hui, chaque éleveur, que ce soit un vacher ou un berger, est accompagné de son chien, voire de plusieurs. En revanche, chose que l’on peut inclure dans le mobilier, c’est le collier du chien des Pyrénées, gardien de troupeau aidant, voire remplaçant son maître en estives. Ce collier était muni de longues pointes acérées qui, on l’imagine bien, devaient dissuader tous prédateurs.

Le *burget* est un élément strictement réservé au berger en montagne. C'est une sorte de caisse en bois portable, assez grande pour qu'une personne de petite taille puisse s'y allonger. Elle permettait à l'homme de coucher prêt de son troupeau de brebis et de se protéger en même temps des loups (aujourd'hui, presque tombé dans l'oubli, cette caisse est essentiellement connue pour la dernière raison). Un objet d'autant plus intéressant qu'il n'en reste plus que trois exemplaires dans toutes les Pyrénées, dont deux sont exposés dans des musées : un à Lourdes, le second au musée de la Vie quotidienne dans les Pyrénées à Bagnères-de-Bigorre.



16. *Burget*
Musée de la Vie quotidienne dans les Pyrénées

Le mobilier que l'on pouvait trouver au *courtàu* :

L'outillage manuel, particulièrement celui lié à la construction de cabane, était réduit au strict nécessaire. A ce titre, peut être citée l'hypothétique présence d'un marteau et de quelques burins qui permettaient de façonner grossièrement certains éléments qui s'y prêtaient (ardoise, pierre, lauze, etc.). En revanche, la hache se trouvait être un élément nécessaire, étant le seul véritable outil permettant de travailler tout ce qui était en bois. Le berger ou vacher en possédait même une parfaite maîtrise prouvée par quelques portes, taillées entièrement à la hache (que ce soit au moment de la découpe ou au moment de la mise en épaisseur).



7. La Lit. Porte de cabane taillée à la hache
Georges BUISAN. 1991



17. outils liés à l'entretien des canaux
Association des Amis de Madame Campan

Appartenant toujours à l'outillage manuel, on peut citer les outils utilisés pour l'entretien des canaux (d'irrigation d'eau ou de fumier), ces derniers pouvant s'avérer vitaux en montagne. Stockés dans un coin, on peut s'imaginer la présence de quelques bûches et râtaux, accompagnés de leur manche en bois.

Parmi le petit mobilier qui pouvait se trouver à l'intérieur d'une cabane de montagne, on pouvait systématiquement rencontrer une pince à résine qui servait à manipuler la *tède* (petite buchette de pin résineux). Cette dernière était utilisée comme une bougie pour s'éclairer lors de certaines nuits sombres d'estives, mais surtout à l'intérieur de la cabane démunie d'ouverture, si ce n'est le *tira-hum* et l'entrée (fermée par une porte en bois).

Lorsqu'il fallait se faire à manger, le vacher pouvait avoir à sa disposition un petit chaudron, accompagné de sa crémaillère, qu'il plaçait au-dessus du foyer pour réchauffer les aliments. Plus récemment, on pouvait imaginer la présence d'un réchaud à pétrole, remplaçant donc le lourd chaudron qui demandait des moyens supplémentaires pour le transport jusqu'au *courtàu*.



18. Pince résine
Musée de la Vie quotidienne dans les Pyrénées



19. Chaudron et crémaillères
Association des Amis de Madame Campan



20. Réchaud à pétrole
Association des Amis de Madame Campan

Les ustensiles liés à l'activité laitière :

A la suite de la traite, le lait fraîchement tiré était placé dans des pots (de formes et de nom variés), à l'intérieur d'un *leyté*, plongés à mi-hauteur dans une source d'eau fraîche. La crème, une fois montée, était conservée dans un récipient en cuivre, réservée dans le *leyté* en attendant d'être descendue jusqu'au village afin d'y être battue.

A cette vaisselle à lait peut s'ajoutée la grande cuillère en bois qui permettait d'écrémer les bidons (*badines* ou *banous*), de même que quelques vases et entonnoirs en bois. Après leur utilisation, ces ustensiles étaient soigneusement nettoyés et séchés au soleil, parfois même accrochés à un arbre.



22. Pots à lait

Musée de la Vie quotidienne dans les Pyrénées



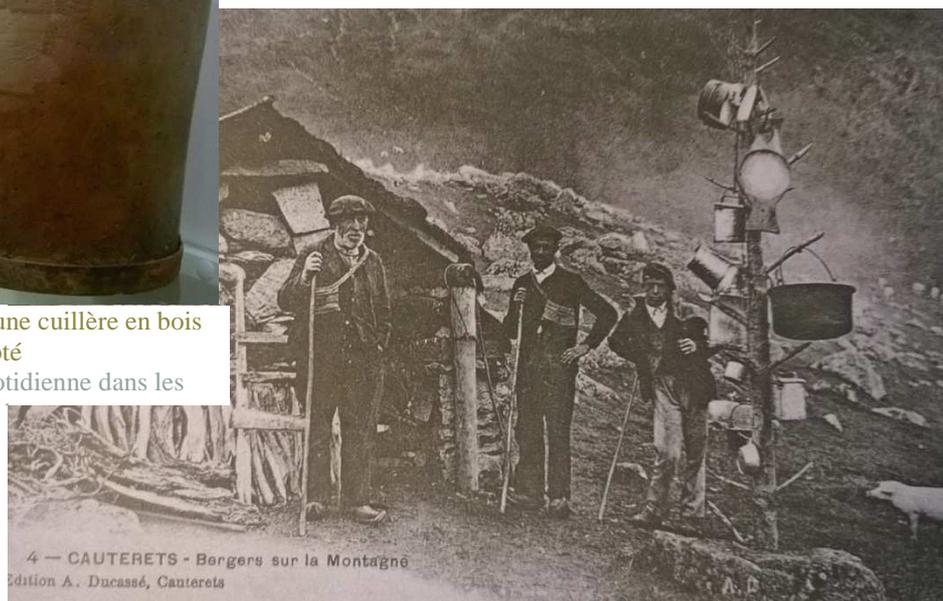
23. Récipient en cuivre servant à
conserver la crème

Association des Amis de Madame Campan



21. Pot à lait muni d'une cuillère en bois
sculpté

Musée de la Vie quotidienne dans les



8. Pâtres en montagne à Cauterets. On remarque à droite un ensemble vaisselier en train
de sécher accroché aux branches d'un arbre.

Ancienne carte postale, collection de Mme Bouyrie



24. Bidou

Association des Amis de Madame Campan

Le *bidou*, lui, était le contenant qui servait exclusivement au transport du lait. De forme assez singulière avec son goulot resserré pour accueillir l'entonnoir, il est muni de sangles qui permettaient de le porter sur le dos, comme un sac.

Même si la baratte est, de coutume, laissée à la maison, l'exception de dérogeant pas à la règle, on pouvait aussi en trouver en estives. Pour baratter le beurre, la technique la plus connue est celle qui s'effectuait à l'aide d'une baratte en bois, percée d'un trou afin de faire passer un bâton servant à agiter la crème (au gré de l'évolution, le bois a pu être remplacé par certains alliages).



25. Trois types de baratte à beurre

Association des Amis de Madame Campan

H. Lefebvre nous livre une technique beaucoup plus antique qui était encore pratiquée en vallée de Campan au moment de ses recherches : l'*amaoubé*.

« Il y a peu de temps encore le beurre se baratait dans une peau de chèvre que l'on enlevait d'une pièce. On rasait la peau, on coupait à moitié les pattes, on fermait les ouvertures sauf le cou. Cette outre à baratter se retrouve encore dans la haute vallée de Campan ; c'est l'amaoubé. [...] Pour faire le beurre, une fois la crème introduite et l'outre fermée, on détachait la corde fermant une des pattes, on gonflait l'outre par l'orifice et on la secouait en cadence. »⁵⁸

⁵⁸ Henri LEFEBVRE. *La Vallée de Campan. Etude de sociologie rurale*. Paris : P.U.F, 1963. p. 219

PARTIE C)

Des cabanes et des hommes : reflet d'une vie spartiate et monotone

Au fil des éléments qui viennent déjà d'être abordés, on comprend que la cabane en estives fait partie des principes essentiels au fonctionnement de la pratique agropastorale en vallée du Haut-Adour. Elle était le complètement indispensable de la grange sur les pâturages de basse altitude et de la maison au village.

Quand cette cabane installée sur les pâturages d'altitude fait partie d'un ensemble de plusieurs unités et diverses constructions liées à l'activité laitière et à destin d'un troupeau bovin, ce regroupement est désigné en vallée du Haut-Adour par l'idiome « *courtàu* ». Un terme qui est alors différent d'une vallée à l'autre. Du côté de Barège, par exemple, on utilise le mot « *coeylà* » pour parler de ces mêmes installations. Un peu plus éloigné sur la chaîne des Pyrénées, c'est le terme « *cuyalà* » qui est utilisé dans les montagnes béarnaises.



Pour en revenir au Haut-Adour, on trouve une quarantaine *courtàus* recensés par le cadastre napoléonien en 1825. Certains ne présentent seulement que deux cabanes, tandis que d'autres, en fonction des conditions du site, pouvaient en accueillir jusqu'à une vingtaine. Cette quantité peut s'expliquer par le fait qu'en vallée du Haut-Adour, chaque famille possédait une propriété attachée à l'exploitation de son troupeau. A la différence de la vallée de Luz, où « il semblerait que les vachers aient été moins attachés à une cabane précise et n'aient pas hésité à vivre à plusieurs dans la même cabane »⁵⁹. Cela est confirmé dans les actes de succession, mais aussi par la présence d'inscriptions sur certaines cabanes. Ces inscriptions apparaissent dès le XVIII^e siècle et prennent la forme de dates accompagnées de trois initiales⁶⁰ gravées dans l'une des pierres de taille qui composaient la cabane.

9. *Courtàu* des Esclozes.

Pierre gravée (surement un remploi qui expliquerait que l'inscription soit à l'envers)

Photographie prise le 04/10/2014

⁵⁹ George BUISAN. 1991 (p. 29)

⁶⁰ Les trois lettres, sans montrer une grande facilité de lecture, pourraient correspondre aux prénoms, patronyme et deuxième nom du vacher (l'usage de ce dernier nom était alors très répandu à l'époque)

De la vallée de Lesponne à celle de Campan, on retrouvait ces petites constructions dispersées en estives. Cet habitat présentait diverses installations propres au *courtàu* et surtout indispensables à l'activité laitière de la vallée. Cela prouve aussi que la fabrication du beurre présentait une grande unité au sein du Haut-Adour.

Quelles que soient les techniques de construction, la cabane reste une forme d'architecture des plus sommaires. Cela s'explique par le fait que les vachers utilisaient principalement des matériaux trouvés sur place, autrement dit les quelques ressources que lui proposait la nature.

« La cabane est une construction des plus élémentaire. En Bigorre, où leur nombre diminue d'année en année, ce n'est qu'un réduit de deux à trois mètres de côtés, fait de pierres entassées les unes sur les autres, couvert de pierres plates, de mottes de gazon, parfois soutenues d'une armature en troncs d'arbre. » (Henri CAVAILLES)⁶¹

1. Les éléments caractéristiques d'un courtàu

Pour satisfaire autant l'homme que le troupeau, l'installation d'un *courtàu* se faisait en fonction de certains critères devant alléger la difficulté d'une vie en estives. Pourtant, cela peut se contredire. Dans ce cas, l'homme va tout faire pour pallier aux déficits de la nature en lui apportant quelques modifications. L'excès de ces installations en montagne, aboutissant presque à une surcharge des pâturages, ne peut s'expliquer que par la richesse en herbage que présente la vallée du Haut-Adour. Une ressource qu'il ne fallait pas gaspiller, en particulier face aux bénéfices de la vente du beurre de Campan. L'homme allait donc s'installer comme il pouvait, où il pouvait.

Un des caractères essentiels à l'installation d'un *courtàu* est la qualité du terrain. Les larges pelouses vertes aux alentours représentent l'une des principales priorités, afin d'accueillir les troupeaux en pacage. A cela s'ajoutaient des conditions plus météorologiques et/ou qualitatives. On comprend donc que le site de chaque *courtàu* ne pouvait pas être choisi au hasard. Ces conditions ne semblent toutefois pas avoir été un frein au développement de l'installation de ces *courtàus* dans le Haut-Adour. Poussée par la croissance démographique,

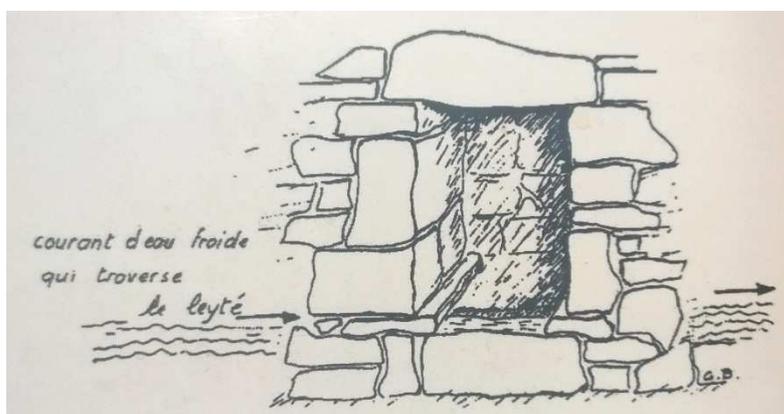
⁶¹ George BUISAN. 1991 (p. 21)

cet aménagement, autant en vallée de Lesponne, qu'en vallée de Campan, a fini par occuper une grande majorité de l'espace.

L'accès à l'eau devait aussi être primordial et notamment essentiel pour l'activité laitière et la fabrication du beurre. En effet, le lait, à la suite de la traite, devait reposer au contact d'une source fraîche permettant à la crème de monter. Quand l'accès ne pouvait être direct, mettant en cause l'absence d'une étendue ou d'un cours d'eau, les vachers devaient faire au mieux en trouvant une façon d'amener cet élément jusqu'à eux. C'est pourquoi aux alentours d'un *courtàu*, il n'est pas rare de trouver des canaux d'irrigation dérivés d'un cours principal. C'est ce que nous montre le *courtàu* des Esclozes en vallée de la Gaube, où les unités sont alignées pour une bonne raison, puisqu'elles sont installées le long d'un petit canal dérivé du torrent plus en amont. Cela n'est pas chose réservée aux *courtàus*. Dès le XVI^e siècle, on note l'existence d'un syndicat qui gérait l'installation des canaux d'irrigation (*agous*) pour arroser les prairies de basse altitude.

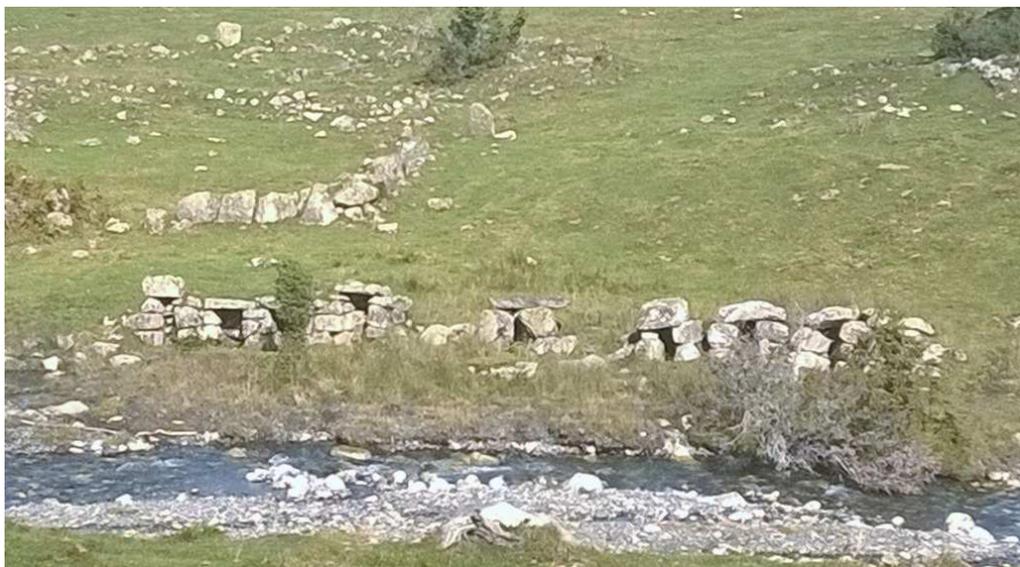
Au-delà du fait qu'un *courtàu* présente un ensemble de cabanes, on pouvait aussi y trouver certains agencements liés aux besoins des éleveurs.

C'est le cas du *leyté*. Cette niche à lait (comme son nom l'indique) est réalisée à l'aide de grosses pierres juxtaposées et traversée par un courant constant d'eau fraîche dans lequel étaient déposés les pots à lait au frais, notamment afin de faire monter la crème qui servirait à la fabrication du beurre. D'autant plus que ces produits laitiers pouvaient être parfois conservés plusieurs jours, en attendant qu'une personne du village vienne le récupérer. Le *leyté* représentait un complément indispensable à la cabane.



Dessin 2. Dessin d'un *leyté* réalisé par G. Buisan
Georges BUISAN. *Hier en vallée de Campan : vie montagnarde et communautaire d'un village des Pyrénées centrales*. Pau : Cairn, 2002

Ce garde-manger présentait divers agencements. Il pouvait être interne, installé au sein même de la cabane (grâce à la présence d'une petite rigole qui allait d'unité en unité) ou bien externe, autrement dit directement placé près d'une source (rigole, torrent ou bord de lac). Dans ce dernier cas, puisque chaque vacher possédait son *leyté*, ces niches à lait étaient généralement alignées en série les unes aux autres.



10. Série de leytés longeant la Gaube au Courtàu d'Artigussy
Photographie prise le 04/10/2014

Certains d'entre eux étaient fermés de façon plus ou moins rudimentaire, soit par une simple planche coulissante, soit avec une porte sur gonds. De même, la plupart étaient aménagées de petites étagères en pierre.



11. Leytés à Campan bourg.

On remarque encore la présence d'une porte

Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991



12. Leytés d'Arricat.

On remarque la présence d'étagères en pierre

Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991

Cette façon de conserver le lait se retrouvait à tous les niveaux d'exploitation de la vallée,. Autrement dit le *leyté* était autant installé dans un *courtàu*, qu'aux alentours d'une grange sur les prairies de basse altitude, ou bien encore au sein même du village (comme le démontrent les *leytés* encore en place à Campan bourg, près du parc à jeux). Ces constructions présentaient une nécessité en toute saison et représentent aujourd'hui l'image ancestrale de notre réfrigérateur.

Alexandre Brongniart, grand voyageur et naturaliste, nous en livre la description dans une lettre datée du 17 messidor en II⁶², qu'il rédige à la suite d'une promenade en montagne partie de Bagnères-de-Bigorre à la recherche d'un filon minier :

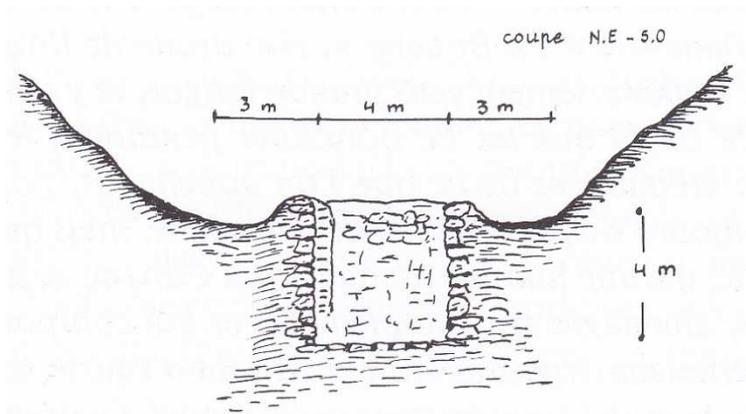
« [...] un ruisseau d'une eau glacée prenait sa source dans ce lieu et allait se jeter dans les lacs à vingt pas de distance ; à deux pieds de sa source le lit de ce ruisseau était pavé de grosses pierres plates. Sur ces pierres étaient élevées six ou huit espèces d'armoires presque carrées adossées deux à deux – le haut de ces armoires était couvert d'autres pierres qui mettaient leur intérieur bien à l'abri du soleil, le devant était fermé jusqu'à la moitié de sa hauteur par une autre pierre verticale. Sur cette pierre glissait une épaisse planche qui fermait exactement le fond de l'armoire où coulait le ruisseau. C'est dans cette armoire qu'est placé le lait dans des vases de bois ou de cuivre ; il est continuellement rafraîchi par le ruisseau qui y coule, c'est avec ce lait et un morceau de pain que nous dînnâmes, je ne te dirai pas que c'était du lait très frais, mais du lait à la glace, il gelait les dents et jamais tu n'as bu de pareil lait ni en aussi grande quantité [...] »⁶³

En vallée de Campan, on trouve aussi des *courtàus* ne présentant que quelques sources d'eau, de quantité alors insuffisante à l'installation de *leytés*. L'homme va donc redoubler d'imagination pour palier à ce manque. C'est le cas des *courtàus* du Teilhet et d'Ordincède où était utilisé un puits à glace ou « puits glacé ». Cet équipement consistait en une excavation cylindrique d'un diamètre assez important pour une profondeur équivalente, consolidé d'un appareil de pierre sèche, au fond d'une doline naturelle. Ce trou obligeait les pâtres à venir tasser de la neige en hiver, afin d'obtenir un énorme bloc de glace enterré et protégé du soleil par des branchages. Cette glace pouvait être conservée un certain temps et était débitée en saison estivale et partagée entre les vachers pour rafraîchir l'eau des bassins dans lesquels ils déposaient les bidons de lait. Sur l'exemplaire situé à Ordincède, on remarque l'agencement

⁶² 5 juillet 1794

⁶³ George BUISAN. 1991 (p. 108)

d'une rampe qui permettait facilement d'atteindre le fond du puits au fur et à mesure que le bloc de glace diminuait.



Dessin 3. Coupe du puits à glace du Teilhet

Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991



13. Teilhet. Le puits a été construit au fond d'une doline

Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991



15. Ordincède. Le puits glacé véritable réserve de glace pour l'été

Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991

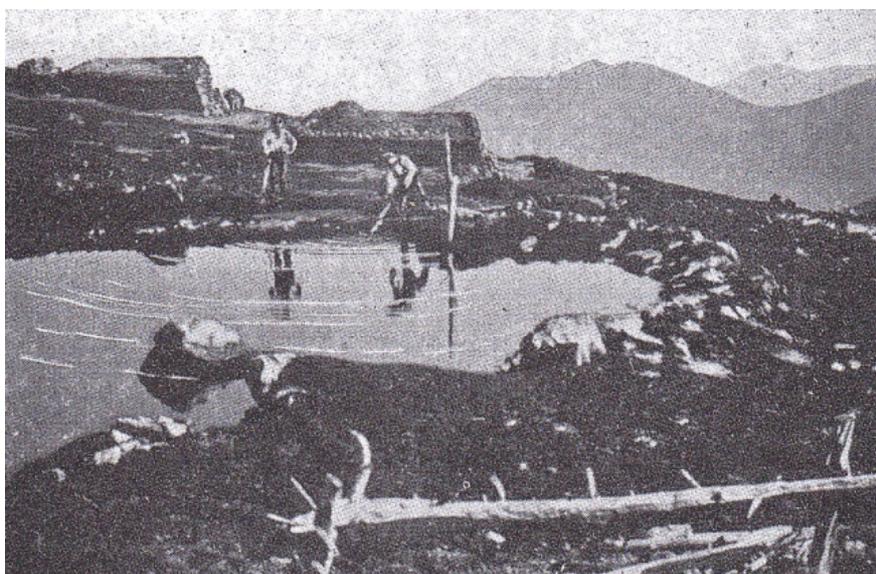


14. Un coumet bassin de cabane

Georges BUISAN. 1991

Autre structure utilisée collectivement, mais plus en lien avec les pâturages situés au niveau inférieur : la marre à purin. Le fumier représente un sous-produit important de l'élevage qu'on ne pouvait pas abandonner en montagne. En effet, au niveau inférieur, les prés dépourvus des bêtes (parties profiter des pâturages communaux), étaient en manque de sels minéraux (apportés par les déjections des troupeaux au printemps et à l'automne). Tout le fumier présent en estive devait alors descendre pour enrichir les champs au-dessus du village. La marre à purin ou marre à fumier, si le terrain le permettait, représentait l'une des deux

façons d'y parvenir. Cet agencement demandait un espace assez plat sur lequel était d'abord rassemblé le troupeau en cercle, puis au fur et à mesure, on alimentait la formation de la marre avec le reste des déjections. De là, on creusait un petit canal alimenté en eau qui reliait la marre aux prairies inférieures. Toutefois, le fumier mélangé à l'eau ne circulait qu'avec un peu d'aide jusqu'à la vallée. Le canal le plus impressionnant, partant d'une marre placée en haute altitude et desservant les champs situés à des kilomètres, est celui qui partait du *courtàu* de Tramezaygues. Ce dernier disposant donc d'une marre à fumier, tout comme le *courtàu* d'Hount-Blanche.



16. Vacher travaillant la mare à fumier. Hount-Blanche

Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991

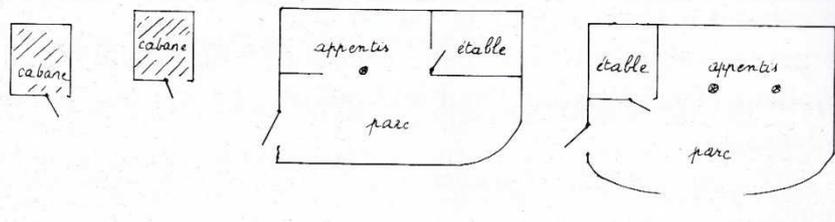
Mais ce dispositif ne pouvait pas être installé à tous les *courtàus*, dû à la faible distance qui pouvait être parcourue jusqu'aux cultures de basse altitude. Et cela même si l'homme, redoublant d'imagination avec des aqueducs creusés dans des troncs, parvenait à franchir des affaissements de terrain ou encore à passer les barres rocheuses grâce à de petites cascades en étage. Le moyen le plus courant était donc de faire sécher le fumier sur place, au mieux protégé par un appentis, et de le descendre à pied, en même temps que les produits de la traite.

2. La composition d'une cabane

Un *courtàu* présente donc plusieurs types d'éléments caractéristiques à la vie en montagne. Toutefois, la structure existentielle à cet habitat pastoral d'altitude reste le groupement de cabanes.

Le terme « cabane » peut-être entendu de différentes manières. Il désigne à la fois la pièce accommodée au vacher, autrement dit l'habitation de quelques mètres carrés où il loge en période d'estives, mais aussi l'unité entière qui présente différentes installations. Ces dernières recherchent l'harmonie entre la vie de l'homme et celle de son troupeau. Au sein d'un *courtàu*, se trouve donc tout un ensemble d'agencements propre à chaque vacher. Chacun d'eux dispose d'une cabane où il couche, d'une petite étable destinée aux veaux (servant éventuellement à l'âne et au cochon), d'un apprentis pour la traite, souvent accolé à l'étable, et enfin d'un parc employé la nuit comme enclos.

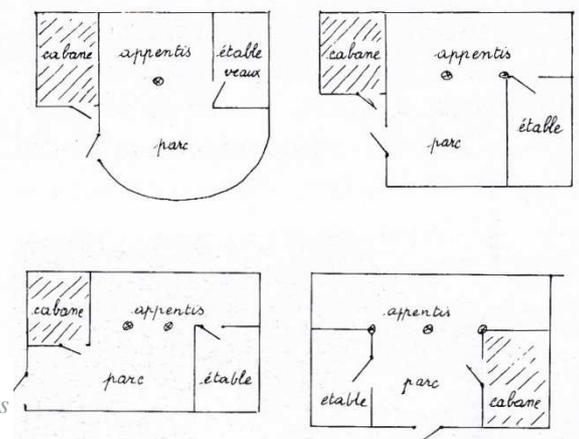
La façon dont ces installations sont agencées entre elles varie selon le site. Ces diverses organisations sont présentes en vallée du Haut-Adour. De tous les types qu'il existe, nous pouvons en isoler deux. Ainsi, nous trouverons soit le cas d'une installation où la cabane est indépendante (séparée du reste des constructions réservées aux bêtes), soit une organisation distincte qui, au contraire, cherche à tout regrouper. Dans cette dernière, on trouvera donc un espace délimité (l'enclos) comprenant la partie réservée à l'homme, mais aussi le reste de l'équipement destiné au troupeau et à son entretien.



Dessin 5. La cabane du vacher est indépendante des autres constructions

Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne.*

Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991



Dessin 4. Installation tout-attendant, pour chaque éleveur (le plus courant)

Cette organisation peut être dictée en fonction du terrain et les capacités d'installation qu'il offre. Autrement dit, quand le terrain présente un grand espace, le *courtàu* peut s'étendre sur toute la surface et faire que chaque vacher bénéficie à son aise du terrain désiré.



17. Les ruines au *courtàu* de Sarroua montre des vachers qui ont profité de tout l'espace disponible pour se mettre à leur aise.
<http://tab.geoportail.fr>

On peut remarquer l'installation de cabanes indépendantes au *courtàu* de la Lit en vallée de Lesponne.



18. Courtàu de la Lit dont les cabanes actuelles sont contemporaines, reconstruites par G. Buisan
Photographie prise le 01/06/2016

D'autres *courtàus* présentent quelques originalités au niveau de leur organisation. Tel est le cas de celui des Esclozes, précédemment cité, au sein duquel les cabanes sont installées de façon à ce qu'elles soient alignées à un cours d'eau. Le *courtàu* présente ainsi la particularité de cabanes disposées en séries.

Autant les *courtàus* présentaient différentes organisations au sein même de la vallée du Haut-Adour, autant les surfaces imposées par unité de vacher sont, elles aussi, inégales. Toutefois, chacune d'elles, qu'elle soit tout-attendant ou présentant une cabane indépendante, propose les mêmes structures adaptées à l'homme et aux bêtes.

La cabane (*cabano*) tien pour fonction celle d'habitation de montagne. Par sa réalisation rudimentaire, elle sert exclusivement d'abri pour l'homme. Les dimensions peuvent varier au sein d'un *courtàu*. Certaines d'entre elles disposent d'un grenier ayant un accès plain-pied. Cette pièce reste quelque peu énigmatique par rapport à sa fonction, si ce n'est le stockage de quelques denrées ou outillage assez peu rependu en montagne (l'hypothèse du fenil étant majoritairement écartée, puisque rien ne prouve l'existence de culture en montagne). En revanche, comme c'est le cas au *courtàu* de Sarroua, les cabanes pouvaient présenter un étage inférieur réservé aux bêtes et un étage supérieur accueillant la couche du vacher. A l'intérieur de cette pièce réservée à l'homme, on trouvait alors un mobilier réduit à son minimum. Autrement dit, on ne trouvait qu'une couche, une ou deux niche(s), et parfois un lavabo ou encore un *leyté* interne.



26. Dessin sur un panneau d'indication sur le site des Esclozes révélant ce à quoi pouvait ressembler l'intérieur d'une cabane

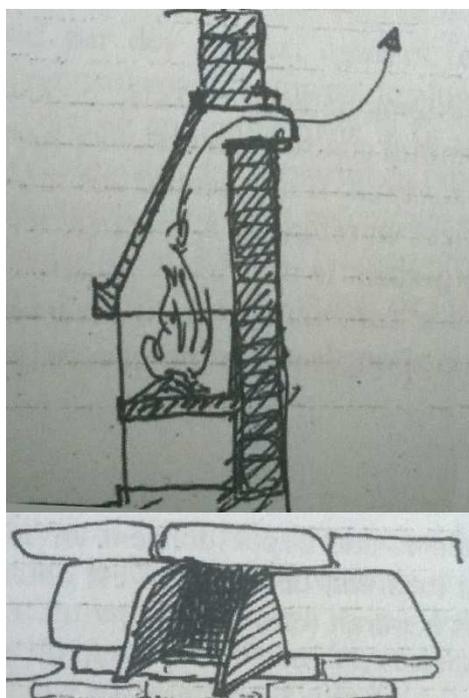
La couche était surélevée par une petite estrade en bois et simplement tapissée de paille ou de feuillage sur quoi le vacher venait s'allonger, protégé de sa cape en bure pour seule couverture. Les niches, tout comme le *leyté* qui servaient d'armoire/garde-manger, ainsi que le lavabo irrigué par une rigole, étaient des espaces vides réservés dans l'épaisseur du mur. Ce dernier pouvait aussi disposer d'une large pierre placée à l'horizontale qui consistait en un banc, pouvant être placé à l'intérieur, mais plus généralement à l'extérieur de la cabane.



20. La Lit. Niche et couche du vacher à l'intérieur d'une cabane Georges BUISAN. *Hier en vallée de Campan : vie montagnarde et communautaire d'un village des Pyrénées centrales.* Pau : Cairn, 2002



19. Lavabo contemporain à l'intérieur de la cabane restaurée au courtàu des Esclozes Photographie prise le 22/11/2015



Dessin 6. *Tira-hum*

A l'intérieur était aussi réservée la place du foyer, indispensable pour résister aux fraîches nuits en montagne. Souvent placé contre le mur pignon, on ne trouvait qu'un simpleâtre à feu ouvert pouvant disposer dans certains cas d'un conduit interne guidant la fumée vers le *tira-hum*. Ce dispositif consiste en une petite ouverture, pouvant être protégée à l'extérieur par deux ardoises scellées latéralement de part et d'autre, afin de favoriser un meilleur tirage.

« La cabane a une bonne porte, des volets, un grenier, et autour d'elle, on renferme le bétail, non dans une de ces enceintes de pierre, dénuées d'abris et qui ressemble au cercle de Loda⁶⁴, mais dans une cour, autour de laquelle règne un péristyle rustique couvert d'un toit de gazon. » (L. Ramond de Carbonnière)⁶⁵

Par cette citation Ramond précise que la cabane du vacher faisait preuve d'une attention particulière, comparée aux autres structures réservées au bétail.

⁶⁴ Le cercle de Loda était une enceinte de pierre consacrée aux rites pieux des anciens peuples du nord de l'Europe.

⁶⁵ George BUISAN. 1991 (p. 106)

Parmi ces dernières, on trouve une sorte de préau assez imposant par rapport au reste : l'appentis. Cet élément, aussi désigné par l'idiome « sès », prenait la forme d'une étable aménagée pour la traite. Cette construction était plus au moins longue selon l'unité (de 5 à 10 m), pour une largeur de 2 m seulement. Le préau était ouvert sur la cours, permettant de faciliter la circulation des bêtes. Mais ce côté dépourvu de mur posait une certaine difficulté au maintien de la toiture. C'est pourquoi la longue panne sablière était posée, de ce côté, sur des piliers réalisés le plus souvent grâce à des blocs monolithes ou des poutres en bois. C'est cela qu'exprime Ramond par l'expression « péristyle rustique ». Cet élément couvert faisait preuve du soin apporté au troupeau en montagne, en vallée du Haut-Adour.

Accolé à ce préau, on trouve une petite étable. Elle était la plupart du temps réservée aux veaux non sevrés qui ne pouvaient pas aller sur les pâturages d'altitude (et qui servait surtout à faire revenir les mères au *courtàu*) ou encore servait d'abri à l'âne et au cochon qui accompagnaient le vacher en estives. Cette étable, nommé *bédérat* ou *tiarrat*, s'approche des mêmes dimensions que la cabane du vacher. Elle disposait d'une simple ouverture donnant soit sur l'appentis, soit sur la cours, qui permettait aux veaux de rejoindre facilement leur mère. Ce qui permet surtout de différencier la cabane du vacher de l'étable, est la particularité de cette dernière d'être aménagée d'un dallage au sol, muni d'une rigole centrale permettant l'évacuation du fumier.

Enfin, le parc (*barguerot*) servait à clôturer le troupeau pour la nuit. Il permettait ainsi de disposer plus facilement des bêtes pour la traite du matin, mais plus certainement, à les protéger des prédateurs. Chaque soir, le bétail se rassemblait autour de la cabane au sein de cette cours pavée et clôturée par un petit muret (en moyenne élevé d'un mètre de haut), pouvant entourer dans certains cas l'unité tout entière.



27. Maquette d'une cabane « tout-attenant »
Association des Amis de Madame Campan

N'importe laquelle de ces structures présentent sensiblement les mêmes techniques de construction, qu'il s'agisse de l'élévation ou bien du couvrement. Ces techniques étaient assez similaires au sein d'un même *courtàu*. En effet, chaque vacher désirant construire une cabane disposait des matériaux trouvés sur place, pouvant même aller jusqu'à remployer des éléments de cabane déjà abandonnée.

3. Les modes de construction

Les différents modes de construction des *courtàus* rencontrés en vallée du Haut-Adour expriment tout à fait l'adaptation aux ressources naturelles, ainsi qu'un certain sentiment d'imitation envers l'architecture des niveaux inférieures. Toutes ces habitudes se confondent avec les capacités dont pouvait faire preuve le vacher qui construisait lui-même sa cabane.

En ce qui concerne les ressources récupérées en milieu naturel, on note la présence de pierres (ressource majoritaire lors de la construction d'une cabane). Ce matériau peut être de différentes natures suivant la situation du *courtàu*. En effet, sur tout le Haut-Adour, on trouve autant de pierres schisteuses (lauze), de granit ou encore de pierres calcaires. Il est donc évident que la nature de la pierre dictera l'aspect esthétique de la construction et la technique de réalisation adaptée. Le milieu naturel fournit aussi beaucoup de bois, grâce à la présence des forêts. Autre ressource à associer aux précédentes, l'inévitable présence de la terre, qui sera notamment utilisée lors de la végétalisation du toit.

En ce qui concerne les éléments rapportés (en faible quantité, considérant leur transport), on remarque sur certaines cabanes la présence d'ardoises, mais aussi de clous ou encore de chaux.

Quant au poids des habitudes, il faut dire que l'éleveur qui faisait construire sa grange sur les pâturages de basse altitude présentait moins de libertés possibles que le vacher en montagne. L'éleveur, qui disposait d'un approvisionnement en matériaux presque illimité, pouvait aussi faire appel à des professionnels. Cela expliquerait l'unité de ces architectures présentes sur toute la vallée. A la différence du pâtre en montagne, qui n'était muni que des ressources sur place, pouvait réaliser sa cabane à sa guise, mais aussi et surtout en fonction de son habileté. Cela, rajouté à la diversité du milieu naturel, expose des constructions toutes différentes les unes entre les autres.

Même s'il est difficile de prouver l'existence d'un artisanat autour de cette construction de montagne, on peut tout de même faire certains rapprochements entre quelques cabanes, puisque il n'est sans oublier l'entre-aide qu'il pouvait y avoir au sein de ces *courtàus*. On imagine donc aisément que les moins habiles en construction avait la tâche d'aller récupérer les matériaux, pendant que ceux, qui faisaient preuve de meilleures techniques, s'occupaient à les mettre en place. Néanmoins, il n'en reste qu'en balayant du regard l'intégralité de la vallée, on remarque des constructions d'aspects différents, justifiant la pluralité des constructeurs. Rien qu'en s'intéressant à l'élévation en pierre sèche, on distingue des constructions réalisées grossièrement, de celles présentant un appareillage avec plus de goût dans les finitions.



22. Appareil grossier de pierres. Les angles sont traités en grosses pierres
Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991



21. Chaînage régulier dans une entrée de cabane
Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991

Les murs sont réalisés grâce à la technique de pierre sèche, autrement dit sans l'aide de mortier. Les pierres sont agencées de façon à ce qu'elles tiennent par l'appui et l'équilibre qu'elles trouvent entre elles, « toute la difficulté de construire à sec vient donc de la mise en place des pierres les unes par rapport aux autres »⁶⁶. La nature des pierres utilisée agira sur l'aspect extérieur, « on ne peut pas obtenir le même mur avec des schistes



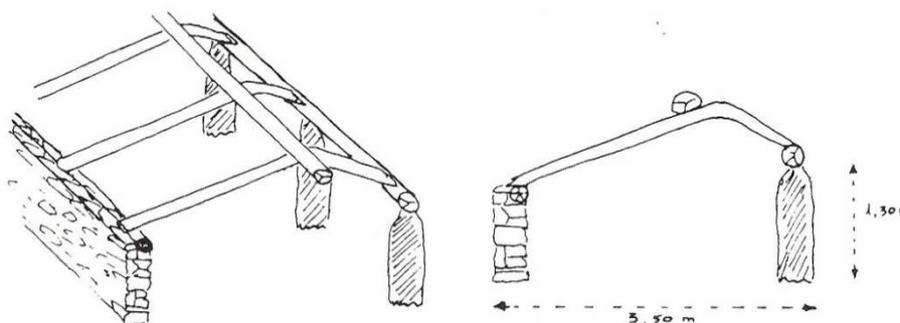
23. Esclozes.
Les pierres (du granit) ont été façonnées
CAUE des Hautes-Pyrénées et Parc National des Pyrénées. 2009

⁶⁶ George BUISAN. 1991 (p. 67)

présentant des lits réguliers et du granit qui demande à être « retouché »⁶⁷. En même temps que la taille du mur augmente, il faut faire attention à l'aspect visible de la structure dépendant de l'agencement des pierres entre elles. Avec cette technique de construction, il suffit d'assembler les grosses pierres en fonction des petites, comblant s'il le faut les interstices avec de la terre, afin d'éviter les « coups de sabre ». Le mur est construit directement à même le sol, autrement dit sans fondation. L'élément essentiellement, et sûrement le moins facile à trouver, est la présence suffisante de pierres de différente taille, qui permettait au bâtisseur d'évaluer au mieux et le plus rapidement possible sa construction. En ce qui concerne la mise en place des pierres massives, elle devait se faire à l'aide de levier, sans compter bien-sûr sur l'effort collectif des vachers d'un même *courtàu*. La cabane n'étant généralement pas très haute et souvent adossées à la pente, le niveau supérieur sur lequel devaient se hisser les dernières pierres était relativement faciles d'accès.

Au-dessus de ce mur en pierre sèche se présente la charpente qui ne servait qu'à recouvrir une petite surface en ce qui concerne la cabane du vacher (ou l'étable des veaux). C'est pourquoi elle était principalement constituée d'une solide poutre faîtière, réalisée avec une grume entière, reliant les deux murs pignons. Sur cette dernière était alors posés des chevrons jointifs, reliant, dans la plupart des cas, la faîtière à deux pannes sablières placées sur les murs gouttereaux. La technique pouvait être améliorée en ce qui concerne l'appentis qui présentait par sa longueur une importante surface à couvrir, notamment avec des bois courbes appuyés sur la panne sablière posée sur des piliers, permettant une ouverture sur tout un côté.

Charpente sans les chevrons. La faîtière est supportée par des bois courbes tous les 2 m environ. La panne sablière est supportée du côté ouvert par les classiques piliers monolithes en granit.

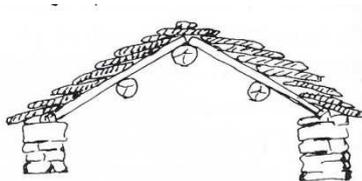


Dessin 7. Appentis-abri pour bovins à la cabane d'Aygue-Rouyo

Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991

⁶⁷ George BUISAN. 1991 (p. 69)

Cette charpente, une fois installée, accueillait différentes techniques de couverture. Ce revêtement reste la partie la plus délicate à la finition d'une cabane.



la pente est légèrement plus forte (environ 30°) pour permettre un égout rapide des eaux. Pas trop forte cependant pour éviter le glissement des pierres

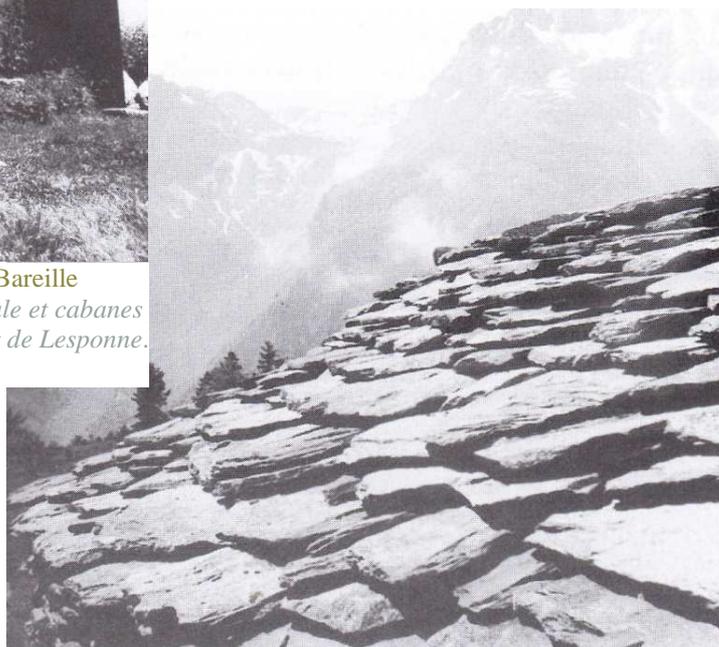
Dessin 8. Coupe d'une toiture en lauzes
Georges BUISAN. 1991

Pouvant être déposées sur la charpente, on trouve en première ligne, la lauze. Ces pierres schisteuses, lorsqu'elles sont présentes en quantité suffisante sur le site, sont disposées les unes par-dessus les autres sur chaque pan du toit. Leur agencement sur les chevrons demandait alors beaucoup de soin de façon à alourdir le moins possible la toiture. Elles devaient être relativement plates pour éviter que les pierres, qui n'étaient pas fixées, ne glissent vers le bas.

Lorsque la lauze était présente en trop faible quantité, le déficit était comblé avec de la terre. La charpente était couverte du mieux possible avec les pierres plates, entre lesquels venaient s'implanter des touffes d'herbe.



24. Cabane au-dessus du Lac Bleu, au pied du col de Bareille
Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne.*
Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991



25. Couverture uniquement en pierre (lauzes)
Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne.*
Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991

A ces deux dernières techniques de couverture peut s'ajouter celle qui disposait d'éléments importés. Lorsque que le trajet était de courte distance, à l'image des granges, les cabanes de *courtàu* pouvaient être recouvertes de paille. Néanmoins ces toits de chaume n'était pas traité de la même façon, puisque dans certains cas on note l'absence des *penàus* (pierres plates qui donnaient la particularité aux toits en bâtière d'être encadrés au niveau des murs pignon par des redents). La couverture de paille débordait donc de chaque côté. On trouve également, parmi ces toitures d'éléments rapportés, la trace d'ardoises, pouvant être taillées et percées afin d'être fixées.

Mais il n'est pas sans oublier qu'à la suite de ces travaux, s'ajoutaient la question de l'entretien. Le pâtre devait se charger annuellement de ces réparations, à cause des dégâts opérés par l'hiver. C'est donc ce manque de restauration, à la suite de l'abandon, qui est à l'origine de toutes les ruines de la vallée du Haut-Adour.

CHAPITRE II :
XX^e-XXI^e SIECLES : UNE NOUVELLE FAÇON
D'UTILISER LA MONTAGNE

Sans parler des populations qui ont su l'habiter depuis maintenant des milliers d'années, la montagne, entité imposante, est passée par diverses représentations évolutives au cours du temps, jusqu'à ce que l'on daigne la regarder au point de s'y aventurer. Une représentation est ce qu'on imagine et qu'on perçoit de ce qui nous entoure. La montagne a mis du temps, avant d'être perçue et avant d'être appréhendée par les personnes étrangères à son milieu.

Durant l'Antiquité, la montagne est pensée comme étant le domaine des dieux, comparée au mont Olympe. C'est la représentation d'un lieu sacré, d'un monde imaginaire qui n'est pas ancré dans une réalité et où l'on ne peut pas aller. Un endroit qui reste méconnu, qui effraie et que l'on regarde de loin.

Le Moyen Age va perpétuer cette représentation, avec de nombreuses références à la montagne dans les épisodes bibliques (notamment celle du mont Sinaï). Mais c'est aussi l'époque où les échanges commerciaux se développent au sein d'une Europe marchande. Cela va nécessiter le passage des montagnes. Le relief n'est plus un obstacle. La même remarque est à faire avec les croisades ou encore les pèlerinages, tels que la route de Saint-Jacques-de-Compostelle, qui obligent le franchissement des milieux montagnards. En revanche, l'idée de crainte envers la montagne ne disparaît pas, puisque le terrain accidenté qu'elle présente favorise la diffusion de légendes populaires sur des voleurs et des monstres.

A l'époque de la Renaissance, on recherche un sentiment de modernité qui se détache du divin. Cela va permettre à la montagne d'être progressivement perçue comme objet. A une période où la représentation est essentiellement picturale, l'invention de la perspective apporte un intérêt particulier au relief. Jusque-là, regardée comme un simple paysage lointain à travers la fenêtre, la montagne devient le sujet propre du tableau. On commence à en prendre conscience au point de lui porter un regard de plus en plus proche.

C'est alors le temps du Siècle des Lumières qui va promouvoir la connaissance. On veut découvrir, observer, mesurer le monde pour mieux le classer. Cette démarche pousse l'homme à ne plus simplement traverser la montagne, mais à y rentrer pour l'étudier. A la suite de ces premiers hommes qui perçoivent la montagne comme un sujet scientifique, on va y trouver les Romantiques qui développent l'idée d'un retour aux sources. La montagne devient un espace libre pour l'homme libre de sentiments.

Avec le Romantisme qui diffuse cette représentation à travers des récits de voyage, la montagne, espace de liberté bienfaisante sur la santé (au contrario des villes de plus en plus polluées), va bénéficier de cette publicité pour accueillir le début d'un tourisme élitiste. On parle dans un premier temps du phénomène du thermalisme. C'est l'apparition d'un flux humain qui va alors bouleverser le quotidien des valléens. Par la suite, un touriste de moins en moins malade recherchera à s'occuper, en partant à la découverte de la montagne. Des estives, principalement pastorales, vont se transformer progressivement en terrain propice à accueillir nombre d'activités sportives. Au gré de ces sociétés qui utilisent la montagne comme bon leur semble, le paysage connaît sans cesse des remaniements. Un aspect visuel alors en constante évolution, d'autant que la crise pastorale, puis la crise valléenne, changeront les équilibres.

En tant qu'évolution, on peut aussi parler de la transformation du métier de vacher lié à la pratique agropastorale du Haut-Adour. Un changement principalement dû au « dépeuplement » de la vallée, puisque à l'apogée de la population montagnarde du XIX^e siècle, se confronte un paroxysme de misère avec la société élitisme qui vient visiter la montagne. C'est le début de l'exode rural, d'autant plus favorisé par le développement des villes en pleine expansion. Avec cela, se rajoute les guerres du XX^e siècle, accentuant le déclin de la société valléenne. Cela va directement toucher les vachers qui se tourneront vers une production exclusivement bouchère, délaissant l'activité laitière. Une transformation qui force à se poser la question sur le besoin de garder ou non des savoir-faire abandonnés, devant faire face à l'échec d'une transmission.

On parlera de vachers de moins en moins présents en estives, délaissant les *courtàus*. Le réseau du Haut-Adour se retrouve aujourd'hui complètement abandonné, ne donnant plus qu'à voir des restes de cabanes. Néanmoins certaines ruines ont bénéficié de reconstructions, voire de restaurations dans l'exactitude des normes. Ce qui amènera à s'intéresser au devenir d'une cabane d'estives et ce à quoi peut ressembler un *courtàu* de nos jours.

En ce qui concerne ce chapitre, les recherches ont été essentiellement des observations sur l'environnement actuel de la vallée du Haut-Adour, comparées à celles qui ont pu être faites au cours des siècles précédents. Pour cela, il a fallu consulter des fonds d'archives, comme celui du fonds Eyssalet qui conserve une impressionnante collection de photographies réalisées par les studios Alix (dont seulement 1 % est actuellement numérisé). Ce regard sur l'évolution du paysage de la vallée du Haut-Adour a aussi pu être complété par la bibliographie.

A ce travail d'archive se rajoute principalement une enquête auprès des acteurs actuels de la montagne. En ce qui concerne l'évolution du métier de vacher, mais aussi le questionnement à propos de l'échec d'une transmission, la famille Labadens a su répondre à mes questions, ainsi que la participation d'un jeune éleveur de la vallée, encore apprenti, Denis PAMBRUN. En ce qui concerne l'aspect actuel des cabanes, lors de mon entretien avec le géologue Jean-Sébastien GION, il a été question de la cabane qu'il a lui-même reconstruite afin de s'en servir comme d'un observatoire, sans parler de mes entretiens avec l'association « Pierre des Esclozes » à l'œuvre d'une restauration partielle d'un *courtàu*.

Sans véritablement parler de la transition entre deux époques distinctes, le but de ce chapitre est exclusivement de comparer ce qui a pu être, par rapport à ce qui est aujourd'hui.

PARTIE A)

L'image d'une montagne : espace de " liberté "

Avant le XVIII^e siècle, la montagne, pour les gens qui ne l'habitaient pas, était porteuse d'une image effrayante. Mais avec les mouvements intellectuels qui font voir la montagne comme un lieu d'intérêts scientifique, puis littéraire et artistiques, les qualités floristiques, paysagères et romantiques de ce milieu révélé vont peu à peu effacer l'image d'une montagne considérée alors comme « un milieu hostile et agressif, nécessitant d'être apprivoisé »⁶⁸. Ce massif qui exerçait un attrait plus sur les grands ascensionnistes et pyrénéistes, s'ouvre vers un public plus familial, aimant se divertir à « escalader, herboriser, [...] et respirer le grand air »⁶⁹. Des Pyrénées plébiscitées qui doivent une bonne partie de leur publicité aux pyrénéistes et hommes de lettres, valorisant tous les attraits que présente un séjour à la montagne.

C'est à partir du XVIII^e siècle que les « âmes sensibles » trouvent dans les montagnes une résonance à leurs « émois » et les Pyrénées vont, elles aussi devenir source d'inspiration littéraire. Au début du XIX^e siècle, une véritable vague romantique, séduite par la mode alpestre, déferle sur les Pyrénées qui accueillent tout ce que le siècle compte de célébrités littéraires : Alfred de Vigny, George Sand, Victor Hugo, Gustave Flaubert, Charles Baudelaire, Chateaubriand, Lamartine, Taine. »⁷⁰

S'en suit une nouvelle vague qui va véritablement bouleverser le quotidien des montagnards : le thermalisme. Dans un premier temps, c'est les milieux aristocratiques qui ont les moyens de s'offrir un séjour à la montagne. Mais petit à petit, le phénomène arrivera à se démocratiser. Avec le thermalisme, où l'on vient chercher les bienfaits de l'eau, s'ajoutera les bienfaits de l'air d'altitude, qui développera l'implantation des sanatoriums. Un tourisme presque scientifique, mais différent des curiosités savantes du XVIII^e siècle, puisqu'on dérive progressivement vers un tourisme sportif au sein d'une montagne ludique et corporelle.

On va avoir affaire à un nouveau public. Nous sommes à la naissance élitiste de la société des loisirs, qu'il va falloir occuper par diverses activités plus ou moins récentes et qui encore à l'heure actuelle participent à l'image de la montagne. Ce sera une occasion de parler des pratiques qui se font au sein de ce milieu, alors considéré comme dangereux, il y a

⁶⁸ Monique PASTOR-BARRUE (dir.). 2014 (p. 126)

⁶⁹ Claude BAILHE. 1992 (p. 21)

⁷⁰ *Idib* (p. 25)

quelques siècles. On notera le développement d'activités autour de l'or blanc durant l'hiver, puis de l'or vert durant l'été. Un tourisme annuel qui finalement contribua à imposer l'image d'une montagne de plus en plus domestiquée.

Un territoire domestiquée qui va se voir dans l'agencement du paysage. On remarque l'invention d'un certain nombre d'équipements pour faciliter la pratique de la montagne : routes à encorbellement, ponts, funiculaire, tramway, train à crémaillère, etc. Des techniques qui font appel à des ingénieurs s'illustrant aux côtés des architectes de complexes touristiques pour « améliorer » le paysage montagnard. La montagne devient de plus en plus accessible.

En parallèle à cette évolution, on trouve un autre phénomène paradoxal qui débute dès le XIX^e siècle : l'exode rural. On remarque un double impact sur le paysage. Avec l'implantation de diverses structures prompts à satisfaire les touristes, on rencontre une nature libérée, dépourvue des bornes étagées que lui procurait l'activité des valléens.

1. Le phénomène du thermalisme

Dès le XIX^e siècle, à la suite des romantiques qui succèdent aux scientifiques du Siècle des Lumières, on commence à venter les bienfaits de la nature, en opposition à l'image des villes de plus en plus polluées. Va alors se développer un véritable tourisme médical, diffusé par une multitude d'auteurs de récits de voyage, tel que Victor Hugo, ou encore Hippolyte Taine (envoyé par leur médecin sur la Route thermale des Pyrénées). Le phénomène du thermalisme se développe grâce à l'abondante présence des eaux curatives sur toute la chaîne des Pyrénées. Cela s'explique par l'utilisation médicale d'eaux naturellement chargées d'un certain nombre de composants reconnus pour leurs qualités thérapeutiques. On va donc se déplacer directement dans les lieux où se trouve cette eau bienfaitrice, permettant en même temps de sortir de la ville insalubre.

« Lorsqu’au XIX^e siècle, notamment, se manifeste à nouveau la mode de la vogue d’aller « prendre les eaux », il y a nous semble-t-il, comme un paradoxe à voir toute une catégorie privilégiée de population, notables et bourgeois, se mettre en marche vers les eaux salvatrices ; en somme, emboîter le pas du berger qui lave ses yeux à l’eau de la fontaine guérisseuse, reproduire l’humble geste de la paysanne qui frotte sa plaie de chiffons imbibés d’eau. »⁷¹

Rétrospectivement, on reconnaît qu’après un long silence durant le Moyen Age, succédant au culte du corps de l’Antiquité, et une timide fréquentation à la Renaissance, les thermes refont parler d’eux, en particulier les thermes pyrénéens. A cette époque, ce sont directement les médecins qui recommandent d’aller « prendre les eaux », faisant référence à la qualité des eaux et aux bienfaits du climat pyrénéen. Ils conseillent de s’octroyer un peu de temps, loin des villes, dans les diverses stations thermales d’altitude et de piémont qui se développent que toute la chaîne des Pyrénées : Bagnères-de-Bigorre avec ses eaux déjà connus depuis l’Antiquité, ou encore Cauteret qui va notamment accueillir une gare de chemin de fer pour l’arrivée de ces nouveaux touristes, ainsi que bien d’autres stations. Ce phénomène va aussi toucher la petite bourgeoisie, de plus en plus nombreuse. Avec cet attroupement de malades, on pourra rencontrer de saines personnes, trouvant simplement l’excuse d’accompagner leurs malades pour venir dans les Pyrénées.

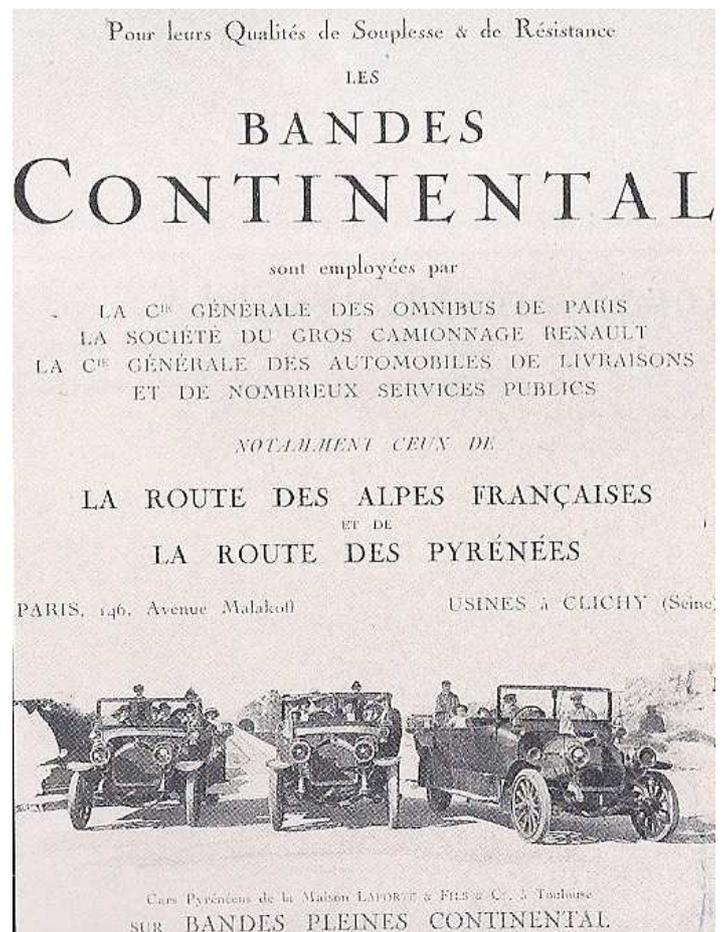
Le motif de la cure, et surtout de la venue dans les vallées pyrénéennes, recouvre en réalité des raisons multiples et touche une clientèle diversifiée au fil des années. On trouve bien entendu de vrais malades qui trouvent leurs places plutôt en début ou en fin de saison. Puis, en pleine saison, on trouve les malades (presque entre guillemets) qui suivent la mode des villégiatures en se mettant périodiquement sur la route des cures pour rechercher le grand air et surtout le changement des habitudes ou l’éloignement de diverses préoccupations. L’explication est toujours d’actualité en ce qui concerne la motivation des personnes à s’installer en résidences secondaires. Côté tout ce nouveau monde de piémont, il y avait aussi ceux qui ne répondaient à aucune véritable raison, sinon les règles élitistes de la société de loisir (il s’agissait juste d’être là où il fallait être). S’ajoutait les familles de chacun, leurs gouvernantes et si cela était possible, leurs domestiques, puisque « quelle qu’aient pu être les motivations, on ne venait guère seul aux eaux »⁷². Avec tout cet engouement qui se développe pour ces stations thermales, on comprend bien que Bagnères-de-Bigorre eut pendant un

⁷¹ Lise GRENIER (dir.). 1987. *Le Voyage aux Pyrénées ou la Route thermale* (p. 138)

⁷² *Idib* (p. 137)

certain temps le surnom de « Petit Paris », puisque c'était l'endroit où les célébrités du siècle se retrouvaient. Chose que l'on peut reporter à d'autres stations de piémont qui s'en servaient comme d'une publicité, une certaine vitrine pour la célébrité des vallées pyrénéennes.

Alors qu'à partir des années 1850, on se trouve en pleine théorie climatique avec le développement non seulement des bienfaits de l'eau, mais aussi de l'air, allant jusqu'à englober les avantages de la montagne et de la nature en général, la vogue va quelque peu se tarir dès la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle. Dans les hauts lieux du thermalisme, concurrencés par la balnéothérapie du front de mer, ne se rendent principalement plus que les personnes concernées par des cures, alors que la montagne est de plus en plus désenclavée. On constate une certaine révolution des transports, avec notamment le chemin de fer, mais aussi la mise en place de tramways, (à Campan, les valléens l'utilisent pour alléger le trajet jusqu'aux estives). Avec cela, la plupart des sentiers muletiers sont remplacés par des routes carrossables, munies de ponts pour traverser les gorges pyrénéennes et ainsi créer le réseau de la Route thermale, avec la Compagnie des chemins de fer du Midi et d'Orléans qui ira jusqu'à proposer un service d'autocars sur la route des Pyrénées.



28. Brochure éditée par la Compagnie des chemins de fer du Midi et d'Orléan, 1914. Publicité montrant les véhicules qui devaient assurer le service d'autocars de la Route des Pyrénées. GRENIER Lise (dir.). *Le Voyage aux Pyrénées ou la Route thermale*. Tarbes : randonnées pyrénéennes, 1987.

LA ROUTE DES PYRÉNÉES



29. Publicité de 1914 pour le service d'autocar de la Compagnie du Midi
GRENIER Lise (dir.). *Le Voyage aux Pyrénées ou la Route thermale.*
Tarbes : randonnées pyrénéennes, 1987.

Avec cette révolution des transports se multiplient les infrastructures de villégiature, ainsi que des instituts du thermalisme. A Campan, en 1854, les thermes du Bagnet s'installent à Gripp, à 1 050 m d'altitude. Cela prouve l'engouement porté aux cures thermales, puisqu'on a du mal à imaginer un tel bâtiment à une telle haute altitude. Malheureusement, le site fut détruit en 1895 par une avalanche (comme si la nature voulait reprendre ses droits).



26. Etablissement des bains du Bagnet à 1 050 m d'altitude
Association des Amis de Madame Campan

Ce phénomène du thermalisme a eu un impact considérable sur le paysage du Haut-Adour, de telle façon à générer un bouleversement qui touchera aussi la population valléenne au sein de son organisation. Mais ces changements ne sont pas uniquement physiques, matériels ou paysagers. Le regard porté sur les sociétés locales par ces nouveaux venus va avoir un impact culturel, car thermalisme et folklorisme sont concomitants, sinon complémentaires.

Avec les Romantiques, au début du XIX^e siècle, il s'agissait avant tout de prendre contact avec les coutumes et traditions d'une communauté rurale. Ces us, véhiculés principalement par l'intermédiaire de récits de voyage, procurent une certaine publicité aux Pyrénées. La vallée du Haut-Adour va pouvoir en faire les frais, profitant de la proximité de grands centres du thermalisme, tel que celui de Bagnères-de-Bigorre à quelques kilomètres.

Il s'agira dans un premier temps d'une vision ventant l'image du bon sauvage grand connaisseur de son milieu de vie. C'est aussi ces natifs du pays qui vont être particulièrement sollicités par les nouveaux arrivants souhaitant s'aventurer en montagne. En effet, même si une certaine spécificité de la structure économique est perçue au travers de certains récits de voyage, on ressent aussi la pauvreté du milieu montagnard, d'autant plus que ce public d'observateurs vient des élites bourgeoises. Certains vachers, malgré leurs journées déjà bien chargées, vont essayer d'arrondir leurs fins de mois en proposant leurs services aux touristes voulant visiter la montagne du simple chemin muletier, aux monts des plus escarpés. Ils se proposent d'abord comme porteurs afin que l'élite citadine ne s'essouffle pas trop dans des chaises à porteurs, puis ils accompagneront, à pied ou à cheval, la petite bourgeoisie venue se délecter du grand air.

« On donne le nom de guides aux habitants des districts montagneux qui, depuis que Jacques Balmat mena de Saussure au sommet du mont Blanc en 1787, font profession de guider les touristes et les alpinistes dans des promenades faciles ou des ascensions périlleuses. »⁷³

⁷³ Claude BAILHE. 1992 (p. 27)

On voit, de ces simples bergers et vachers devenus les premiers guides de montagne, un métier se professionnaliser au fil du temps.



27. On reconnaît le béret et le bâton, ainsi qu'un semblant de cape en bure.
L'image type du berger, devenu alors guide touristique.
BAILHE Claude. *Autrefois, les Pyrénées*. Toulouse : Editions Milan, 1992

Avec tout cela, on sent une frontière délicate entre tourisme et thermalisme, ne donnant à voir l'un sans l'autre. C'est en partie, grâce au phénomène du thermalisme que se développe le tourisme de montagne.

Une montagne, qui n'était qu'alors un espace pastoral pour une population valléenne, qui va devenir un espace de loisir, mais aussi et surtout d'exploits physiques, pour un nouveau public de masse venant des villes, les citadins.

2. Les pratiques de la montagne

C'est donc à partir du XIX^e siècle que les Pyrénées font leur apparition dans le monde du tourisme. On commence à lever les yeux et à s'intéresser à la hauteur. Mais c'est surtout durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, que la représentation de la montagne et ses intérêts sont bien mis en place. A la suite du thermalisme, on vient prendre l'air et progressivement le

grand air, jusqu'à s'intéresser aux sports de pleine nature. Autrement dit, un attrait qui se transforme, au fur et à mesure, au gré des goûts et des attentes des sociétés. Ce faisant, c'est un nouveau regard qui est porté vers la montagne et ses points culminants.

On voit aussi se développer une certaine division entre deux groupes de touristes : d'un côté ceux qui viennent pour leurs cures et qui ne s'échappent guère de la vallée, voir du piémont, et d'un autre, des visiteurs plus sportifs qui vont même jusqu'à s'éloigner des sentiers muletiers pour monter de plus en plus haut en montagne.

A la fin du XIX^e siècle, les Pyrénées commencent à être très fréquentées pour leurs sommets, avec des excursions qui montent toujours plus haut. C'est la naissance du pyrénéisme de difficulté. A ce titre, il est à citer, entre autres, la grande exploration de Claude F. RUSSEL, accompagné de guides locaux qui n'étaient alors que de simples bergers désignés pour porter bagages et fournitures.

Un phénomène qui s'était néanmoins déjà bien développé sur les montagnes alpines, les Pyrénées ne faisant que répondre à l'engouement de plus en plus vif de certains scientifiques. De ce fait, la notion d'alpinisme va véritablement devenir le symbole de l'exploit sportif, sans toutefois s'attacher uniquement aux Alpes.

Pour les plus terre-à-terre, moins attirés par les sommets, la montagne pyrénéenne fait aussi preuve d'une importance particulière pour les ressources d'espace qu'elle arrive à offrir. En effet, les zones pastorales présentent de multiples activités que les locaux pratiquaient déjà avant l'arrivée des touristes. Nous pouvons parler de la chasse bénéficiant d'un foisonnant gibier pyrénéen, puisqu'on arrive à chasser autant de petits que de gros gibiers (entre faisan, coq de bruyère, lapin, perdrix ou encore renard, mais aussi sanglier, vautour, aigle, isard et bien d'autres, allant jusqu'à parler de chasse à l'ours, aux lynx ou encore aux loups). Aujourd'hui la chasse, beaucoup plus réglementée, est strictement proscrite envers les espèces menacées et protégées, tels que les aigles, vautours et gypaètes. De même, certaines espèces précédemment citées ont complètement disparues des montagnes pyrénéennes.



28. Chasseur d'isards

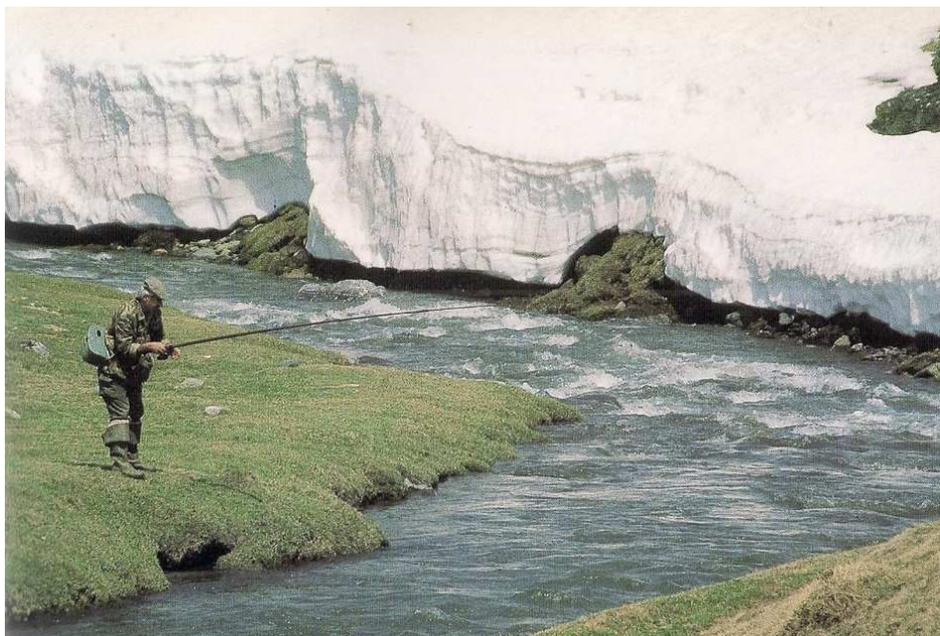
BAILHE Claude. *Autrefois, les Pyrénées*. Toulouse : Editions Milan, 1992



29. Retour de chasse au vautour

BAILHE Claude. *Autrefois, les Pyrénées*. Toulouse : Editions Milan, 1992

A la chasse, s'ajoute la pêche qui pouvait se pratiquer à 2 000 m d'altitude où l'on pêche la truite dans les eaux claires et fraîches de la fonte des neiges.



30. La pêche dans les eaux fraîches des torrents

IMBERT André. *Paysans des Pyrénées. Montagnes de Bigorre*. Toulouse : Loubatières, 2001

A ces activités élitistes, ponctuelles et parfois associés à des pratiques et usages locaux, comme la chasse, voire la pêche, s'adjoint l'usage de la neige.

La neige représente « l'or blanc », dès le début du XX^e siècle (en 1903), quand le ski fait son apparition sur les pentes pyrénéennes. On peut parler de la station de sports d'hiver de La Mongie qui fait aujourd'hui partie du domaine du Grand Tourmalet. Jusqu'au début du XX^e siècle, la seule activité qu'il y avait sur le site était agropastorale. Ce sont ces « cabanes de Mounguia » qui formeront l'embryon de la future station de La Mongie. En 1921, c'est le début du ski, mais il faudra attendre 1945 pour que La Mongie s'équipe de sa première remontée mécanique (alors que Bagnères-de-Luchon avec Superbagnères donnait ses pistes accessibles dès 1911 grâce à un train à crémaillère).

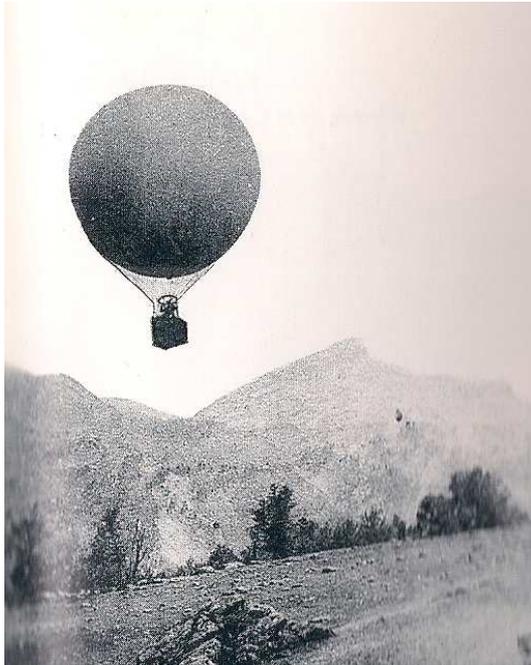
Un peu plus tardivement encore, en 1972, s'installe la station de ski de fond à Payolle, aux alentours du *courtàu* de l'Espiadet (mais déjà en 1908, Payolle avait organisé le premier concours de ski dans les Pyrénées). Aujourd'hui, c'est une petite station familiale munie d'une piste et d'une remontée mécanique, présentant toujours tout ce que peut offrir un espace nordique : réseau de pistes de fond (50 km) et de randonnées en raquettes, ainsi que des chiens de traîneaux.

Toutes ces activités de glisse demandèrent et demandent encore un grand nombre d'aménagements s'imprégnant au sein du paysage pastoral⁷⁴ : remontées mécaniques, infrastructures hôtelières, restaurants, boutiques de location et de souvenirs, bâtiments d'entretien et de sécurité des pistes et de la voirie, parking, etc.

A côté de l'or blanc qui fait la richesse des Pyrénées en hiver, la montagne en période estivale retrouve son « or vert », procurant un large réseau de chemins et de sentiers de randonnée, de tous niveaux, pour le plus grand plaisir des randonneurs qu'ils soient pédestres, cavaliers ou encore à vététistes. La saison estivale est aussi propice à l'escalade et aux *via ferrata*, ou encore aux sports d'eaux vives.

⁷⁴ Voir Annexes : « Fonds photographique Eyssalet » → « Evolution du paysage de La Mongie »

D'autres activités, se développant plus particulièrement l'été, sont les sports aériens qui connaîtront un grand succès dans les Pyrénées. Dès les années 1900, les lâchers de ballon se généralisent, allant jusqu'à devenir presque coutumiers des rassemblements populaires. Au milieu de ce siècle se développe notamment le vol libre, Delta plane et parapente, qui trouvent en altitude de nombreux terrains d'envol.



32. Traversée des Pyrénées en ballon
BAILHE Claude. *Autrefois, les Pyrénées.*
Toulouse : Editions Milan, 1992



31. Vol libre en parapente
Photographie prise le 07/06/2016

Un autre sport qui reprend dès que les beaux jours reviennent : le cyclisme. Une activité favorisée par les routes célèbres du Tour de France. En revanche, d'un point de vue historique, si ce dernier se fait connaître à partir de 1903, il faudra attendre encore quelques années pour qu'il s'intéresse aux cols pyrénéens. C'est le Tour de 1910 qui confrontera pour la première fois les cyclistes aux « juges de paix » que représentent les cols les plus célèbres de la chaîne. A ce titre, un évènement maintenant devenu habituel se déroule au début du mois de juin : la montée du Géant au col du Tourmalet. Cette année ne faisant pas défaut, ils furent près d'un millier de cyclistes à accompagner « Octave » (sobriquet du géant à vélo), escorté de sa fanfare, jusqu'à sa demeure estivale.



33. Octave, le géant du Tourmalet
Photographie prise le 05/06/2016



30. Affiche pour l'évènement 2016 de la montée du Géant
www.grand-tourmalet.com

Aujourd'hui, même si la vallée du Haut-Adour attire toujours quelques touristes grâce aux thermes de Bagnères-de-Bigorre, la montagne propose une imposante panoplie d'activités sportives, été comme hiver, séduisant petits et grands. Le tourisme de masse y découvre des offres de plus en plus diversifiées.

Il ne faut pas non-plus oublier l'activité pastorale, ou du moins la présence de quelques troupeaux en estives, qui reste toujours en place sur les pâturages d'altitude.

Avec le XIX^e siècle, le quotidien de la vallée se retrouve bouleversé par la manifestation des citadins, confrontée à l'exode rural. Cette période de grandes perturbations des coutumes locales entre le XIX^e siècle et le XXI^e siècle va se ressentir au sein du paysage.

3. Les visages de la montagne

Au moment où l'on va vouloir développer le tourisme en montagne, qu'il soit thermal ou d'exploration, la grande problématique se pose autour de l'accès. Afin de pouvoir l'observer de plus en plus près et dans les meilleures conditions, on va aménager la montagne et l'équiper en fonction des diverses attentes.

Avant la vision d'interdépendance de la plaine avec la montagne, qui sous l'influence du thermalisme, amènera la route petit à petit jusqu'au fond des vallées, la vallée du Haut-Adour n'est dessinée que par quelques sentiers muletiers, empierrés par endroit. Les valléens savaient s'adapter à la variation des versants, cherchant la plupart du temps à éviter la traversée de cours d'eau, mais aussi les longs détours à faible pente. Il fallait faire au plus court et parfois sur de fortes dénivelées. Ces chemins étaient tout simplement entretenus par le pas de l'homme, le bétail ou encore les bêtes utilisées pour le transport (ânes et mulets).

Dès le XVII^e siècle, on peut parler de la route du Tourmalet. Un projet qui a vu le jour à l'occasion de la venue de Madame de Maintenon en vallée de Barège en 1675. Alors que l'habituel accès se faisait par Lourdes et la vallée du Gave, l'intendant d'Etigny voulut exiger que seule la voie de Bagnères-de-Bigorre/Campan/Tourmalet puisse mener à Barège, cela ayant pour but principal de favoriser le thermalisme à Bagnères. Commencée en 1680, la route ne sera en fait qu'achevée en 1837. Une autre volonté de l'administration royale, fut, en 1685, la route carrossable du chemin menant à la carrière de l'Espiadet permettant un transport plus aisé des blocs qui devaient rejoindre Versailles. On comprend, fin XVII^e siècle, que les voies carrossables dans les Pyrénées concernent essentiellement le pouvoir central et se font donc au gré des intérêts extérieurs à la vallée.

Au XVIII^e siècle, dans les vallées étroites, on ne parle qu'essentiellement de la population locale qui se déplace alors principalement sur de simples petits sentiers muletiers et chemins piétons afin de rejoindre les villages les uns aux autres, ou de monter sur les pelouses alpines rejoindre les cabanes. Ces sentiers assez étroits restent caractéristiques des Pyrénées présentant des vallées encaissées, à l'inverse des Alpes.



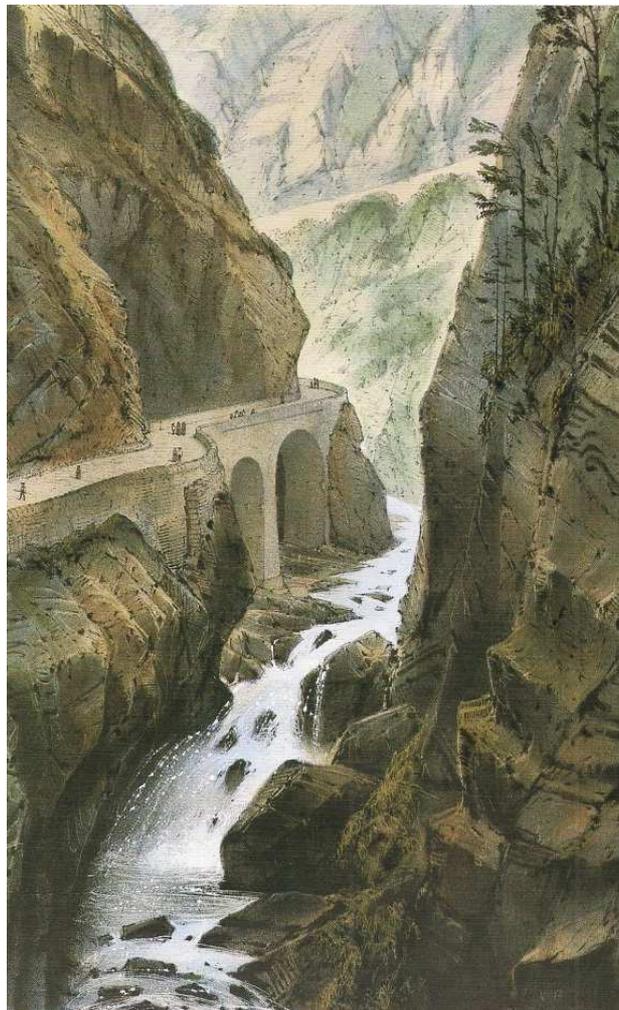
31. Pic du Midi de Bigorre. Vue des cabanes de Tramezaygues. La route du Tourmalet n'est au début du XIX^e siècle qu'un chemin muletier.

GRENIER Lise (dir.). *Le Voyage aux Pyrénées ou la Route thermale.*
Tarbes : randonnées pyrénéennes, 1987

Mis XIX^e siècle, c'est dans un premier temps les migrations rurales sinon l'exode rural qui va avoir une empreinte sur le paysage (général en France). Autrement dit, la campagne « se vide » pour trouver une vie meilleure ailleurs. Cela va d'abord concerner les plaines et les vallées basses, puis les villages de montagnes. Avec ce mouvement, l'économie locale se trouve grandement bouleversée. On se retourne vers les nouvelles technologies et un certain nombre d'aménagements se mettent en place, tels que les routes et le chemin de fer qui vont permettre un accès plus aisé aux montagnes éloignées, mais aussi accélérer les migrations pendulaires, puis définitives, des montagnards. Cependant, cela va favoriser l'emploi des habitants locaux, mais nécessitera l'électrification de la vallée. Par conséquent, de grandes centrales hydroélectriques vont s'implanter. Cela représentera d'imposants travaux, qui permettent à des milliers d'ouvriers locaux, mais aussi étrangers, d'arrondir leurs fins de mois. La montagne devient un réservoir d'énergie, favorisant l'installation d'un certain nombre d'industries aux côtés des centrales. On peut aussi citer la reprise d'activité de la carrière de l'Espiadet d'une façon plus industrialisée.

En ce qui concerne les routes, il s'agit simplement d'entretenir le petit réseau des communications thermales déjà existant en leur apportant quelques améliorations obligatoires en vue du nombre sans cesse croissant des curistes et visiteurs des Pyrénées durant la première moitié du XIX^e siècle.

En 1860, c'est la mise en place de la Route thermale, développée par une politique d'Etat menée par Napoléon III. Cette politique de grands travaux fera appel à de nombreux ingénieurs qui développeront d'imposants ouvrages, vantés à travers les récits de voyage (mais aussi les cartes postales dès le XX^e siècle). Ces prouesses techniques deviennent pendant un temps l'image de la montagne, puisqu'elles en font partie intégrante.



32. Route nouvelle des Eaux-Chaude Vue prise dans le défilé du Hourat, par Victor PETIT Lithographie aquarellée extraite de *Souvenirs des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes*, 1850.
GRENIER Lise (dir.). *Le Voyage aux Pyrénées ou la Route thermale*. Tarbes : randonnées pyrénéennes, 1987

La route, particulièrement bien vécue par les touristes qui trouvent en elle un moyen d'aller visiter la montagne le plus loin possible, est, en revanche, plus ou moins bien perçue par la population locale.

« La route, c'est celle de la contrainte, de l'impôt, de la milice plus encore que celle du transport. Le chemin suffit pour aller au marché : la voie étroite est seule salvatrice et protège des agressions de la collectivité. » (Georges Livet)⁷⁵

Les pyrénéens ayant empiété sur le territoire public, la construction des routes rogne cet usage et les contrôle, d'où cette mentalité ambivalente pour et contre les routes. On peut même parler des vaches qui, d'après la fille de M. et Mme Labadens, gardent une certaine rancune envers le bitume sur lequel elles n'hésitent pas à déféquer dès que leurs sabots s'y confrontent. Ces transformations ont des conséquences pour les usages de tout le monde. La route permet la mise en place de bus touristiques comme premier moyen d'accès (la voiture individuelle ne se développera que bien plus part). A Campan, on peut particulièrement parler de l'installation à partir de 1914 du tramway électrique qui opérait la liaison de Bagnères-de-Bigorre à Artigues (21 km) ; du côté aval, il reliait Lourdes-Bagnères-de-Bigorre. Ce tramway permettait principalement au Bagnérais, ainsi qu'aux Lourdais, de monter facilement et cela été comme hiver. En même temps qu'il contribua au développement des sports d'hiver en vallée de Campan, il représenta aussi un outil des plus pratiques pour les vachers ayant leur cabane à Tramezaïgues. Malheureusement suite à un nombre trop conséquent d'accidents et aux coûts que représentaient les travaux pour l'amélioration de la voie, l'exploitation est définitivement arrêtée en 1934 et sera remplacée dès 1930 par un service d'autobus.

34. La station de tramway dans le bourg de Campan

Edouard LYNCH. *Entre la commune et la nation : identité communautaire et pratique politique en vallée de Campan (Hautes-Pyrénées) au XIX^e siècle*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1992



En 1914, la route est au premier plan puisqu'elle représente le principal moyen d'accès à la montagne. C'est plutôt durant l'entre-deux guerre que se développe, d'un fait général sur

⁷⁵ Lise GRENIER (dir.). 1987 (p. 14)

la chaîne des Pyrénées, l'installation de téléphériques, funiculaires et petits trains à crémaillère. On commence à prendre de plus en plus d'altitude, délaissant quelque peu, la vallée et ses habitants.

A côté de cette évolution du paysage qui se nappe de diverses infrastructures industrielles et touristiques, en relation avec l'exode rural, on découvre un autre changement qui concerne plus particulièrement le paysage naturel. En effet, la pratique agropastorale, qui utilisait le troupeau en complémentarité à l'agriculture, se trouve lourdement touchée par l'abandon des hommes de la vallée. Cette activité qui demandait beaucoup de main d'œuvre, se retrouve donc défavorisée.

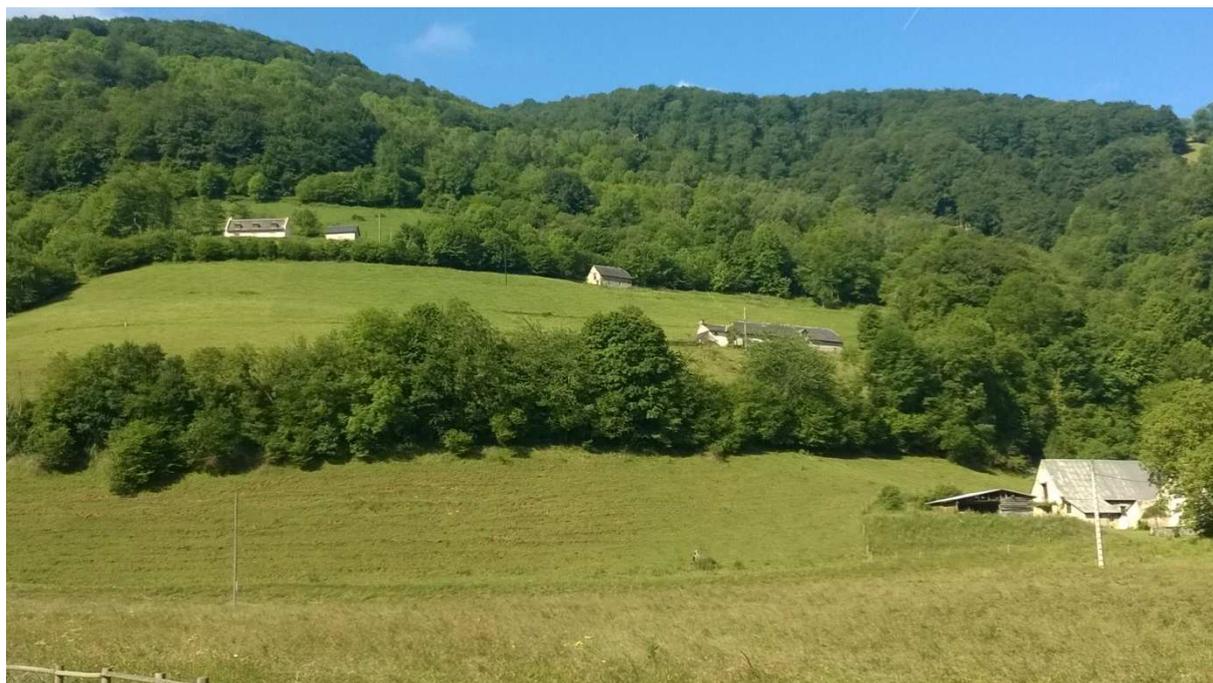
La pratique agricole, qui reposait sur de bas rendements, nécessitait alors la mise en culture de tous les sols utilisables. Entre les pâturages et les cultures, aucun espace n'était donc délaissé. Sur des clichés de la vallée de Campan datant de la première moitié du XXe siècle, on remarque l'écrasante place laissée aux prairies et aux cultures irriguées par des canaux captés principalement de l'Adour. On ne voit alors que de larges étendues ponctuées par-ci par-là de granges à *penaus* et toit de chaume.



35. La Séoube. On remarque une vallée exploitée au maximum en cultures et prairies.
Fonds photographique Eyssalet – Studio Alix

A l'opposé, durant le dernier quart du XX^e siècle, l'image prédominante des vallées pyrénéennes est la friche. Le paysage, qui était soigneusement travaillé au XIX^e siècle entre les prairies bocagères et les pâturages entretenus par les troupeaux, s'est transformé en un désordre végétal en pleine expansion où la trace de l'homme disparaît au fil du temps. Cette évolution est relativement générale dans toutes les Pyrénées. D'autant plus que l'expansion de la végétation dans les vallées humides, telle que celle du Haut-Adour, est propice à un enrichissement d'expansion rapide, donc définitif en quelques années.

Sur les photographies actuelles, les cultures ont disparu, certaines furent transformées en prairies. Les haies de noisetier qui séparaient quelques parcelles auparavant se sont transformées en véritable forêt qui s'épaissit au fil des ans. En remontant la vallée, cette évolution est plus ou moins accélérée. Du côté droit, plus exposé au soleil, les conditions liées à cette exposition affaiblissent la colonisation végétale, en net décalage au flanc gauche de la vallée, où la verdure profite de l'ombre et de l'humidité.



36. En remontant la vallée sur le flanc droit, on devine la trace de quelques cultures, aujourd'hui complètement transformées en prairies, séparées de haies de noisetiers de plus en plus denses.

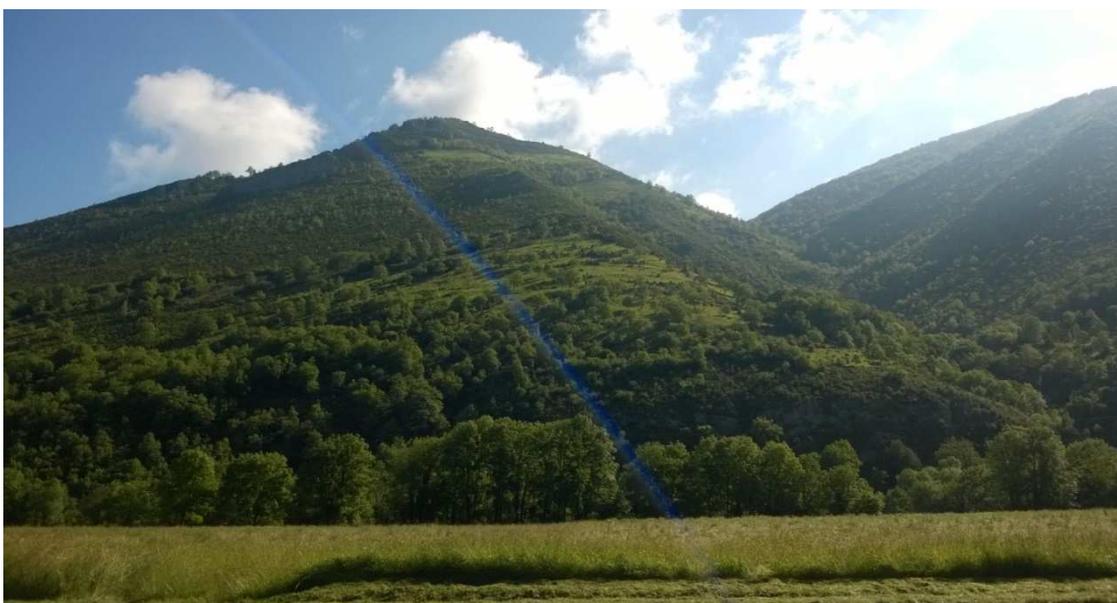
Photographie prise le 07/06/2016



37. La végétation sans borne ne fait que progresser allant jusqu'à camoufler des granges en sein d'une forêt qui ne ressemblait qu'à des buissons au temps du père de M. Labadens.
Photographie prise le 07/06/2016

Cette évolution peut se voir quantitativement avec une superficie céréalière qui passe de 1837 à 1903, de 245 à 169 hectares, et tombe en 1934 à 95 hectares seulement. La prairie qui présente plus d'intérêt pour la pratique agropastorale allait jusqu'à couvrir 1 700 hectares, bien mieux soignés, entre fumure et irrigations, que les champs.

Cet enrichissement devient au fur et à mesure un « goulot d'étranglement » en défaveur au pastoralisme montagnard, de moins en moins présent. De même, cette progression spontanée de la forêt a longtemps favorisé le déclin des vallées de plus en plus pressantes, sans que la population ne trouve les moyens d'y résister.



38. En montant vers Sainte-Marie de Campan, le flanc gauche de la vallée se retrouve envahie par la végétation favorisée par l'humidité de la vallée arrosée par les Adours de Payolle et de Gripp. On ressent alors ce sentiment d'« étranglement » vécu par les valléens.
Photographie prise le 07/06/2016

D'un point de vue architectural, aujourd'hui, les nombreuses bordes se retrouvent perdues au milieu de la végétation et les quelques-unes qui ont gardé leur toit de chaume avec leurs pignons à *penaus* représentent ce qu'il y a de plus pittoresque dans la vallée.

Aujourd'hui, la perception moderne, principalement des touristes, est celle d'un équilibre à préserver entre une richesse « sauvage » d'espaces de « liberté » confrontée à la détérioration des plaines urbanisées montant jusqu'aux vallées. Pour citer M. Labadens, certaines montagnes et vallées ont même « perdu de leur valeur ». Autrement dit, elles ont perdu leurs valeurs esthétiques, en faveur du développement touristique. Pour illustrer son propos, M. Labadens fait alors référence à La Mongie qui était avant l'implantation de la station de sport d'hiver (aujourd'hui, plus grand domaine des Pyrénées) accompagnée de toutes ses infrastructures hôtelières, qu'un simple *courtàu* qui accueillait encore 8 cabanes de vachers en 1820 et dont la dernière fut fréquentée jusqu'en 1939. Mais cette nature, qu'elle soit bétonnée ou au contraire sans borne et à tendance d'enfrichement, résulte autant de sa pratique que des conditions de sa préservation, puisque rien n'est plus évolutif qu'un paysage. « La nature vit avant tout au rythme de la société, tel un palimpseste⁷⁶ cent fois gratté et réutilisé, où chaque époque imprime sa marque »⁷⁷.

⁷⁶ Parchemin manuscrit dont on a effacé la première écriture pour pouvoir écrire un nouveau texte

⁷⁷ Lise GRENIER (dir.). 1987 (p. 166)

PARTIE B)

La transformation d'un métier

Avec la transformation du paysage, l'activité agropastorale de la vallée s'en trouve grandement touchée dès la fin du XIX^e siècle et enclenche un processus de transition tout au long du XX^e siècle. Le métier (plus des vachers, que des bergers), se retrouve totalement bouleversé.

Ce fait s'explique dans un premier temps par une diminution sévère de la population. Au cours du XIX^e siècle, la croissance démographique atteint son maximum en vallée du Haut-Adour (4 389 habitants, en 1821). A partir de là, la régression va se faire progressivement, même si la natalité reste supérieure à la moyenne française. En 1931, l'effectif de la population n'est plus que de 1 927 habitants. Néanmoins, il est à noter une forte mortalité qui connaît petit à petit la décroissance. L'exode vers les villes (plus que l'émigration lointaine) est mis principalement en cause de ce déclin. Mais, les guerres du XX^e siècle, en sont aussi une raison (notamment la Première Guerre mondiale qui eut un impact important sur toutes les campagnes françaises).

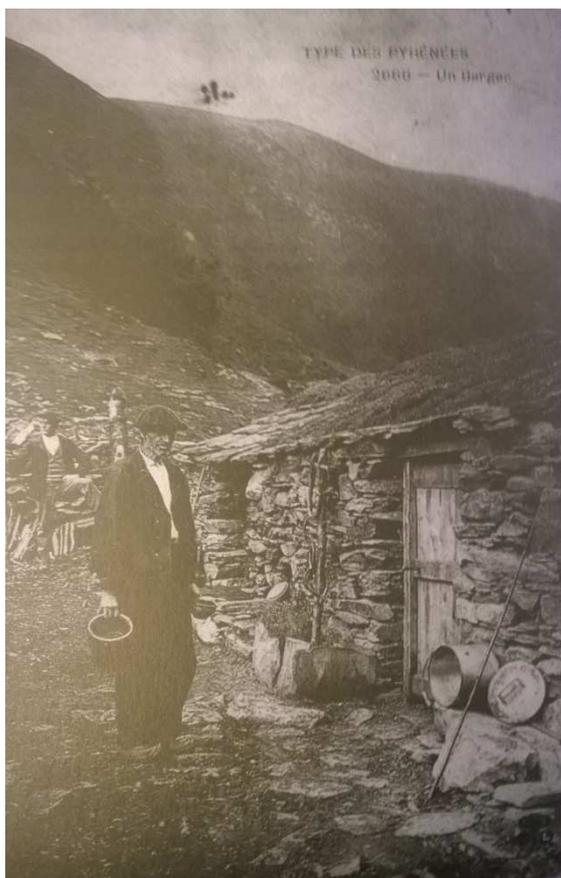
Avec ce manque de main d'œuvre crucial au bon fonctionnement de la pratique agropastorale du Haut-Adour, les personnes désignées à la garde du troupeau vont peu à peu délaisser leurs obligations pour partir à la recherche de meilleures conditions de travail. En parallèle, la révolution industrielle touche les espaces de montagne et leurs piémonts. La chaîne des Pyrénées ruisselle de richesse matérielle en ce qui concerne des gisements miniers où l'on peut trouver en abondance du fer (exploitation intensive du Couserans au Roussillon, ainsi que de la vallée d'Ouzom à la Bidassoa), du cuivre (Pyrénées Atlantiques) ou encore du plomb argentifère (vallée d'Ossau et d'Aure). Avec cela, il y a aussi l'industrialisation des ardoisières, mais plus encore dans le domaine du marbre (on trouve toutes sortes de marbres sur toute la chaîne de montagnes).

Avec le développement de l'électricité, ainsi que de la mécanisation des usines, de nombreuses centrales hydroélectriques vont s'installer en montagne pour bénéficier de la qualité des cours d'eau. Toutes ces architectures industrielles, et touristiques (si l'on rajoute le phénomène d'ouverture de la montagne) vont demander beaucoup de main d'œuvre.

Les conditions économiques vont radicalement changer et les valléens vont être attirés par des emplois beaucoup moins aléatoires. De ce fait, les troupeaux bovins sur les pâturages se font moins nombreux. La vache à lait, majoritairement remplacée par la vache à viande, n'a plus besoin des visites aussi régulières (traite) du propriétaire.

Avec la disparition de la précédente organisation valléenne qui profitait au maximum de l'activité agropastorale du Haut-Adour, est-il nécessaire d'oublier ce qui se faisait auparavant ? Même si la technique de travail s'est transformée, sommes-nous obligés de négliger les savoir-faire disparus ?

A la comparaison qui a pu être faite entre le paysage « d'hier » et celui d'aujourd'hui, nous pouvons faire celle de l'image du pâtre en vallée du Haut-Adour. Entre le pâtre du XIX^e siècle et celui d'aujourd'hui, les images parlent d'elles-mêmes.



40. Pâtres en estives travaillant près de sa cabane : des récipients à la main traduisant l'activité laitière, un béret sur la tête et des sabots aux pieds.
Collection de cartes postales de Mme Bouyrie



39. Eleveur et son troupeau en vallée de Campan. Aujourd'hui, l'effectif le plus important sur tous les troupeaux de la vallée concerne nettement l'élevage ovin, à la suite de la diminution de l'élevage bovin. Néanmoins, à l'instar des précédents pâtres, l'éleveur à garder le bâton et le béret toujours représentatifs de son activité.

IMBERT André. *Paysans des Pyrénées. Montagnes de Bigorre*.
Toulouse : Loubatières, 2001

1. Les causes d'une pénurie de main d'œuvre

Avant d'en arriver à l'abandon presque total de l'activité agropastorale de la vallée du Haut-Adour, il y eut un long processus de transition qui dura presque un siècle. Ce passage d'une pratique à une autre s'explique principalement par un manque de main d'œuvre qui eut plusieurs déclencheurs tout au long du XX^e siècle et dont certains agissent dès le XIX^e siècle.

C'est le cas de l'exode rural qui touche la vallée du Haut-Adour jusqu'en 1960-1970. D'un fait général pour toutes les campagnes françaises, le monde rural va peu à peu se vider en faveur de la société urbaine.

Le XIX^e siècle est aussi synonyme de révolution industrielle, cherchant à mécaniser et exploiter tout ce qui peut l'être. Grâce à cela, la vallée de Campan, plus que la vallée du Haut-Adour, fait preuve d'une petite industrie à domicile, durant de nombreuses années. Il faut parler dans un premier temps de l'impressionnante forêt que possède la communauté. Le bois, aux côtés du beurre et de la laine, représente une des richesses de la vallée (présentes sur des saynètes en bas-relief sur le monument aux morts de Campan bourg). Cela va pousser le développement des scieries dans toute la vallée et inciter les vachers à se diriger vers des métiers moins incertains, dans des usines et des ateliers où le développement d'une productivité du travail propose de nombreux postes.



41. Atelier d'une marbrerie à Bagnères-de-Bigorre
BAILHE Claude. *Autrefois, les Pyrénées*. Toulouse : Editions Milan, 1992

Grâce à la révolution industrielle, c'est aussi l'industrie hydroélectrique qui se développe en vallée du Haut-Adour. L'usine hydroélectrique, installée à Beudéan, exploite (encore de nos jours) plusieurs petites centrales hydroélectriques placées à Artigues, Gripp, Campan et au Chiroulet (vallée de Lesponne). Néanmoins, il est à noter l'abandon du projet de la centrale à Trassouet (faute de capitaux). Ces usines vont notamment permettre l'électrification du bourg de Campan, mais aussi impulser les rendements issus de la carrière de marbre de l'Espiadet.

L'une des industries les plus florissantes de la vallée fut l'exploitation de la carrière de l'Espiadet située à Payolle, produisant le marbre dit de Campan. Un matériau connu et exploité dès l'époque romaine (comme le prouvent certaines colonnes retrouvées dans la région) et qui se retrouve aujourd'hui éparpillé aux quatre coins du globe. On en retrouve bien entendu en France, notamment à Paris au Palais Garnier, à Versailles dans la galerie des glaces, mais aussi au Petit Trianon. On en retrouve aussi en Europe, puisqu'il est présent au Palais-Royal de Berlin. Plus loin encore, on peut le rencontrer à New-York, sur le sol du hall d'entrée de l'Empire State Building. C'est en particulier la couleur Grand Mélange, un vert nuancé de rouge griotte, qui a donné à la carrière ses lettres de noblesse. Au cours du XIX^e siècle, cette dernière fait preuve d'une reprise de production grâce à la révolution industrielle qui apporte mécanisation et électrification à la vallée. La carrière de l'Espiadet va demander de plus en plus de main d'œuvre pour une meilleure productivité.



42. Marbrière de Campan accolée aux courtàu de l'Espiadet

Edouard LYNCH. *Entre la commune et la nation : identité communautaire et pratique politique en vallée de Campan (Hautes-Pyrénées) au XIX^e siècle*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1992

L'installation des centrales hydroélectriques va aussi amener la révolution des transports jusque dans la vallée. C'est ce que nous informe la délibération municipale du 8 janvier 1899 : « Les chutes d'eau de nos rivières, si longtemps dédaignées par l'industrie, offrent à celle-ci, grâce au progrès de la science, un moteur à longue portée, gratuit, d'une valeur incalculable ; et de tous les besoins qu'elles sont appelées à satisfaire, celui qui domine tous les autres, et de très haut, c'est la création dans nos vallées déshéritées de moyens de communication et de transports rapides et économiques par chemins de fer ou tramway à traction électrique ». C'est l'apparition, en 1914, d'une ligne de tramway. Reliant dans un premier temps les villes de Lourdes et Bagnères-de-Bigorre, elle s'aventura par la suite vers la montagne sans se contenter du piémont. La ligne reliait par tronçons successifs Bagnères-de-Bigorre, Campan, Sainte-Marie de Campan, Gripp, Artigues (le tronçon Gripp-Artigues ne fonctionnant que l'été). Cette importante avancée vers la modernité permit de désenclaver la vallée et facilita les déplacements quotidiens des valléens, en particulier ce qui devaient se rendre à Bagnères-de-Bigorre pour travailler. A la suite de nombreux accidents dont un catastrophique en 1921, le tramway est définitivement remplacé en 1930 par une ligne d'autobus, qui permettra notamment aux quelques vachers encore présents en estives de rejoindre plus rapidement leur *courtàu*.

Avec toutes ces réalisations, la communauté bascule au fur et à mesure dans la modernité, délaissant petit à petit les activités qui avaient été considérées durant des siècles comme nécessaires à la survie des valléens. Le XX^e siècle représente la prise de conscience de l'inévitable ouverture vers le reste du pays, alors que durant le XIX^e siècle, la vallée avait réussi à s'attacher aux pratiques économiques qu'elle connaissait depuis plusieurs siècles. Avec cette ouverture, la vallée du Haut-Adour est vite confrontée au développement commercial. Face à de gros industriels, la petite productivité des richesses de la vallée ne fera pas le poids. C'est en particulier le cas pour le beurre qui, aujourd'hui, a complètement disparu, rapidement dépassé par la production laitière du nord-ouest de la France (Bretagne, Normandie).

Le mouvement d'abandon, engagé à la fin du XIX^e siècle avec la migration générale des ruraux vers les emplois salariés et urbains, sera d'autant plus propulsé par le départ des hommes à la guerre, à partir de 1914.



43. A la suite du départ des hommes pour la guerre, bien que déjà bien présentes en montagne, ce sont principalement les femmes qui les remplacent en estives.
BAILHE Claude. *Autrefois, les Pyrénées*. Toulouse : Editions Milan, 1992

Au retour de la Grande Guerre (ayant permis à la plupart des hommes de découvrir l'ailleurs), les mentalités vont évoluer. Les plus chanceux revenus chez eux, mais aussi les jeunes valléens, vont désormais être attirés par une autre vie que celle proposée. Les seuls qui ont continué l'activité, sont les quelques éleveurs qui avaient réussi à bien s'installer ou alors des anciens attachés à leurs habitudes ancestrales.

« Pour beaucoup de paysans français, parmi lesquels ceux de Campan, la guerre n'a pas été, comme on l'a longtemps cru, la première épreuve d'une génération qui venait de s'intégrer à la nation, mais un processus intégrateur en lui-même favorisé par l'action préparatoire de l'école. Il a été d'autant plus efficace qu'il a arraché durablement et totalement le paysan à la logique collective qui avait toujours été sienne. »⁷⁸

Dès la fin du XIX^e siècle, l'exode frappe une société dont l'économie repose sur une main-d'œuvre abondante, confrontée de plus par le sentiment de modernisation croissant qui condamne à terme toute forme d'autarcie. Au cours du XX^e siècle, de nombreuses conséquences se font ressentir. On remarque d'abord la baisse du nombre des troupeaux de la vallée, accompagnée néanmoins de l'accroissement de la taille de ces exploitations. On note une spécialisation vers une activité exclusivement pastorale (non plus agropastorale). Cette

⁷⁸ Edouard LYNCH. 1992. *Entre la commune et la nation : identité communautaire et pratique politique en Vallée de Campan (Hautes-Pyrénées) au XIX^e siècle* (p. 204).

transition peut notamment se voir sur le paysage : même si la plupart des cultures abandonnées se transforment en forêts, le nombre des prairies augmente considérablement. Enfin, on assiste à l'essor de la pluriactivité qui amène certains éleveurs à trouver d'autres spécifications, notamment l'hiver, en saison creuse. Cela nous amène à parler plus en détail des conséquences sur l'exploitation des troupeaux bovin en vallée du Haut-Adour.

2. De la vache à lait à la vache à viande

Avec l'activité agropastorale qui relève d'une intense exploitation au XIX^e siècle, le gros bétail, autrement dit les troupeaux bovins, ne concerne presque exclusivement que la race Lourdaise avec un petit nombre de représentantes de la race Casta (vallée d'Aure). Ces vaches laitières, reconnaissables grâce à leur paire de cornes ouvertes en « lyre basse », représentaient la principale exploitation de la vallée du Haut-Adour et fournissaient à la famille du lait pour tous les jours, du beurre au moins une fois par semaine, du fumier permettant l'entretien des cultures régulièrement et enfin des veaux annuellement.



44. Lourdaise. Leur robe, de couleur uniforme, va du blanc cassé au crème rosé.
Panneau d'information sur le site d'Artigussy

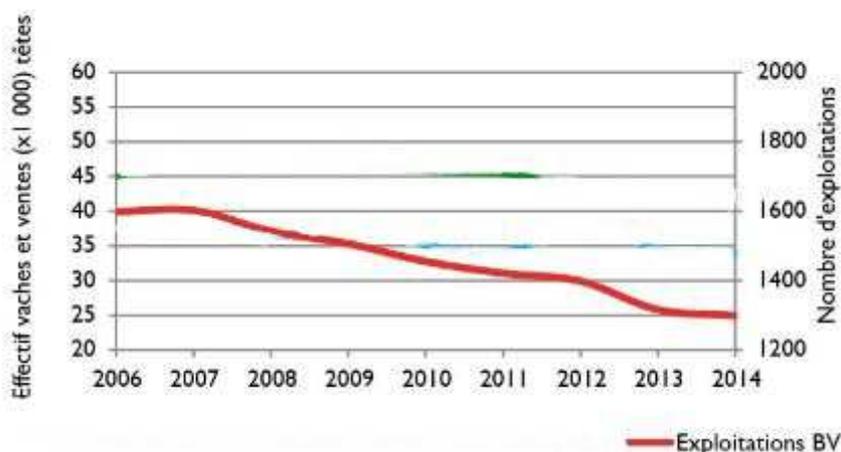


45. Casta. Leurs cornes sont de couleur blanche, aux extrémités brunes.
Panneau d'information sur le site d'Artigussy

Malgré quelques efforts, aucun fromage ne fut exporté et les laitages couvrirent finalement qu'une part de la consommation. La quantité de lait traitée restait insuffisante. D'autre part, cette exploitation se retrouve face à la concurrence d'entreprises industrielles beaucoup plus importantes. Les éleveurs vont alors s'orienter vers l'activité de production de viande.

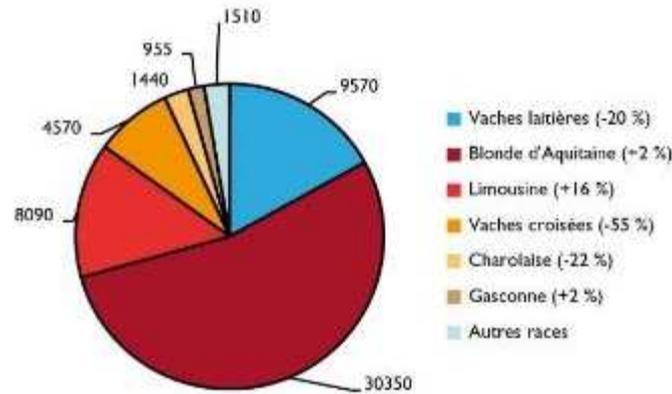
Aujourd’hui, c’est le cheptel ovin qui se démarque et qui est le mieux représenté dans la vallée. Le troupeau se constitue principalement de brebis fécondes et bien adaptées aux estives. Actuellement, sur tout le département, on compte 350 éleveurs professionnels (possédant plus de 50 têtes) correspondant néanmoins au faible effectif d’un cheptel total de 65 000 bêtes. Alors que la présence de ce cheptel a pu augmenter en vallée du Haut-Adour face à l’ancienne pratique agropastorale, l’effectif du département n’a fait que diminuer au fil du temps. Malgré tout, ces chiffres placent le département au troisième rang régional, derrière l’Aveyron et le Tarn. En revanche, à l’inverse de ses prédécesseurs sur le podium, la production de fromage, qu’il soit pur brebis ou mixte, ne représente qu’une faible part des revenus du cheptel haut-pyrénéen (chose commune à la vallée de Campan, qui exploite principalement l’élevage ovin pour la production de viande).

En ce qui concerne le cheptel bovin présent encore en estives, il est aujourd’hui, lui aussi, principalement destiné à la production de viande. D’après les chiffres de la Chambre d’agriculture en 2014, les races à viande concernent 78 % des vaches du Midi-Pyrénées. Néanmoins, d’un fait général au département, l’exploitation de troupeaux de bovins à viande est en constante diminution. Pour donner quelques chiffres, fournis par la Chambre d’agriculture, en 2006 le cheptel total de bovin à viande dans les Hautes-Pyrénées était égal à 40 000 têtes (pour 1 600 exploitations), alors qu’en 2014, on remarque une diminution de près de 40 % en 9 ans, puisqu’il ne concerne plus que 25 000 têtes, pour 1 300 exploitations.



Graphique 1. Evolutions des effectifs d'exploitations des éleveurs Bovin Viande (en millier) de 2006 à 2014
www.mp.chambagri.fr

A propos des races bovines, par rapport à l'effectif départemental, c'est la Blonde d'Aquitaine qui est largement en tête, avec même une augmentation de 2 % depuis 2006. Alors qu'en parallèle, le nombre de vaches laitières de cesse de baisser.



Graphique 2. Répartition raciale des vaches (évolution depuis 2006)

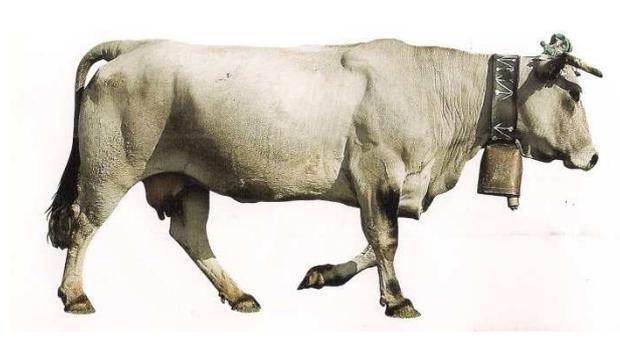
www.mp.chambagri.fr

Sur les estives en vallée du Haut-Adour, les Lourdaises et Auroises ont été remplacées par des races bonnes fournisseuses de viande : la Blonde d'Aquitaine et la Gasconne essentiellement. La Blonde d'Aquitaine est même la deuxième race de la région avec une présence à 24 % (mais perd de ses effectifs depuis 2010). La Gasconne avec sa robe grise et ses poils noirs aux oreilles est une espèce robuste (ancienne race de travail), dont les qualités d'élevage et de reproduction en font la race des zones de montagnes par excellence.



47. Blonde d'Aquitaine

IMBERT André. *Paysans des Pyrénées. Montagnes de Bigorre*. Toulouse : Loubatières, 2001



46. Gasconne

IMBERT André. *Paysans des Pyrénées. Montagnes de Bigorre*. Toulouse : Loubatières, 2001

Quant à l'éleveur présent de nos jours en vallée de Campan, peu d'éléments vestimentaires le spécialisent véritablement. Il est reconnaissable, comme toute personne devant allait en montagne : manteau imperméable ou ciré (à supposer que la météo ne soit pas

au beau fixe) et bottes ou chaussures de montagne. En revanche, le pâtre pyrénéen ne s'est pas déshonoré en retirant le béret (pouvant être remplacé de nos jours par une casquette), accompagné toujours de son bâton qui lui sert, entre autres, à « toucher »⁷⁹ ses bêtes. Alors



48. Transhumance à Campan. On remarque en dernière ligne deux chiens affairés à canaliser le troupeau bovin.

Photographie prise le 28/05/2016

que cela ne concernait principalement que les troupeaux ovins, aujourd'hui, le vacher est accompagné d'un, voire de plusieurs chiens (le plus souvent un labrit ou un berger des Pyrénées, néanmoins remplacé de plus en plus par le border collie). Il est aussi à préciser que certains pâtres, que ce soit berger ou vacher, quand ils partent en montagne, n'oublient pas leur salière⁸⁰ attachée à la ceinture. En

revanche, l'instrument qui a pu se multiplier, au point d'en trouver aux mains de chaque pâtre, sont les indispensables jumelles.

Autant la tenue vestimentaire a subi quelques modifications, autant le mode de vie des bergers et vachers d'aujourd'hui a considérablement changé. A présent, les éleveurs de Bigorre n'effectuent plus qu'une surveillance hebdomadaire en montagne. Par contre, la confusion ne doit pas être faite avec une activité qui s'occupe peu et mal d'un troupeau d'élevage (tout au contraire). Cela est simplement dû au fait qu'il n'est plus exploité autant de vaches à lait, qui demandaient un entretien quotidien. Les bovins à viande n'ont besoin que d'être contrôlés au moins une fois par semaine, l'occasion de leur porter une dose de sel ou de son et de surveiller leur état sanitaire.

De nos jours, la fréquentation des *courtàus* par les pâtres est donc devenue complètement obsolète, pour ne pas dire inutile. Les cabanes sont abandonnées et la plupart ne ressemblent aujourd'hui qu'à un tas de ruines. Même les troupeaux, habitués annuellement au même trajet, ont délaissés petit à petit le stationnement au *courtàu* de leurs ancêtres. C'est ce que nous raconte Marie-José en expliquant le trajet actuel de son troupeau bovin (la famille possède aussi, depuis M. Labadens un troupeau ovin). Sans véritable raison, au fil du temps, le troupeau Labadens, qui stationnait à Tramesaïgues, a commencé à vouloir pacager un peu plus loin, pour aujourd'hui se désintéressait complètement du *courtàu* au point même de le

⁷⁹ Le bâton est effectivement utilisé à diriger d'un simple coup la bête qui commence à s'égarer du troupeau

⁸⁰ Poche à sel

contourner. A cela, même le pâtre ne trouve d'explication, le bétail évoluant simplement au même rythme que le métier de vacher. De nombreuses études s'accordent sur les conséquences d'une telle évolution. A savoir que si aujourd'hui se sont les bêtes qui choisissent leurs pâturages, ils en surexploitent cependant les meilleurs secteurs.

Les « vieux usages » pastoraux respectant des règles strictes ont aussi été abandonnés (la vaine pâture, les *bédats*, ou encore les dates impératives de montée et de descente des troupeaux). G. Buisan va même jusqu'à parler de la disparition de « la notion de collectif et de privé qui était le fondement même de ces sociétés « primitives » par leur forme ancienne, mais exemplaires par la solidarité qui unissait nécessairement tous leurs membres »⁸¹. Aujourd'hui, les pâturages d'altitude en vallée du Haut-Adour ne sont plus l'objet des multiples règlements qui en limitaient l'usage. En revanche, ils sont strictement réservés au bétail campanois, les éleveurs étant libres de monter quand ils le souhaitent. Comme c'est le cas de la majorité des communes toujours propriétaires des pâturages de montagne, Campan a décidé d'ouvrir ce territoire aux éleveurs locaux pendant toute la période de transhumance, voire même sur toute l'année.

Il faut savoir que de toute la chaîne des Pyrénées, c'est le département des Hautes-Pyrénées qui possède le plus vaste domaine pastoral (avec une superficie totale en 2001 de 130 000 hectares, dont 92 000 ha sont des pelouses pacagées à 98 %). Les estives appartiennent alors, en grande majorité (97 %) à des collectivités locales (communes ou commissions syndicales).

En revanche, particulièrement en vallée de Campan (où auparavant les troupeaux étrangers ne concernaient que les ovins), à cause de l'importante perte en nombre de vaches depuis le début du XX^e siècle, l'ouverture des estives aux troupeaux bovins étrangers (appartenant à des éleveurs n'habitant pas la commune), est permise sous forme d'une rente pouvant représenter une importante source de revenus à la communauté.

En ce qui concerne les transhumances, elles sont maintenant beaucoup moins fréquentes qu'autrefois et agissent uniquement en période estivale. L'amélioration de la productivité des terres en fourrage ayant corrigé la possibilité de nourrir le bétail sur place toute l'année et ainsi éviter les coûts de la transhumance (entre location des estives, transport

⁸¹ Georges BUISAN. 1991 (p. 38)

et intervention rémunérée de pâtres communaux) représente la raison majeure à la diminution de cette pratique. Cette baisse de la fréquentation des estives a provoqué de lourdes modifications des usages traditionnels. Ainsi, les bovins, mais aussi les chevaux, évoluent aujourd'hui en autonomie, sur un secteur à peu près déterminé.

Malgré tout, cette pratique arrive à subsister. D'autant plus que les stations de sports d'hiver ont besoin des pacages estivaux afin d'entretenir la qualité du sol, de manière à avoir



49. Gripp. Les vaches de Mérilheu arrivent au contrôle sanitaire en camion
IMBERT André. 2001.

une meilleure tenue de la neige en période hivernale (même si de nouvelles technologies arrivent de plus en plus nombreuses dans le but de palier à ce défaut). Néanmoins, les transhumances de nos jours sont de plus en plus pratiquées à l'aide de camions et de remorques qui amènent le bétail le plus loin possible en montagne. Cette pratique peut aussi faire l'objet de grands rassemblements touristiques (folklore) quand elles respectent la tradition pédestre.

De nouveaux usages sont aussi imposés au gré de nouvelles normes. Les bêtes prêtes à partir sur les estives doivent obligatoirement être marquées. Les vaches sont marquées aux cornes et aux oreilles, alors que les ovins présentent plus généralement les initiales du propriétaire sur l'arrière-train.

Autre nouvel usage, avant de rejoindre les estives, les troupeaux subissent un contrôle sanitaire (vaccination, hygiène). Pour cela, on utilise un couloir de contention qui permet de caler la tête du bovin au moment de l'examen.



50. Contrôle de l'état sanitaire des vaches
IMBERT André. 2001.

Ces souvenirs du passé face à l'observation des pratiques actuelles appellent à se poser la question à propos des générations futures, forcément condamnées à ignorer ce à quoi étaient liées les cabanes en pierre sèche situées en estives.

3. L'échec d'une transmission ?

La pratique agropastorale de la vallée du Haut-Adour présente au fil du temps, en particulier entre le XIX^e siècle et le XXI^e siècle, une transmission « victime » de l'évolution et des techniques modernes. Mais même si l'activité s'est transformée, faut-il nécessairement oublier les éléments qui ne servent plus ? Après la dernière génération des grands-parents qui sont aujourd'hui les seules personnes à pouvoir nous expliquer l'ancienne pratique agropastorale de la vallée du Haut-Adour, à être capables de nous parler du quotidien de nos ancêtres, qui pourra les remplacer ?

Mis à part quelques écrits, dont beaucoup ne parlent que de points techniques, très peu de personnes se sont intéressées aux quotidiens des valléens du XIX^e siècle. Cela sans parler de l'action portée autour de ce patrimoine, qui ne s'est finalement enclenchée que depuis quelques années. Une période d'autant plus critique, où l'on se rend compte que l'on est à la limite de perdre un patrimoine local.

Plus qu'un patrimoine local, c'est une histoire familiale qui est en train de disparaître, quand on entend parler les grands-parents de la famille Labadens. Aujourd'hui, ce sont eux, représentants de la plus ancienne génération actuelle du village, qui nous parle de leurs grands-parents pour nous expliquer l'utilisation de la vache à lait. Une question, qui devient presque une responsabilité, quand Madame Labadens demande à sa fille si elle a bien retenu tout ce dont ils ont pu expliquer, insistant sur le fait qu'ils ne seront plus là au moment de raconter l'histoire de la vallée aux générations futures. Une enquête auprès de la famille Labadens, réunissant les parents et une de leurs filles qui a repris l'exploitation familiale, qui se transforme presque en passage de flambeau à une période où il est enfin l'heure de se demander quoi faire de cet héritage.

C'est aussi ce que l'on ressent au moment où Denis Pambrun, apprenti éleveur de 18 ans en vallée de Campan, nous parle de son activité. Actuellement étudiant en BAC PRO CGEA (conduite et gestion d'une exploitation agricole) – système dominance en élevage, au lycée agricole et forestier Jean-Monnet à Vic en Bigorre. Il a choisi cette voie par véritable passion, se plaçant lui-même en tant que détenteur d'une mission de préservation envers l'héritage de ses grands-parents (famille Sastourné implantée depuis plusieurs générations au

Peyras). Ce jeune éleveur souhaite aujourd'hui accomplir du mieux possible le métier qui demande de rentrer dans une logique de rendements actuels, sans toutefois se détourner de son héritage campanois : « on perpétue la tradition des anciens et ça, il ne faut surtout pas le perdre, car, quelque part, c'est une richesse tout ça »⁸². Une tradition qu'il dit lui-même avoir appris lors d'une « transmission de savoir » quand « les anciens » en discutaient. Néanmoins, quand Denis nous parle des changements opérant sur des questions pratiques « pour ne pas se fatiguer et rendre le travail plus simple », il nous explique que ceux-ci restent bénéfiques et lui paraissent donc indispensables : « même à mon âge, j'ai déjà des douleurs de la fatigue due au travail donc c'est pour dire que même avec les changements, les progrès, la mécanisation, eh beh... ça reste quand même [sous-entendu la difficulté physique du métier]. Donc moi, je peux dire merci à la passion, car c'est elle qui l'emporte ». Mais ce soulagement en faveur des techniques modernes ne l'empêche pas de dire qu'heureusement certaines évolutions n'ont pas empêché à certaines « traditions » de persister, en parlant notamment de la transhumance à pied.

La transhumance pédestre est d'ailleurs une tradition toujours porteuse de joie et de souvenir à l'occasion des passages dans les villages⁸³. Comme si le son des cloches faisait trembler les maisons, alors depuis toujours premières spectatrices, les gens sortent de chez eux pour admirer le défilé exposant des pâtres fiers de nous présenter leur troupeau.

Cela représente donc un fait social, mais aussi familial, puisque aujourd'hui le moment d'amener le troupeau en montagne concerne toutes les générations.

⁸² L'enquête auprès de Denis Pambrun se retrouve en annexes, aux côtés de tous les autres entretiens

⁸³ A l'occasion de transhumance pédestres passant dans le village de Campan, des vidéos (inclues en annexe) reprennent certaines d'entre elles.



52. Pierre Burgos (voisin de la famille) : « Tu vois Lisa, ça me rappelle mon enfance ça ! Les cloches... dans le village... Mais il n'y avait pas de voiture à l'époque ! »
Photographie prise le 28/05/2016



51. Transhumance dans Campan. On remarque deux très jeunes vachers en tête de file armés de leur bâton presque trop grand. La transhumance est alors l'occasion de faire participer toute la famille.
Photographie prise le 28/05/2016



53. Transhumance dans Campan. La « voiture balai » en fin de cortège.
Photographie prise le 28/05/2016

En revanche, cette modification de l'activité de la vallée eut un gros impacte sur les cabanes. Ayant perdues leurs occupants habituels, les intempéries et l'absence d'entretien ont transformé inexorablement la plupart des *courtàus* et leurs cabanes en désolantes ruines.

PARTIE C)

Un bâti en ruine, tombé dans l'oublie

La vallée du Haut-Adour, à l'égal de nombreuses vallées pyrénéennes, est passée au travers des diverses mutations au cours du XX^e siècle, qu'elles soient humaines ou économiques. De ce fait, l'architecture lié à l'ancienne pratique agropastorale a suivi le mouvement.

A l'inverse des granges qui ont eu un peu plus de chance, même si certaines d'entre elles ont été abandonnées et ne sont plus que des ruines au milieu de la forêt, les cabanes d'estives, pour la grande majorité d'entre elles, sont précipitamment tombées dans l'oubli, ne correspondant plus aux nouveaux usages pastoraux.

Les bordes ont rapidement su «rebondir», puisque beaucoup ont bénéficié de restaurations pour répondre aux exigences des résidences secondaires ou ont simplement été améliorées pour satisfaire des besoins pastoraux.

Mais, en ce qui concerne les cabanes de montagne, en particulier les *courtàus*, peu d'entre elles ne répondaient aux besoins précédemment cités et ont donc été négligées, jusqu'à ce que le temps les efface presque complètement.

La grande majorité des *courtàus* ne présente aujourd'hui plus que des ruines et sont alors l'affaire de quelques archéologues aptes à étudier des traces, plus que des élévations. Avec l'évolution de décrépitude d'une cabane, suivant l'élévation plus ou moins bien conservé, sont facilement renseignées les conditions environnementales du milieu, mais aussi et surtout la date d'abandon qui pourrait correspondre à un moment décisif de l'histoire de la vallée. Des tas de pierres qu'il ne faut pas mettre trop vite de côté.

Malgré tout, sur le réseau total des cabanes en Haut-Adour, certaines sont encore debout. En revanche, il est extrêmement rare, pour ne pas dire impossible, de trouver un *courtàu* entièrement conservé, d'autant que toutes les ruines présentent sur un même site ne correspondent pas forcément à la même époque d'exploitation (certaines étant déjà en ruine quand d'autres se construisaient encore).

Parmi les cabanes que l'on peut encore admirer, la plupart, pour ne pas dire la totalité, ont été restaurées par différents acteurs et pour divers besoins. De ce fait, il est à distinguer les

reconstructions, des restaurations, qui pour l'une concerne une construction n'étant pas forcément reproduite dans les normes, alors que l'autre fait vraiment preuve d'une exacte reproduction, allant jusqu'à reproduire les techniques de mise en œuvre. Parmi elles, peuvent aussi se distinguer le besoin pratique, du besoin plus lucratif. En effet, ces microstructures qualifiées généralement d'obsoètes arrivent aujourd'hui à offrir des conditions attractives de résidence de séjour, permanent ou ponctuel, d'autres peuvent simplement servir de refuge.

1. *L'abandon d'un patrimoine*

Déjà durant la première moitié du XX^e siècle H. Cavaillès écrit :

« Depuis quelques années, la situation se modifie très sensiblement. Un grand nombre de courtàux⁸⁴ sont complètement abandonnés, étant trop éloignés ou trop hauts. Les autres, le Teillet, Ordincède, Empieye, etc., d'accès plus facile, sont encore occupés chaque été, mais ils attirent beaucoup moins de bêtes et de gens. C'est en effet, que la haute montagne est de plus en plus délaissée par le gros bétail. »⁸⁵

Il ne fait que remarquer une période de mutations de la pratique agropastorale en vallée du Haut-Adour déjà bien enclenchée et qui ne cessera d'évoluer tout au long du siècle. Aujourd'hui tous les *courtàus* des vallées de Campan et de Lesponne, qu'ils soient totalement abandonné ou partiellement restaurés, présentent au moins une cabane en ruine (dans certains cas, il est plus juste de parler d'une simple trace de cabane).

Autant l'implantation des *courtàus* au fil du temps est passé discrètement et sans véritable témoignage, autant leur abandon paru presque naturel et sans aucun commentaire. Aucun document n'a véritablement matérialisé l'abandon progressif des cabanes. Mais en fonction de l'état qu'elles donnent à voir aujourd'hui, on peut deviner certaines conditions, historiques et environnementales, ayant engendré l'image de ruine de la vallée.

Un indice, toutefois facile à deviner, nous est déjà donné par H. Cavaillès quand il parle des *courtàus* encore en place. Il faut comprendre que l'abandon tardif de certaines cabanes concerne principalement les plus vieux *courtàus* et non les plus récents. L'état de la cabane ne rentre pas en compte, puisqu'elles étaient toutes restaurées à la suite des dégâts

⁸⁴ Terme qu'utilise H. Cavaillès pour exprimer le pluriel de *courtàu*

⁸⁵ Georges BUISAN. 1991 (p. 120)

provoqués par l'hiver. Mais ce qui est plus significatif, est le fait que les plus anciens *courtàus* furent installés sur les meilleurs terrains, propices à accueillir l'activité laitière en voie de développement. Alors que les derniers apparaissent nécessaires seulement au fur et à mesure que la pratique agropastorale prenait de l'ampleur dans la vallée (atteignant son optimum au XIX^e siècle) et durent se contenter de terrains plus difficiles d'accès, parfois même ne cherchant plus à répondre aux impératifs de l'activité (notamment la présence de l'eau qui pouvait être acquise par différents moyens que ceux que proposait la nature). Il est donc aisé de deviner que ce sont ces derniers *courtàus*, ne proposant pas des conditions de vie aisée, qui furent abandonnés les premiers.

Aujourd'hui, ces tas de ruines ne sont principalement plus que l'affaire d'archéologues. Puisque démunies de témoignages, ces restes de cabanes produisent dans la plupart des cas, une lecture architecturale difficile à établir. Dans certains cas, seule une vue aérienne permet une bonne lecture des différentes installations présentes sur le site.

C'est ce que propose notamment le *courtàu* d'Atigussy, situé au sein de la vallée de la Gaube (alentours de Payolle), à 1 230 m d'altitude. Sur le cadastre napoléonien, on remarque qu'il accueillait 12 cabanes, encore exploitées en 1825. Aujourd'hui, la seule construction d'aplomb est une grange munie d'un large espace d'enclos, les anciennes cabanes ayant presque entièrement disparu. Seules rivalisent encore avec le temps la série de *leytés* implantée sur la rive gauche de la Gaube. Il y en avait en tout une dizaine, mais certaines de ces niches sont tombées en ruine, peu à peu recouvertes par la végétation.



54. Artigussy. Ces deux structures d'époques différentes confrontent la pratique agropastorale de la vallée abandonnée, face à la nouvelle bénéficiant d'apports techniques plus modernes. Respectivement, on parle d'une cabane d'altitude, comparée à une grange d'altitude qui eut peuplé certains des *courtàus* dont l'accès restait aisé
Photographie prise le 10/04/2014

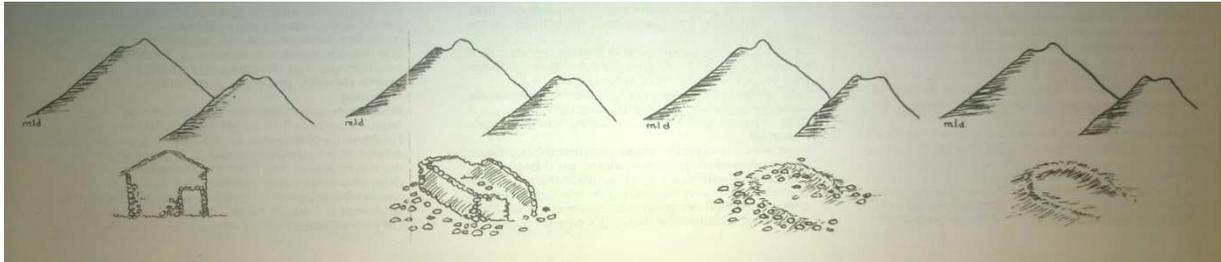


55. Courtàu d'Artissusy en ruine n'exposant aujourd'hui, mises en part une élévation et la série des 8 leytés encore debout, que les pierres éparpillées.
Photographie prise le 10/04/2014



56. Vue satellite d'Artigussy. Elle révèle que les pierres éparpillées sur le site forment distinctement la trace au sol de diverses installations antérieures à la présence de la grange.
www.google.fr/maps

N'ayant que le temps comme ennemi, mais aussi l'activité pastorale qui persiste sur certains sites, les cabanes en ruines se présentent par différentes étapes de dégradation. Une évolution que l'on peut découper en 4 étapes. En revanche, celles-ci ne montrent pas la possibilité d'admettre le temps qu'il faut pour arriver à une dégradation totale, puisque cela dépend en premier lieu des conditions de préservation du site.



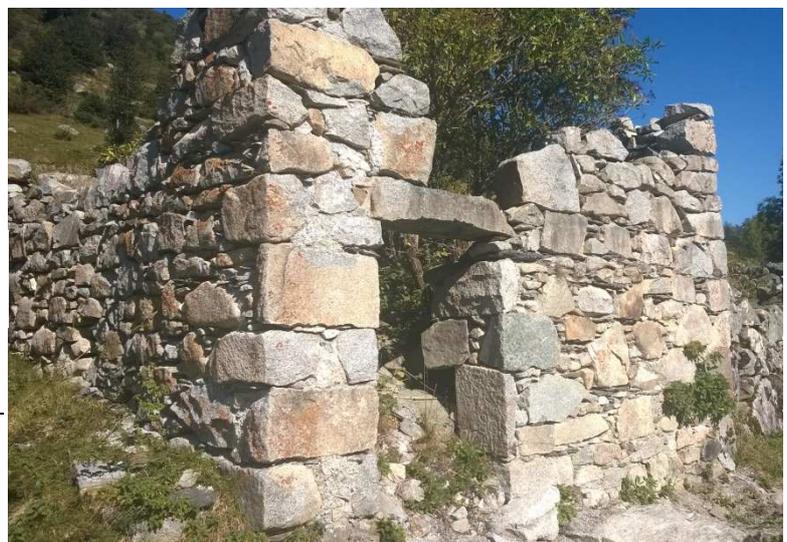
Dessin 9. Evolution de dégradation d'une cabane d'altitude en 4 étapes (de gauche à droite : étapes 1, 2, 3 et 4)
Office du Tourisme de Campan. *Les Courtàous en vallée de Campan – Patrimoine et Pastoralisme : guide de randonnées pédestres – 12 itinéraires à la découverte du pastoralisme*

De la première à la deuxième étape, on passe d'une cabane encore bien conservée dans son état originel, à une cabane complètement dépourvue de sa couverture. Cela peut se faire très rapidement. En effet, il est normal que les couvertures aient souffert en premier, puisque avec l'effet du gel, mais aussi du poids de la neige, les pierres de couverture (lauzes) se dissocient et laissent passer des fuites. Ces conditions climatiques abimeront les chevrons et les pannes jusqu'à ce que le bois pourrisse et que la toiture s'effondre entièrement.

« Le processus de mort est ainsi amorcé et rien ne l'arrêtera. Les hommes et les bêtes viendront plutôt l'accélérer. »⁸⁶

C'est pourquoi il nous manque de nombreux détails sur les toitures et les diverses techniques qui pouvaient être utilisées. D'autant que la plupart des couvertures des cabanes ont été restaurées à l'aide de tôles ou encore d'ardoises du commerce.

57. Esclozes (vallée de la Gaube).
Cabane présentant l'étape 2 de dégradation
Photographie prise le 10/04/2014



⁸⁶ Georges BUISAN. 1991 (p. 119)

Pour parler de la deuxième et troisième étape, nous prendrons pour exemple le *courtàu* des Esclozes présentant tous les cas de figure.



58. Esclozes (vallée de la Gaube). Sur la droite des ruines encore en niveau 3 de dégradation, alors que sur la gauche, on a déjà atteint l'étape 4
Photographie prise le 10/04/2014

Situé à 1 350 m d'altitude en vallée de la Gaube, il accueillait en 1825 l'exploitation de 19 cabanes installées en série par rapport à un canal dévié de la Gaube. Le site des Esclozes présentait un *courtàu* très fréquenté durant l'été avec l'originalité de ces constructions qui s'étiraient le long du petit canal encore visible aujourd'hui. Ce dernier permettait à chaque vacher de posséder un *leyté* interne ou placé devant la cabane. Ce style d'implantation indique aussi que les vachers successifs ont pu s'installer les uns à la suite des autres, en bordure de l'eau courante.



59. Canal asséché du courtàu des Esclozes (vallée de la Gaube). Il est à supposer que chaque grosse pierre posée dessus désigne l'entrée d'une cabane alignée en bordure
Photographie prise le 10/04/2014



60. Esclozes (vallée de la Gaube). A l'approche d'une cabane, on remarque que le canal se transforme en fourche à deux bras : l'un continuant sa course en bordure des cabanes (flèche grise), l'autre (flèche jaune) par cette déviation permet l'irrigation d'un *leyté* interne à la cabane.

Photographie prise le 10/04/2014

D'après G. Buisan, ce *courtàu* fut abandonné juste avant la Seconde Guerre mondiale. Jusqu'à nos jours, délaissé par les éleveurs actuels de la vallée, le site des Esclozes n'exposait plus qu'une grange au milieu des ruines. Une grange-abri qui appartient aujourd'hui à la commune de Campan, constitué d'un premier étage laissé en libre circulation aux randonneurs souhaitant faire une pause (refuge équipé d'une cheminée, d'une grande table et de bat-flancs couchettes).



61. Esclozes (vallée de la Gaube). Grange-abri, propriété de la commune dont l'étage supérieur est laissé en libre utilisation pour le randonneur.

Photographie prise le 10/04/2014

Le site est un des plus fréquentés de la vallée en particulier grâce à sa proximité avec Payolle. Il est parfois reconnu sous le nom de « vieux village » à cause de son implantation, comme si les cabanes avaient été installées le long d'une rue, mais aussi par le nombre impressionnant de ruines présentes sur le site, éparpillées sur plusieurs centaines de mètres. Parmi ces stigmates, on remarque des constructions soignées, exécutées à l'aide de pierres granitiques travaillées, trouvées sur le site même. Certaines présentent aussi l'ajout de terre ou encore de mortier de chaux. Quand on s'aventure dans les quelques débris de cabane présentant encore une certaine élévation, on devine que plusieurs d'entre elles possédaient une cheminée ; certaines, un petit grenier auquel on accédait de plain-pied. On trouve aussi les



62. Esclozes (vallée de la Gaube). Trace d'une cheminée sur la paroi interne d'une cabane

restes de nombreux parcs à bestiaux, notamment identifiables grâce à quelques piliers monolithiques encore debout. G. Buisan pose l'hypothèse de couvertures en lauzes ou lauzes et terre pour certaines cabanes. Il précise aussi qu'un appentis encore couvert en 1980 (aujourd'hui en ruine) présentait une couverture en grosses ardoises brutes qui devaient obligatoirement être acheminées d'ailleurs, puisque que le site n'expose que du granit alors impropre à fournir un matériau de couverture. Il faut aussi rajouter que ces cabanes de style tout-attenant n'étaient pas collées les unes aux autres et présentent de petit passages étroits entre chacune, renforçant l'image d'un vieux village abandonné.



63. Esclozes (vallée de la Gaube). Pilier monolithe d'appentis encore debout au milieu des ruines
Photographie prise le 10/04/2014

La quatrième étape, enfin, est l'enfrichement ou le recouvrement végétal partiel (ou total) des dernières pierres laissées en place. Des ruines présentant la troisième étape de dégradation pouvaient servir de carrière de pierres, dont certaines étaient utilisées en réemplois pour l'installation de nouveaux vachers sur le site. Ceci nous est notamment affirmé, quand une inscription, inscrite sur les grosses pierres de taille d'une cabane, est retrouvée à l'envers sur une construction plus contemporaine.

Avec la quatrième étape de dégradation des ruines, le recouvrement végétal ne peut que se lire en vue aérienne. Quand le temps eut pitié de ces ruines, on a la « chance » de trouver un « enfrichement » total ou partiel ayant permis la conservation de certaines élévations alors petit à petit englouties par la végétation.



64. Esclozes (vallée de la Gaube). Cabane qui a presque entièrement sombré sous la friche
Photographie prise le 10/04/2014

Pour l'instant, il n'a été question que de l'aspect en ruine, étant le résultat de l'abandon de l'avant dernière pratique agropastorale de la vallée. Certaines d'entre elles, généralement grâce à leur situation, ont connu une nouvelle vie en faveur de différents acteurs qui ont permis leurs reconstructions ou leurs restaurations.

2. Des reconstructions à des fins pratiques

Sur la vallée du Haut-Adour, certains propriétaires ou simples particuliers ont reconstruit ces cabanes afin de satisfaire des besoins pratiques. Des *courtàus* se sont transformés en rassemblement de granges foraines grâce à leur position de faible altitude ; d'autre encore, se sont recyclés en simple abri occasionnel, soit pour des randonneurs, soit pour des vachers, soit pour de l'outillage ; enfin, certaines cabanes ont pu être entièrement reconstruites à des fins plus scientifiques, puisqu'elles servent aujourd'hui d'observatoire.

Ces reconstructions, en revanche, n'ont pas forcément respecté les normes, faisant passer en priorité les besoins plus contemporains des nouveaux occupants.

A ce titre, il est à citer l'exemple du courtàu de l'Espiadet qui entre l'exploitation liée à l'activité laitière de la vallée et sa situation actuelle, a connu une première transformation en granges foraines. Cela est principalement dû à sa localisation en basse altitude. En effet, tous les *courtàus* n'ont pas pu aboutir à cette transformation, puisque une grande partie était trop éloignée des prairies de fauche.

Cette période de mutation, pour le *courtàu* de l'Espiadet en particulier, correspond notamment à l'intense reprise d'activité de la carrière qui se trouve juste aux abords. A cause de ce nouveau mouvement, certains *courtàus* de la vallée furent dévoyés de leur fonction initiale, avec notamment l'implantation d'au moins une grange foraine. Tandis que celles-ci se trouvaient habituellement à l'étage inférieur et servaient aux troupeaux quand les réserves herbagères des bords du village étaient à sec, avant et après le temps passé en estive (printemps et automne).

En revanche, cette implantation de nouvelles structures n'est pas révélatrice de l'abandon des *courtàus* qui pouvaient être toujours en exploitation, mais enclenche toutefois le processus de transformation de l'activité agropastorale du Haut-Adour. En effet, le *courtàu*, village d'estives, se transforme alors petit à petit en habitations permanentes, en particulier en faveur des cadets qui étaient écartés du village.

De ce fait, la transformation du site de l’Espiadet et l’implantation de granges foraines dans d’autres sites qui bénéficiaient d’un accès aisé (ex : *courtàu* des Esclozes en vallée de la Gaube ou *courtàu* de Sarroua), ont limité l’abandon net des *courtàus* de la vallée.



65. Espiadet. Les constructions ont dû y être toujours plus soignées, comme en témoigne la carte postale du début du XIX^e siècle. De petite grange couverte de chaume : rassemblement de granges foraines. Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991

Mis à part l’implantation de grange foraine au sein des *courtàus*, il faut aussi parler des reconstructions presque « banales » de certaines cabanes, à la suite de l’abandon de l’activité qui leur était initialement propre. Ces reconstructions répondent aux besoins d’abriter, non seulement les pâtres toujours en activité, mais aussi les nouveaux pratiquants de la montagne.

Comme nous le montre le *courtàu* de Courbet, situé à 1 450 m d’altitude. Sur ce site, on trouve deux cabanes (sur les cinq répertoriées en 1825 avec le cadastre napoléonien), ayant subi une restauration par des particuliers, dans le but premier de servir de refuge.



66. Le Courbet. Cabanes restaurées

Georges BUISAN. *Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales, Vallées de Campan et de Lesponne*. Tarbes : association Guillaume Mauran, 1991

On peut aussi faire référence à la cabane de la famille Labadens, toujours en place au *courtàu* de Tramesaïgues (sur la route du Tourmalet). Ce n'est que par détermination sentimentale que les membres de la famille ont souhaité préserver cette cabane qui demande encore aujourd'hui à être entretenue régulièrement. Sans réellement l'utiliser, ils aiment se rendre sur place pour conserver l'architecture, en l'améliorant quelque peu. Une cabane qui n'est pas laissée en libre circulation à n'importe qui, mais qui par la demande de bergers encore en activité est bien venue pour servir de refuge et abri, en particulier lors des premières journées froides et pluvieuses quand arrive l'automne. Ce refus de laisser ouverte la cabane est spécialement voulu pour la conserver dans l'état. En effet, si l'on s'aventure dans certains *courtàus*, il est facile de repérer les dégâts occasionnés par nombre d'animaux, ainsi que par certaines personnes mal intentionnées (tags, vols, détériorations, destructions, etc.).

A côté de ces reconstructions à simple but pratique, il est à mettre en évidence des reconstructions à des fins plus scientifiques. C'est le cas de la cabane du géologue botaniste Jean-Sébastien GION. A la suite d'une longue prospection dans la vallée du Haut-Adour (surtout en vallée de Lesponne) pour trouver le *courtàu* qui lui convenait le mieux et après de nombreux refus des propriétaires actuels de cabane, il réussit à trouver l'opportunité avec une propriétaire qui n'était pas réticente à la reconstruction de sa cabane. Un abri qu'il a alors lui-même reconstruit en partant d' « un tas de ruines », avouant toutefois qu'il ne cherchait pas

tellement à respecter les normes. Cette construction ne lui appartenant pas, il n'en possède que l'usufruit, en accord avec la propriétaire. Elle lui sert aujourd'hui, mis à part de s'octroyer un peu de bon temps en estives, la possibilité d'observer et d'étudier l'environnement, à savoir que ses spécialités sont la colonisation des éboulis, le système avalancheux (bassin de réception, couloir d'écoulement, cône de déjection), la nivologie, ainsi que la botanique. En ce qui concerne cette cabane, elle est strictement interdite au public, puisque sans valeur exceptionnelle à côté d'autres *courtàus* de la vallée.

Il est donc question de changements architecturaux en faveur des nouveaux occupants et des changements d'exploitation de certains sites d'altitude. A ce titre, il est notamment important de préciser la disparition progressive du dispositif servant de tir fumé, le *tira-hum*. De la façon la plus rudimentaire, ce dernier ne présentait qu'un simple trou dans un des murs pignon, cela pour réduire le risque d'incendie à cause de la présence de toitures végétales (chaume), mais aussi prévenir des dégâts opérés par une avalanche (l'avalanche passait par-dessus la cabane sans risquer d'arranger un conduit de cheminée emportant une partie de la toiture). Cet agencement primitif n'empêchait pas d'enfumer la pièce (nécessitant l'ouverture constante de la porte, même durant les nuits les plus fraîches) et fut donc rapidement remplacé par un conduit et une souche comme chapeau de finition, plus efficace pour évacuer la fumée. L'exigence de confort des nouveaux occupants des *courtàus* ont prévalu sur celles liées aux risques environnementaux.

On peut aussi parler des propriétaires actuels des cabanes situées dans un *courtàu*. Même si les *courtàus* du Haut-Adour étaient établis sur un terrain communal, autrement dit appartenant à la commune de Campan, les cabanes qui y étaient construites appartenaient jusqu'alors à la personne qui l'exploitait, et étaient transmises par héritage. C'est le cas pour la cabane de la famille Labadens appartenant donc aux héritiers des derniers exploitants. Néanmoins, la plupart de ces légataires, ayant délaissé leurs héritages, ont pu vendre certaines cabanes, le plus souvent à des personnes extérieures à la vallée, voire au département. Tombées en ruine, ces cabanes sont retournées en propriété de sol, appartenant donc à la commune.

3. Des reconstructions à des fins résidentielles

Dans le cas des cabanes accueillant un nouveau propriétaire étranger à la vallée, on remarque que ce dernier, en toute logique, n'a pas le même attachement que l'autochtone à ce patrimoine, que ce soit pour sa valeur fonctionnelle ou dans la dimension esthétique. Va alors se distinguer des reconstructions à des fins plus lucratives. Tel est le cas des habitations secondaires.

On peut faire de nouveau référence au *courtàu* de l'Espiadet, à 1 100 m d'altitude qui présentait en 1825 l'installation de 22 vachers. Aujourd'hui, très popularisé par la route du col d'Aspin, passant juste à côté, en particulier en période du Tour de France. Il faut tout de même imaginer que ce *courtàu*, il n'y a que quelques siècles, était installé à la limite de la communauté et ne bénéficiaient pas encore de l'accès routier qui aujourd'hui apporte, été comme hiver, une intense fréquentation touristique.

Il faut préciser la particularité de ce *courtàu* de n'avoir jamais trop présenté un accès difficile, bénéficiant d'un bon chemin depuis presque toujours, même avant d'être transformé en voie carrossable, grâce à la situation de la marbrière toute proche, exploitée depuis l'Antiquité. Un *courtàu* a rapidement été favorable à accueillir des granges foraines. Puis, lors de la dernière mutation, à la suite de l'abandon de la pratique agricole en vallée de Campan, transformant la plupart des cultures en pâturages, ces granges foraines ont notamment été parfaites à l'accueil d'habitats secondaires (plébiscités en particulier par les Bordelais et les Charentais).

La plupart de ces habitats secondaires n'ont pas respecté la structure architecturale originelle, allant jusqu'à transformer l'esthétique pour répondre aux besoins de confort des nouveaux occupants.



67. Espiadet. Grange foraine transformée en habitat secondaire
Photographie prise le 26/08/2015

Même si l'on reconnaît encore la présence des *penaus* sur de nombreuses habitations de la vallée, les toits de chaume se font bien rare, alors que ces deux dispositifs étaient complémentaires. Il en est de même pour la grosse pierre en toiture des conduits de cheminée (le « hibou »), dont l'origine remonte à des superstitions et légendes à propos de sorcières et de sortilèges.

On peut aussi citer l'action du C.A.U.E. des Hautes-Pyrénées (faisant partie des 8 C.A.U.E. de Midi-Pyrénées). Investi d'une mission de service public, le conseil d'Architecture, d'Urbanisme et d'Environnement est un organisme départemental créé à l'initiative du Conseil général dans le cadre de la loi de 1977 sur l'architecture. Cette société dont le sujet concerne la promotion de la qualité architecturale, urbaine et paysagère, a notamment pour mission l'information et le conseil aux particuliers qui désirent construire ou rénover, afin d'assurer la qualité architecturale des constructions et leur bonne insertion dans le site environnant. Il a d'ailleurs été publié un ouvrage sur la restauration des granges foraines (C.A.U.E. *Les granges foraines dans les Hautes-Pyrénées*).

En revanche, les *courtàus* ont été quelque peu délaissés. La seule référence que l'on peut faire est le document⁸⁷ expliquant les particularités d'une construction en pierre sèche.

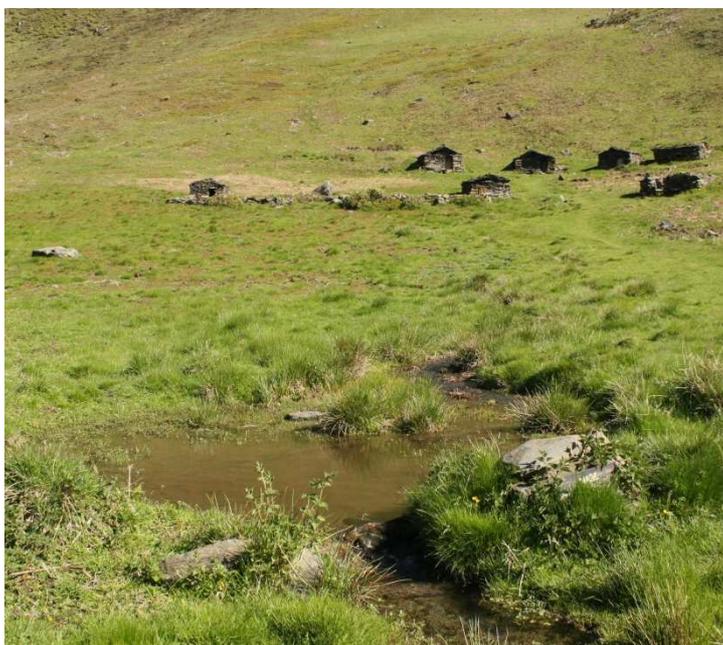
Pour parler de ces constructions, il est inévitable de présenter la restauration partielle du *courtàu* de la Lit par G. Buisan. Une restauration qui fait partie de celles réalisées à des fins ludique, puisqu'elle présente aujourd'hui la reconstruction de cabanes accueillant les randonneurs à la suite d'une bonne marche sur un ancien sentier traversant une hêtraie. Pour une simple pause ou encore la possibilité d'y rester une nuit ou deux, les randonneurs ont le plaisir de découvrir des constructions vernaculaires, contemporaines à l'exploitation du site, ayant respecté, jusqu'à la technique de réalisation, l'architecture originelle des *courtàus* du Haut-Adour.

⁸⁷ Voir Annexes

Le *courtàu* de la Lit, situé à 1 500 m d'altitude, fut le dernier *courtàu* à avoir été fréquenté par les vachers de Lesponne (la date d'abandon correspondrait à 1950). La restauration de la première cabane à l'initiative de G. Buisan débuta en 1978. Cinq ans plus tard, c'est au tour d'une deuxième cabane d'accueillir le chantier, en 1985. Respectant le calendrier, c'est par la suite en mai 1990 que la restauration d'une troisième cabane est lancée. Enfin, G. Buisan, entame les travaux d'une dernière construction en août 1999. On remarque une « éclipse » de quelques années, entre la troisième et quatrième restauration, puisque G. Buisan était afféré sur d'autres chantiers.



68. La Lit. La présence d'installations en pierre (table, banc), ainsi que des ardoises titrées « cabanes de la Lit », « mare à fumier », donne un aspect touristique au site
Photographie prise le 01/06/2016



69. Courtàu de la Lit. Au premier plan les restes de la mare à fumier.
Photographie prise le 01/06/2016



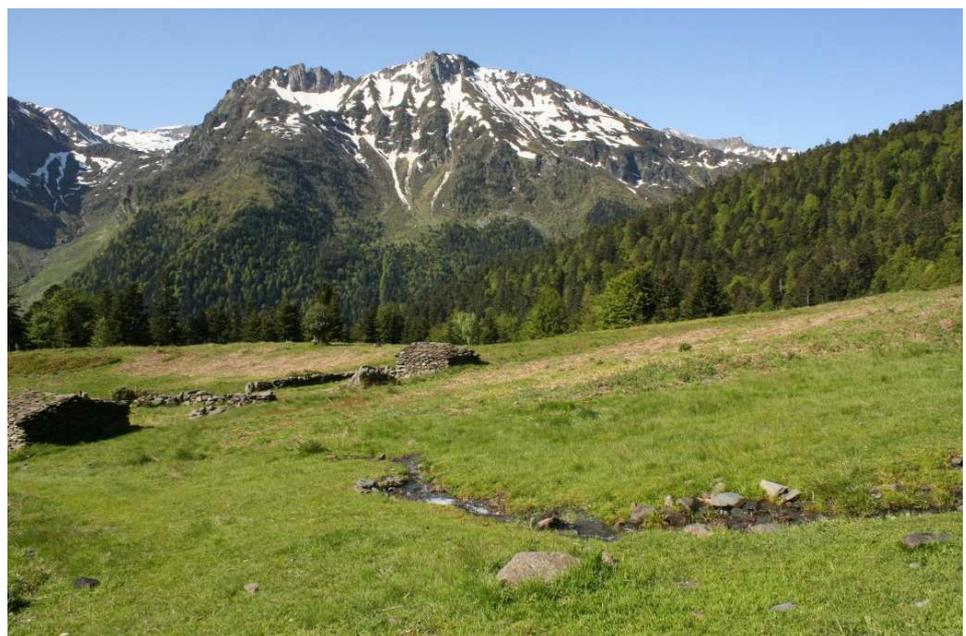
70. La Lit. Cabane contemporaine à l'exploitation du site, restaurée par G. Buisan (cabane n° 3)
Photographie prise le 01/06/2016

La présence d'une mare à fumier, comme au *courtàus* de Hount-Blanque et de Tramesaïgues, permet de faire une petite parenthèse sur l'aspect actuel des structures complémentaires aux *courtàus*. D'un fait logique, les mares à fumier se sont aujourd'hui presque totalement asséchées, même si le canal d'irrigation peut toujours être fonctionnel (c'est le cas au *courtàu* de la Lit). Les *leytés* ont aussi subi pour les ravages du temps, de plus en plus insoupçonnables, car envahis et recouvert de végétation. De même, les puits à glace, à moitié camouflés, ne représentent aujourd'hui qu'un simple trou presque quelconque au milieu d'une doline.



71. La Lit. On se doute que la « flaque » restante ne corresponde pas à la densité de la mare à fumier originelle que l'on devine beaucoup plus imposante.
Photographie prise le 01/06/2016

72. La Lit. Le canal d'irrigation allant jusqu'à la mare à fumier est toujours fonctionnel, de même que celui partant de la mare traverse encore actuellement la hêtraie
Photographie prise le 01/06/2016





73. La Lit. Alors qu'il est facile d'identifier la présence d'au moins un leyte, il y en a en réalité 3 sur cette prise de vue, presque entièrement recouvert par la végétation.
Photographie prise le 01/06/2016

74. Puits à glace au Teilhet. La surface est presque entièrement recouverte de pelouse
Photographie prise le 15/04/2016



Avec ces nouvelles implantations de logements secondaires, mais aussi le nombre de visiteurs qui, de plus en plus nombreux, franchissent le pas de l'habitat permanent, à l'inverse de l'exode rural, il serait presque temps de parler d'un certain exode urbain.

Toujours est-il qu'aujourd'hui, au fur et à mesure de l'abandon de ces *courtàus*, le temps où la montagne était habitée en vallée du Haut-Adour est révolu. Maintenant l'expression la plus juste serait que la montagne est visitée !

CHAPITRE III :
OUVERTURE VERS UNE PATRIMONIALISATION

Dans cette troisième et dernière partie, il sera question du « marketing territorial et patrimonial », autrement dit des outils et des acteurs qui contribuent à construire l'image d'un territoire. Le marketing territorial-patrimonial a pour objet de susciter l'envie de venir voir en donnant une image attractive et positive d'un lieu. Avec le phénomène de décentralisation qui régit de nos jours la nation française, les collectivités territoriales, quelle qu'elle soit, sont de plus en plus soucieuse de leur image.

L'image du territoire va donc se faire sur la mise en scène de l'espace avec notamment l'instrumentalisation d'une identité, particulièrement dictée par des stéréotypes touristiques (constructions imaginaires) et des grands archétypes paysagers. La chasse à l'exception géographique va aussi être lancée, afin de mettre en valeur la singularité d'un territoire. On va se concentrer sur des référents symboliques.

En ce qui concerne plus spécialement la montagne, elle reste une invention du XVIII^e siècle, moment où une société extérieure commence à s'y intéresser. Le paysage de la montagne ne peut exister que grâce à la vision qu'on lui porte. Ce qui est vraiment le cas durant le XX^e siècle qui achèvera d'inventer la montagne pyrénéenne. En effet, c'est à cette période que la montagne se démocratise véritablement, avec la possibilité d'accès à ce milieu accordé à la plupart des gens et en toutes saisons.

L'économie touristique va apparaître comme une nouvelle ressource de la montagne. De ce fait, dans toutes régions montagneuses, le développement du tourisme de masse va devenir un outil afin de lutter contre l'exode rural. A la suite du thermalisme, la montagne va définitivement s'inscrire comme un terrain de loisirs et de jeux. La représentation de cet espace répond à des regards positifs avec l'idée d'un espace authentique, presque immuable, à l'image de la neige vierge.

Néanmoins, cela n'empêche pas l'action d'aménager les massifs. Avec le développement des pratiques hivernales de la montagne (qui étaient jusqu'alors majoritairement estivales), les stations de sports d'hiver connaissent un véritable essor.

Paradoxalement, on observe une prise de conscience de la protection de la nature à la suite de la prise en compte de l'impact de l'homme sur le milieu montagnard. A l'image des critiques novatrices de F. Schrader (Jean François Daniel SCHRADER, 1844-1924), alpiniste et géographe ayant contribué à la cartographie des Pyrénées. Pris de passion pour les

Pyénées, il n'hésitera pas à dénoncer la destruction des paysages, mais aussi des valeurs spirituelles, en faveur d'un retour à la nature : « Il a donc suffi que les hommes viennent un peu plus nombreux admirer la nature vierge, pour qu'immédiatement la destruction, le ravage, la hideuse « mise en valeur », c'est-à-dire la ruine, y pénètrent avec eux » ; « Que parlions-nous de liberté, de solitude ? Voilà les banalités d'en bas qui se transportent en haut, voilà la montagne livrée à la foule profane » ; « Qui sait si un jour ne viendra pas où l'homme retrouvera le respect de la nature ? ».

On remarque deux grands modèles de liberté, plus ou moins imaginés et naturalisés, pour définir deux formes de nature différentes.

Tout d'abord, le modèle pastoral autour d'un milieu peuplé de pâtres, bergers, bergères, vachers et vachères, associés à une idée de nature. C'est une image que l'on va chercher très loin dans le temps, faisant référence au début du christianisme (référence au pasteur), mais aussi remontant jusqu'à l'Antiquité (Arcadie : référence à l'espace ouvert, cher aux romantiques et peintre de la Renaissance → *L'Etat pastoral* ou *The Arcadian* de T. Cole). C'est l'idée très imagée, à la comparaison du jardin d'Eden, d'un paradis terrestre où l'homme se trouve en parfaite harmonie avec la nature. Un monde rural qui demande à ne pas être amalgamé avec la campagne qui présente surtout le labeur du paysan. On divise la vallée de la haute montagne. C'est principalement avec ce modèle que s'inscrit définitivement le stéréotype du pâtre : un homme avec un bâton, un béret et son chien. Se rajoute la tradition de la transhumance qui va se réinventer en fête touristique. Avec le modèle pastoral, on parle donc d'une nature exploitée, mais aussi maîtrisée par l'homme.



33. *The Arcadian or The Pastoral State*, Thomas COLE, 1836
fr.wikipedia.org

A l'inverse, en tant que second modèle de la montagne, on trouve celui de *Wilderness*. Ce terme d'origine anglo-saxonne désigne la représentation d'une nature sauvage, évoquant l'image d'une nature vierge. On a donc l'idée d'un paysage dépourvu de l'empreinte de l'homme, supposant simplement un regard contemplatif. Un modèle qui va s'institutionnaliser avec la création des parcs nationaux.

En parallèle à l'instauration de ces modèles de nature, dès la fin du XIX^e – début XX^e siècle, on trouve tout un mouvement autour de l'idée du patrimoine, déjà inventé au XIX^e.

Au-delà des édifices ou des ensembles urbains, les sites naturels et les écosystèmes demandent également une protection. Ce droit du patrimoine paysager va devenir une partie importante du droit de l'environnement. En ce qui concerne le paysage, il faut notamment relever la convention de Florence, signée en 2000, qui admet l'admet en droit français. Cette convention donne comme définition au paysage : « une partie du territoire telle que perçue par les populations, dont le caractère résulte de l'action de facteurs naturels et/ou humains et de leur interrelation ». Elle va inciter à « mettre en œuvre des actions de conservation et de maintien des aspects significatifs ou caractéristiques d'un paysage, justifiés par la valeur patrimoniale provenant de sa configuration naturelle et/ou de l'intervention humaine ».

En ce qui concerne la montagne, c'est essentiellement la loi du 9 janvier 1985 (modifiée partiellement en 2005) qui s'y applique, relative au développement et à la protection des zones montagneuses, tentant d'établir un équilibre entre ces deux critères. Cette loi est notamment soutenue par le Conseil national de la montagne. En 1991, la France a signé la convention de Salzbourg qui concerne la protection du massif Alpin au niveau européen avec des mesures concernant la culture, l'aménagement du territoire, la préservation de la nature, l'entretien des paysages, mais aussi le tourisme. Pour les Pyrénées, on peut citer la convention interrégionale de massif qui engage l'Etat et les régions concernées (anciennement l'Aquitaine, Midi-Pyrénées et Languedoc-Roussillon) sur un programme d'actions pour l'année 2015-2020. Ces démarches se rassemblent autour de quatre thématiques : l'attractivité du massif, la création de valeur à partir des ressources (dont notamment l'amélioration et la diversification de l'offre touristique, ainsi que le soutien au pastoralisme en estive), l'adaptation au changement climatique et la promotion de l'identité pyrénéenne. Les fonds

structurels européens FEDER⁸⁸ sont également mobilisés dans le cadre du POI⁸⁹ Pyrénées, pour la période 2014-2020.

La démocratisation de la montagne pyrénéenne sera envisagée en questionnant le public touristique actuel, puis l'apparition petit à petit d'un tourisme patrimonial propre au secteur de montagne. Ce secteur ne devient-il pas une victime du développement presque permanent d'un tourisme de masse ? Ce qui sous-entend l'agression par une sur-fréquentation et une consommation non-contrôlée, autant pour le paysage naturel que pour les locaux.

Le patrimoine montagnard, en particulier celui du Haut-Adour, tend depuis quelques peu à se démarquer avec notamment la mise en avant d'un archaïsme propre à une vallée. Cet *ingeniering* patrimonial met en évidence différents acteurs jouant un rôle plus ou moins important au sein et autour de la vallée de Campan dans le but de valoriser son identité avant toute pastorale. En conséquence de quoi des moyens déjà mis en place pourront être cités.

Parmi les différents procédés mis en œuvre, l'intérêt de la restauration du bâti sera questionné. Diverses cabanes de *courtàus* ont connu durant la seconde moitié du XX^e siècle nombre de restaurations. Mais deux d'entre elles sont particulièrement intéressantes, s'agissant de la première et de la dernière lancées en vallée du Haut-Adour.

⁸⁸ Fonds européen de développement économique et régional

⁸⁹ Programme opérationnel interrégional (existe aussi pour le Massif Central)

En ce qui concerne ce dernier chapitre, faute d'entretien impossible dans les temps convenus avec les représentations des pouvoirs publics intercommunaux, j'ai dû me résoudre à trouver mes réponses au sein de recherches bibliographiques. Pour parler des tutelles liées à l'Etat et au département, les informations ont été principalement obtenues par des recherches internet. L'organisation d'évènements autour du patrimoine et leurs communications au sein du territoire de la Haute-Bigorre, du département et de la région, en sont particulièrement intéressants.

Pour ce qu'il est des outils de valorisation de l'identité de la vallée du Haut-Adour, cela vient principalement d'observations personnelles sur le terrain, se limitant donc à la vallée de Campan, complétées par certaines informations qui ressortaient lors des divers entretiens qui m'a été donné de faire.

Sinon à propos des restaurations qui représentent un des instruments spécifiques à la valorisation des *courtàus* : pour la première tous les détails sont donnés et développés dans l'ouvrage de G. Buisan, *Aux cabanes de la Lit. Une histoire de restaurations à pierre sèche dans les Pyrénées* (2004), et en ce qui concerne la seconde, j'ai pu m'entretenir avec la présidente de l'association *Pierre des Esclozes*, Mme Danièle GAILLAGUET. Elle a su m'expliquer en détails l'idée de la restauration et son élaboration, mais aussi l'avancement point par point des travaux au gré d'albums photos, ainsi que quelques projets à venir.

PARTIE A)

La démocratisation de la montagne

En reprenant le cours de l'histoire du tourisme dans les Pyrénées : après l'expansion du phénomène du thermalisme, les curistes ne représenteront plus qu'une certaine catégorie de la population. La mutation vers une égalisation sociale va troubler les habitudes de certaines personnes. C'est grâce à la création de la Sécurité sociale, posée par la Constitution de la IV^e République, que va se développer le « thermalisme social ». Cette prise en charge permet à un plus grand nombre de personnes de profiter des bienfaits d'une cure. Mais cela ne s'étendant pas, ou que très rarement, aux accompagnateurs, de plus en plus de curistes se résoudront à venir seul. La prescription médicale, devenue obligatoire pour bénéficier des conditions d'aides financières, va médicaliser la cure. C'est personnes venant seule, généralement dans un endroit qu'elles ne connaissent que très peu ou pas du tout, vont devoir être de plus en plus diverties. Ce sont les institutions thermales qui vont devoir développer, elles-mêmes, en partenariat avec les organismes culturels locaux (professionnels de la culture, ainsi que professionnels de la montagne), un catalogue d'activités pour distraire les curistes. « Une cure où l'on s'ennuie, n'est pas une cure réussie »⁹⁰.

Ce qui va particulièrement accentuer le tourisme, c'est l'instauration des congés payés. Tout au long du XX^e siècle, on remarque l'allongement de leur période minimum : de deux semaines en 1936, elle passe à trois semaines en 1956, puis à quatre semaines en 1969 et enfin à cinq semaines en 1982. Cette augmentation va faciliter l'accès des masses populaires aux loisirs. Les congés payés permettent le développement soudain de tout un secteur économique, avec notamment le tourisme de masse.

Force est alors de constater qu'à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle, de façon paradoxale, les derniers montagnards poussés par l'exode rural se confrontent à une société déterminée à rejoindre le pâtre en estives. C'est véritablement à ce moment-là que la montagne va devoir se partager entre locaux et personnes extérieures et accueillir de nouveaux usages.

⁹⁰ Lise GRENIER (dir.). 1987 (p. 145)

Plus que de se préoccuper des activités touristiques en elles-mêmes, il est intéressant de s'attacher aux populations touristiques qui pratiquent aujourd'hui la montagne. Entre scientifiques passionnées de faune et de flore, mais aussi de nombreux sportifs en tous genres, plus ou moins adeptes des secteurs montagneux, on peut distinguer une divergence de public entre ceux de la période estivale et ceux de la saison hivernale. Ainsi, nous pourrions nous demander si la montagne ne représente qu'un secteur réservé à un tourisme particulier ou peut développer son catalogue d'activités, envisagent donc un tourisme de masse presque permanent.

Cela amènera à parler plus particulièrement d'activités ouvertes sur le patrimoine culturel dont recèlent les secteurs de montagnes, mais qui ne sont pas encore bien inscrites au sein des offres touristiques. La montagne peut-elle arriver à accueillir un tourisme patrimonial culturel, révélé entre autres par un certain intérêt à la muséification et la patrimonialisation d'anciennes pratiques « créatrices » des vallées pyrénéennes (généralement agropastorales) ?

Dans ces conditions, la montagne révélerait un terrain d'accueil à un tourisme de masse pouvant être perçue négativement, en particulier par certains locaux. De ce fait, la montagne se présente-t-elle comme victime d'un tourisme de masse ? Entre le développement du tourisme et la protection de la nature, sans oublier leurs normes de production, vachers et bergers sont maintenant, jusque dans les estives, insérés dans un réseau de règlements, de zonage, de mouvements d'opinion, de rencontre et de partages obligatoires avec vacanciers et professionnels, incluant l'espace montagnard au sein de la société pyrénéenne, française, mais aussi européenne.

1. Le tourisme de montagne

En ce qui concerne la terminologie, le « touriste » représente une personne séjournant au moins une nuit. L'excursionniste quant à lui est un visiteur à la journée, généralement extérieur au département qu'il visite.

Pour le secteur de la montagne, la vocation touristique s'est imposée petit à petit, notamment grâce à d'abondantes possibilités de randonnée, été comme hiver, ainsi que la présence de nombreux sites aménagés. Le lac artificiel de Payolle en est un exemple avec la construction de son centre d'accueil, en 1972, sous l'impulsion du maire de l'époque, J. Colat-Parros. On peut aussi faire référence à la célèbre station de sports d'hiver du Grand Tourmalet (réunissant les stations de La Mongie et de Barège).



75. Payolle avant l'installation du lac artificiel (avant 1972)
Fonds Photographique Eyssalet – studio Alix

Pour la petite histoire, à la suite de la première expérience de « ski alpin » en 1879, c'est en 1908 que ce sport se teste dans les Pyrénées, aux Eaux-Bonnes. Puis en 1933, c'est la création de la première station de ski pyrénéenne, à La Mongie, sans toutefois bénéficier de véritables équipements (le premier remonte pente arrive en 1934 à Val d'Isère). Mais il ne faut pas oublier, même si les apparences sont aujourd'hui trompeuses, que La Mongie fut dans un premier temps un lieu de pâturages. C'est à partir des années 1930, que l'on voit apparaître aux côtés des cabanes, les premières constructions à usages d'auberge et de bar, suivies de bien d'autres. Comme le raconte M. Labadens, certaines installations qu'il connut durant sa jeunesse ne ressemblaient alors qu'à un ensemble de planches et de tôles.



76. Troupeau et cabanes de La Mongie dans la montagne du Tourmalet (actuel emplacement du bas de la station accueillant, entre autres, la billetterie et l'office de tourisme).

Edouard LYNCH. *Entre la commune et la nation : identité communautaire et pratique politique en Vallée de Campan (Hautes-Pyrénées) au XIX^e siècle*. Tarbes : Association Guillaume Mauran, 1992

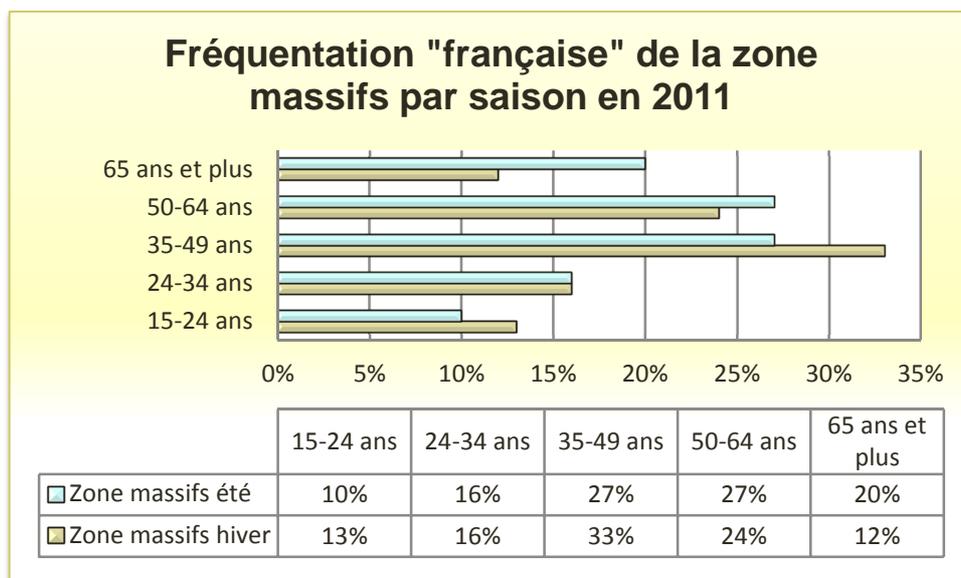
Le secteur de montagne ne manque assurément pas de ressources touristiques. Entre fréquentations de sites naturels célèbres (Cirque de Gavarnie) et pratiques sportives des plus variées, la palette d'activités que propose la montagne se révèle extrêmement diversifiée. Il faut aussi rajouter, qu'en plus des sports d'hiver et des randonnées qui représentent les deux activités principales, le tourisme de montagne offre un espace de ressource, de repos et de découvertes.

Toutefois, la majorité de ces activités s'exercent principalement sur le secteur de moyenne montagne. L'utilisation du terme « moyenne », dictée par les géographes, n'est pas la meilleure dénomination pour susciter l'intérêt, en particulier pour des exploits sportifs. Cette incitation au jugement de valeur est un effet pénalisant sur l'image de marque. En effet, ce qui est moyen, n'est généralement pas intéressant. D'autant que dans la perception des personnes extérieures (touristes), ses espaces sont souvent assimilés au milieu rural, plus qu'à la montagne.

Toutes les activités apparaissent en somme relatives quand on sait que le tourisme de montagne relève souvent du passage, plus que du séjour. Il faut aussi admettre l'importante clientèle familiale, peu dépensière. De plus, l'espace touristique de montagne n'offre que des options dispersées, pouvant rapidement décourager la clientèle. En définitive, la montagne traîne encore une image marginale face au tourisme européen. Si les pratiques possibles se présentent multiples, leur expansion reste limitée. D'autant que le tourisme de montagne est toujours et encore confronté aux évolutions de la demande, aux changements de comportement générationnel, mais aussi et surtout aux évolutions climatiques et aux contraintes environnementales importantes.

Il est intéressant de s'arrêter plus particulièrement sur le profil du touriste de montagne, grâce à une étude effectuée sur l'année 2011, ne concernant que les touristes français de la « zone massifs », étrangers aux départements étudiés (l'expression « zone massifs » comprend les secteurs majeurs de montagnes françaises : Alpes, Massif-Central et bien entendu, les Pyrénées).

On remarque avant tout une nette différence entre le public estivant et celui qui se déplace vers les montagnes en saison hivernale. Chacune de ces périodes accueille un public propre aux activités qu'elle propose. On observe que durant la saison d'été 2011, près de la moitié des touristes français de la zone massifs ont plus de 50 ans, alors que pendant la saison d'hiver, cela ne concerne plus que 2/5 du total d'hivernants. La première conclusion à apporter est que la pratique des sports d'hiver rajeuni le profil de fréquentation de l'espace montagnard. A l'inverse, les températures plus modérées en été favorisent la fréquentation de la montagne par les seniors en saison estivales, cela peut être en rapport aux activités thermales.



Graphique 3. Structure d'âge de la fréquentation « française » de la zone massifs par saison en 2011.
 Source des données : MANTEI Christian (dir). *Panorama du tourisme de la montagne : cahier numéro 1, l'offre et la fréquentation*. Paris : Atout France, 2012.

Nous pouvons poser cette relation sur la comparaison de la fréquentation des Pyrénées à celle des autres massifs. En effet, la représentation touristique de la montagne européenne se réduit souvent à la chaîne alpine.

HIVER 2010/2011	15-24 ans	25-34 ans	35-49 ans	50-64 ans	65 ans et plus
Pyrénées	14,0%	15,7%	35,9%	22,1%	12,3%
Autres massifs français	13,8%	17,3%	31,8%	24,5%	12,6%
Zone massifs "française"	13,9%	16,5%	32,8%	23,9%	12,5%

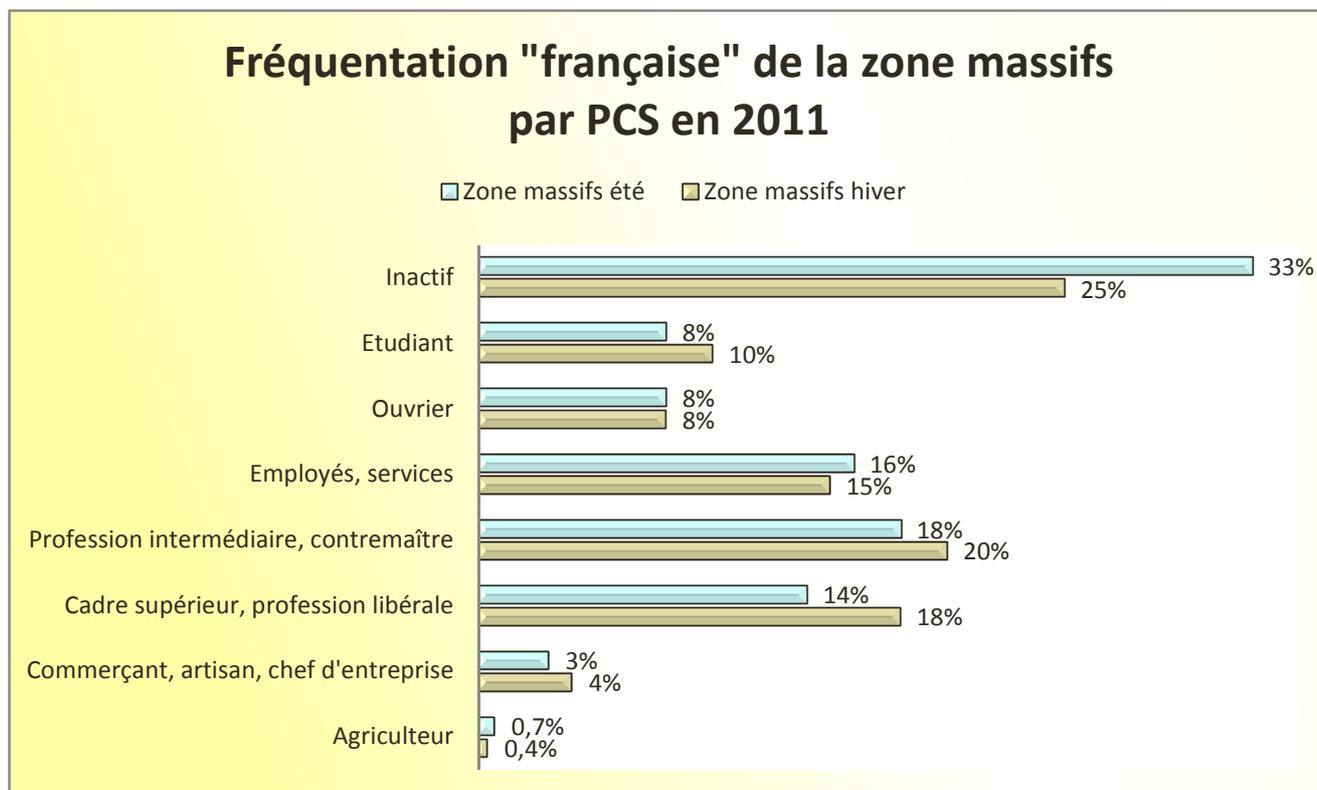
ETE 2010/2011	15-24 ans	25-34 ans	35-49 ans	50-64 ans	65 ans et plus
Pyrénées	6,8%	16,8%	29,5%	27,3%	19,5%
Autres massifs français	10,2%	16,5%	26,2%	27,1%	20,3%
Zone massifs "française"	9,8%	16,6%	26,8%	27,2%	20,0%

1. Profil selon l'âge en fonction des massifs français

Source des données : MANTEI Christian (dir). *Panorama du tourisme de la montagne : cahier numéro 1, l'offre et la fréquentation*. Paris : Atout France, 2012.

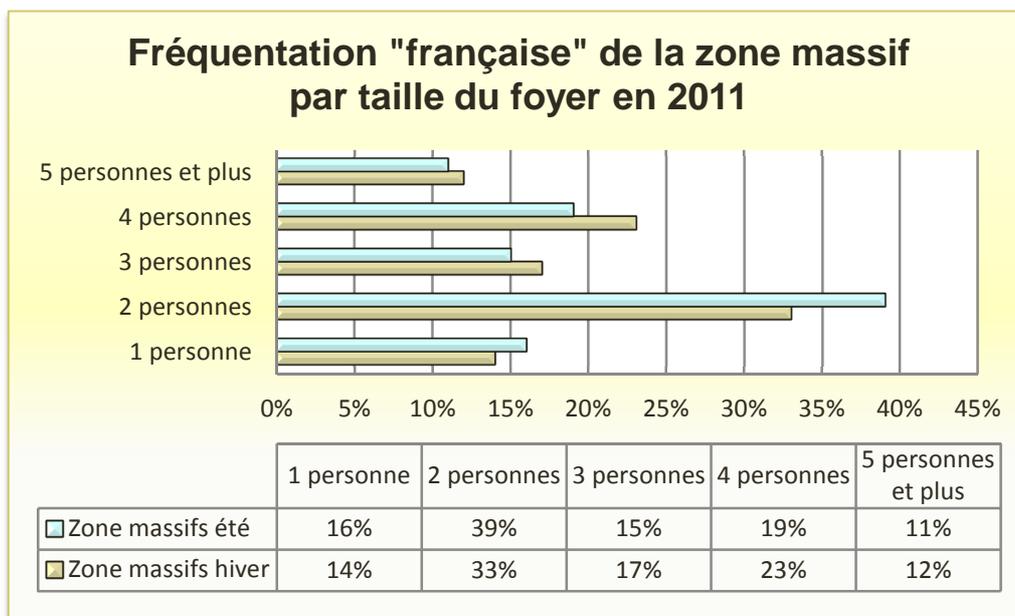
Ces derniers chiffres ne montrent qu'une très faible concurrence entre les Pyrénées et la moyenne des fréquentations d'autres massifs français (Alpes du Nord, Alpes du Sud, Massif-Central). Cela veut donc dire que la représentation d'un milieu ne joue pas forcément sur la destination en des lieux géographiques.

En revanche, il est à constater que la fréquentation de la montagne fait l'objet d'une clientèle française plus modeste durant l'été qu'en saison hivernale. La part des professions et catégories socioprofessionnelles correspondant aux « employés » et aux « inactifs » est plus importante en été, qu'en hiver.



Graphique 4. Structure de la fréquentation « française » de la zone massifs par professions et catégories socioprofessionnelles (PCS) en 2011. Source des données : MANTEI Christian (dir). *Panorama du tourisme de la montagne : cahier numéro 1, l'offre et la fréquentation*. Paris : Atout France, 2012.

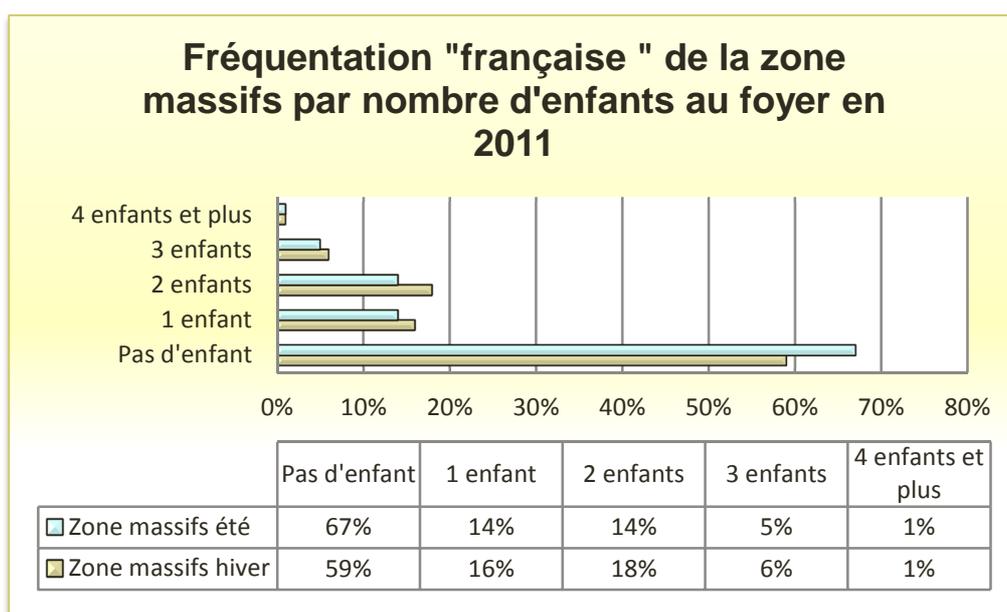
L'identité des touristes de montagne est aussi à faire en fonction du profil des foyers français. On note là encore une dissemblance entre les saisons. Seules les personnes issues de foyers peu nombreux (d'une à deux personnes) révèlent une fréquentation plus élevée en période estivale. En effet, si ce sont les foyers de deux personnes qui prédominent largement dans la fréquentation, l'hiver, la part des foyers de quatre personnes est plus importante que l'été.



Graphique 5. Structure de la fréquentation « française » de la zone massifs par taille du foyer en 2011.
 Source des données : MANTEI Christian (dir). *Panorama du tourisme de la montagne : cahier numéro 1, l'offre et la fréquentation*. Paris : Atout France, 2012.

Il est aussi à noter que le massif des Pyrénées reçoit l'hiver plus de foyers de grande taille, que le massif alpin. En revanche, pour la saison estivale, c'est le Massif-Central qui se distingue en accueillant des individus issus de foyers de grande taille.

En ce qui concerne la fréquentation française en fonction du nombre d'enfants au foyer, c'est majoritairement les foyers sans enfant qui séjournent, été comme hiver, dans les zones massifs (c'est notamment le cas de 2/3 d'entre eux en période estivales). En revanche, dès qu'il y a au moins un enfant au foyer, c'est la période hivernale qui est plus fréquentée.



Graphique 6. Structure de la fréquentation « française » de la zone massifs par nombre d'enfants au foyer en 2011.
 Source des données : MANTEI Christian (dir). *Panorama du tourisme de la montagne : cahier numéro 1, l'offre et la fréquentation*. Paris : Atout France, 2012.

Ces études sur la fréquentation des touristes français en zones massifs françaises, en ce qui concerne la saison estivale, montrent de façon réductrice, un public plutôt senior (âgé de plus de 50 ans), généralement peu dépensier en raison de sa catégorie socioprofessionnelle, ainsi qu'issue d'un foyer composé de deux personnes, majoritairement sans enfants au foyer.

Cette saison estivale est plus concernée par une nouvelle forme d'activité qui arrive dans le secteur pyrénéen de montagnes, le tourisme culturel patrimonial.

2. Vers un tourisme patrimonial

On note un lien sensible entre le tourisme et le patrimoine. Le tourisme va stimuler la reconnaissance patrimoniale, en retour de quoi, la patrimonialisation va stimuler la fréquentation. L'action de patrimonialisation développe une réflexion sur la médiation patrimoniale, participative de l'image du territoire, et qui, entre transmissions des savoirs et attrait des images (représentation), cherche à ouvrir l'histoire sur le présent.

Néanmoins, même si les objectifs se rejoignent, il y a une subtile distinction à voir entre le patrimoine et le tourisme. La valorisation patrimoniale, dans la logique de filiation et de préservation, transmet aux générations futures ce qui a été hérité des générations précédentes. Alors que la mise en valeur touristique cherche à transmettre dans l'immédiat, à communiquer un patrimoine qui n'existe que pour des personnes extérieures.

Dans un secteur de montagnes on peut autant parler de patrimoine naturel, mais aussi de patrimoine culturel. Lorsqu'en 1985 la loi montagne est signée sur la base notamment du travail de L. Besson (ministre et maire de Chambéry), il est question de patrimoine non seulement « naturel », mais aussi « culturel », ainsi qu' « architectural » et « paysager ».

« La montagne constitue une entité géographique, économique et sociale dont le relief, le climat, le patrimoine naturel et culturel nécessite la définition et la mise en œuvre d'une politique spécifique de développement d'aménagement et de protection. » (loi montagne de 1985, article 1)⁹¹

⁹¹ Olivier LAZZAROTTI et Philippe (dir.). 2007. *Tourisme & Patrimoine. Un moment du Monde*. Angers : Presse de l'Université (p. 165)

Or, le XX^e siècle fut caractérisé petit à petit par la réduction de la séparation entre les notions de nature et de patrimoine, alors que notre héritage théorique nous incite à distinguer les œuvres de la nature à la dynamique humaine.

La notion de patrimoine, vieille de plusieurs siècles, est associée à différents éléments physiques de notre environnement. Le patrimoine se décline sous diverses formes et épithètes. Il peut être entre autre, architectural, mobilier, écrit ou oral, ethnologique, géologique ou encore géomorphologique.

Que cela concerne le patrimoine naturel ou culturel, la valorisation patrimoniale est de plus en plus considérée comme un moyen efficace de redynamiser l'activité économique. En revanche, la valorisation, sans oublier la médiation des sites, fait preuve d'un véritable défi de la part des institutions et des associations, que certaines ont d'ailleurs du mal à relever.

Il faut aussi rajouter que la vallée du Haut-Adour (faisant aujourd'hui partie du territoire de la Haute-Bigorre) est considérée comme « voisin » d'une aire protégée, puisqu'elle se situe en périphérie du parc national des Pyrénées. Elle est alors considérée comme un partenaire de la protection et doit être intégrée comme tel par les gestionnaires. D'autant que la nature, progressivement monumentalisée, est considérée aujourd'hui comme une ressource pour le développement des territoires.

Nous pouvons faire l'analogie entre les lieux de mémoire révélés par P. Nora et les *courtàus* de la vallée du Haut-Adour : les lieux de mémoires sont à la mémoire nationale, ce que les *courtàus* sont à la mémoire de la vallée du Haut-Adour. Ils sont des ressorts mémoriaux et identitaires pour la population locale et des relais patrimoniaux pour la population usagère non résidente, dont touristique.

Parmi les différentes acceptations qu'il a été proposé pour les lieux de mémoire, nous pouvons retenir la conception selon laquelle ils sont considérés comme une propriété transmise par les ancêtres et le patrimoine culturel d'un territoire. Ce sont à l'évidence des lieux où inscrire une mémoire des expérimentations de générations précédentes, des lieux topographiques marquant des repères sur lesquels les générations futures peuvent prendre

appui. Ces lieux de mémoire permettent d'ancrer dans une réalité présente des souvenirs vivant par leurs transmissions.

Nous avons pu voir que la toponymie est un élément de transmission révélateur puisqu'elle permet d'identifier les lieux, mais surtout de révéler l'expérience qu'en ont fait les anciens. Ces noms de lieu peuvent être considérés comme des marques territorialisées de ce qu'a pu en tirer l'activité humaine. Cette volonté de laisser une trace est alors un signe de compréhension de l'espace expérimenté par ceux d'hier, pour ceux qui vont le vivre demain.

Le tourisme de mémoire est « une démarche incitant le public à explorer les éléments du patrimoine mis en valeur pour y puiser l'enrichissement civique et culturel que procure la référence au passé »⁹². Il relève en particulier quatre objectifs principaux : la conservation des marqueurs de témoignage d'évènements, l'explication et la mise en perspective de ces évènements en les inscrivant dans une approche permettant une rapide compréhension globale (contribution pédagogique), enfin, le développement économique du territoire.

Au sein de ce tourisme de mémoire, on peut aussi distinguer plusieurs types de sites : les sites témoins qui rassemblent les lieux ayant vécu l'histoire racontée, les sites commémoratifs plus caractérisés par le souvenir, ou encore, les sites d'information là où toutes sortes de témoignages font connaître l'histoire.

Par analogie, nous pouvons associer ces différents sites aux lieux que présente la vallée du Haut-Adour pour valoriser et patrimonialiser la pratique agropastorale disparue. En ce qui concerne les sites témoins, il n'est sans oublier les *courtàus*, mais d'un point de vue général, pour parler de l'organisation autour de cette pratique, c'est la vallée tout entière, composée de ces différents étages, qui devient un site témoin. Pour ce qui est des sites commémoratifs, entre autres, il est à citer la fontaine à beurre de Campan bourg : même si elle eut une fonctionnalité propre à une certaine époque, aujourd'hui n'étant qu'une simple fontaine du village plus ou moins délaissée, rien que par sa désinence, elle évoque l'ancienne pratique liée à l'activité laitière. Enfin, au sujet des sites informatifs, il faut bien sûr faire référence aux divers musées abritant divers objets (souvenirs, témoins).

⁹² Christian MANTEI (dir). 2012. *Le tourisme de mémoire en France : mesure et analyse du poids et des retombées économiques de la filière*. Paris : Atout France (p. 10)

Avec le tourisme de mémoire, une certaine typologie des visiteurs est à remarquer. On va notamment rencontrer les visiteurs « impliqués », qui se déplacent généralement en groupe organisé (famille), poussés par une démarche personnelle de souvenirs (en ce qui concerne les *courtàus* et l'ancienne pratique agropastorale de la vallée, dans cette catégorie très peu de personnes sont concernés). Aux côtés des visiteurs impliqués, on distingue les « ambassadeurs », représentés principalement par les locaux qui, à l'inverse de vouloir se souvenir, se pose en tant que transmetteur de leur patrimoine (là encore pour l'analogie, ce public se fait de plus en plus tard sur le territoire du Haut-Adour). Vont aussi se différencier les visiteurs « pédagogiques » qui sont souvent les récepteurs des « ambassadeurs », avec la participation importante des enfants (génération future), puisqu'il s'agit d'enseigner la compréhension du passé. On va aussi trouver les « spécialistes », en clientèle individuelle, qui eux sont motivés par l'approfondissement de leurs connaissances sur une période ou une thématique donnée. Enfin, deux derniers types de visiteurs, assez communs à tous types de tourisms, puisqu'il s'agit des « curieux » et des « spontanés ». Ils concernent tous deux une clientèle de passage sur le territoire, souvent désignés par l'expression « clientèle du dimanche », dictée par une simple volonté de découvrir soit un lieu qui les a toujours intéressés, soit simplement le territoire sur lequel ils se trouvent.

Le large catalogue d'activités que propose le territoire pyrénéen, nous amène à parler d'options dispersées au sein d'un même espace, sans bénéficier de station, ni de vrai repère, et qui s'avèrent alors pénalisant pour le développement touristique. En effet, la multiplication des dépliants vantant chacun les mérites de certaines communes, ainsi que la trop grande variété des propositions, aboutissent au mieux à des messages fractionnés. A la différence du cliché réducteur qui touche et attire beaucoup plus facilement le touriste.

On trouve une relative densité de patrimoine, qu'il soit culturel ou naturel, tendant à mieux se valoriser les uns avec les autres, en particulier lorsqu'ils constituent une unité de paysages, d'histoire et de sens. On décèle des atouts qui ne sont pas forcément mis en avant dans une logique des territoires, alors que le niveau de notoriété pourrait être fort en France, mais aussi à l'étranger.

A ce secteur de massifs que présentent les Pyrénées, il reste alors l'espace. Un thème aujourd'hui bien instrumentalisé pour parler de la relation entre pratique et milieu, porteur d'une image simple et attractive pour le touriste : montagnes = espace. L'espace est

synonyme de nature et de liberté. Mais une image qui peut aussi être mal interprétée, puisque la représentation d'une montagne « sauvage », livrée brute, peut se révéler effrayante, incapable de répondre aux besoins essentiels de nombreux touristes.

A côté d'un tourisme ayant du mal à se développer et demandant de ce fait d'accroître toujours plus son catalogue d'activités, se pose l'idée d'un tourisme de masse destructeur de l'espace montagnard. Nous pouvons alors nous demander si le tourisme, que ce soit celui déjà implanté et/ou celui envisagé, représente un réel danger pour le bien-être de la montagne. Ce danger est-il aussi perçu par la communauté, accusant une pratique de la montagne trop incisive pour la population locale ?

3. Une montagne victime du tourisme de masse ?

En ce qui concerne les *courtàus*, on trouve des questions qui tournent surtout autour de la problématique principale : faut-il vouloir à tout prix refaire « vivre » les *courtàus* au risque de pratiquer dans ces lieux l'« acharnement patrimonial » ou faut-il accepter leur disparition, étant celle d'une activité, d'une organisation, d'un monde et d'une société, aujourd'hui disparus ?

Dès lors, il semble pertinent d'envisager les formes de vulnérabilité pouvant être perçues par les différents acteurs impliqués, bon gré, mal gré, dans le processus de patrimonialisation et de valorisation touristique. Il est vrai que chacun d'eux suivant ses attentes et ses préoccupations ne va pas percevoir les mêmes formes de faiblesse. Autant d'informations qui présentent diverses manières de percevoir les relations entre patrimoine et tourisme au sein de l'espace montagnard.

La fréquentation accrue du secteur de montagnes suppose une gestion du territoire accompagnée d'une réglementation de son utilisation, ce qui finalement fut et est toujours le cas. Des conflits peuvent apparaître entre professionnels de la culture, d'autant plus dommageable que la population locale ne ressent pas toujours les bienfaits du tourisme, jusqu'à en ressentir même le contraire.

L'équilibre est difficile à trouver entre l'enjeu de certaines politiques qui cherchent à valoriser sans détruire. D'autant qu'à en croire la demande, les lieux délaissés aujourd'hui pourraient devenir les nouveaux espaces touristiques de demain. Néanmoins, les obstacles restent encore nombreux dans ce domaine.

Il faut le comprendre un afflux massif de touristes mal géré peut avoir rapidement des conséquences négatives tant économiques, que sociales, identitaires et environnementales, sur le territoire et sur la population. Quatre effets, déjà dégagés par Claude Origet du Cluzeau, auteur de nombreux ouvrages et articles sur le tourisme culturel, arrivent à déceler ses impacts négatifs. Dans un premier temps, on parle de la hausse globale des prix à la consommation, là où certains commerçants tentent d'exploiter au maximum les formules amenées par le tourisme. Deuxième effet, l'affaiblissement des autres filières d'activité économique qui supportent difficilement la comparaison avec certaines représentations d'activités plus lucratives. Au lieu de générer une nouvelle population touristique, le développement de certaines activités détournerait les touristes fréquentant déjà le même secteur, affaiblissant les activités auparavant développées. Le plan de développement du territoire doit alors obligatoirement prendre en compte que toutes les populations touristiques ne se sont pas intensifiées. Le troisième effet révèle l'accroissement d'un excursionniste alors moins rémunérateur que les séjours touristiques qui avaient été démultipliés grâce aux congés payés. Enfin, le quatrième effet concerne la mauvaise gestion des flux générant une insatisfaction de la part des visiteurs, notamment face à la privation d'authenticité de certains lieux.

Justement en ce qui concerne la dégradation de l'espace « naturel » (authentique), notamment des espaces protégés, on peut dater le début de cette prise de conscience d'une quinzaine d'années en arrière. Plusieurs réalités donnent des réponses à l'émergence tardive des enjeux de ce phénomène. Dans un premier temps, la pression sociale qui pourrait la limiter est presque inexistante. De même, la mauvaise connaissance de la fréquentation des sites, mais aussi les rythmes variés de dégradation, ont compliqué la perception des causes, responsables de l'évolution des milieux.

Se confronte deux attitudes en apparence très contradictoires : la préservation (en tant que mise en défense) et la valorisation (en tant que mise en spectacle) de la nature. Cette problématique se révèle être une formule à mettre en réflexion, et cela, pour permettre de mieux concevoir l'utilisation de n'importe quel paysage qui nous entoure.

« Conserver un univers préhensile, sauvegarder nos aptitudes à le penser concrètement, pour préserver notre humanité autant biologique que physique, voilà peut-être l'une des pistes d'interprétation de « l'inflation patrimoniale » [...] qui explique, peut-être partiellement, la tendance à protéger la nature... de nous, les humains. »⁹³

A ces conflits concernant la détérioration de l'espace naturel, se rajoute les difficultés d'une activité pointées du doigt par les bergers et vachers des zones de montagne. Même si de nombreux paysans de Bigorre ont pu poursuivre leurs élevages de moutons et de vaches en particulier grâce à un deuxième emploi, plus saisonnier, puisque concernant la saison hivernale, et souvent en rapport avec le tourisme, la frontière reste faible entre avantages et désavantages. C'est particulièrement les stations de ski qui nécessitent de beaucoup de personnel surtout en hiver. A ce titre, nous pouvons citer quelques moniteurs de ski qui lorsque la neige a fondue retourne en montagne, mais cette fois accompagné de leur troupeau, ou encore D. Pambrun, notre apprenti éleveur, qui l'hiver venu envisage de devenir dameur. En période estivale, l'obligation de partager la montagne avec un tourisme, qui peu à peu investit le territoire, est un apprentissage qui se révèle quelque peu abrupt pour l'éleveur de montagne, alors usager du milieu depuis la nuit des temps.

L'un des gros problèmes à l'heure actuelle est que les étiquettes touristiques forcent une mauvaise interprétation de certaines représentations des estives, en particulier celle de la vache carte postale. En effet, la vache est présente sur une bonne partie des images estivales de la montagne et fait donc l'objet de photos souvenirs. Mais le risque devient plus grand quand ce sont les touristes qui posent aux côtés de la vache, comme nous le raconte M. Labadens en rappelant avoir vu la photographie d'un père de famille tenant dans ses bras d'un côté son jeune enfant et de l'autre une des cornes de la bête. Combien d'accidents mettant en cause des blessures opérées principalement par les cornes de l'animal sont à déplorer chaque année. Même si la montagne est avant tout perçue comme un espace de loisirs, c'est aussi un territoire qui « appartient » tout autant au pastoralisme et dont les bêtes sont habituées au point maintenant de s'y promener en liberté, à l'instar du randonneur.

Ce tourisme de montagne n'arrivera réellement à se développer et s'implanter dans le paysage que s'il y a une prise de conscience et des locaux, et des personnes extérieures. On

⁹³ HERITIER Stéphane (dir). 2009. *Nature et patrimoine au service de la gestion durable des territoires*. Meudon : Publications Missions Ressources et Compétences Technologiques (p. 212)

parle donc d'une prise de conscience du besoin de mettre en place une prévention, mais aussi la prise de compte de l'existence d'une prévention sur la préservation et le respect nécessaires. Les professionnels de ces secteurs de montagne doivent en collaboration avec les touristes trouver une ligne d'entente et divers moyens de communication pour éviter de faire de la montagne un secteur privé, alors que depuis toujours, elle est un bien collectif.

« _ *Oui, mais c'est notre capitale et notre outil de travail, dit le berger.*
_ *Vrai.*

_ *Oui, mais c'est notre patrimoine commun, un de nos derniers espaces de liberté,
pour nous et nos descendants, disent d'autres usagers, randonneurs ou protecteurs.*
_ *Vrai aussi ... »⁹⁴*

Un dialogue qui doit avant tout clarifier les objectifs. Il faut une mise en cohérence des divers buts, que ce soit l'aménagement du territoire, la gestion et la conservation, la préservation d'espèce, l'encouragement des territoires ruraux à se développer ou encore la restauration d'un paysage. Une mise en cohérence qui doit aussi et impérativement se faire sur l'implication des populations concernées en vue d'atténuer les conflits, principales réactions de décisions vécues comme imposées.

Après avoir essayé d'interpréter les différentes manières de percevoir les relations entre patrimoine et tourisme, spécifiques aux territoires d'estives, il est maintenant temps de s'intéresser à la mise en place d'éléments en faveur du tourisme, en particulier patrimoniale, sur le territoire de la vallée de Campan.

⁹⁴ Joseph PAROIX. 2006. *Pyrénées, berger dans les nuages*. Pau : Cairn (p. 107)

PARTIE B)

Un patrimoine qui tend à se démarquer

« Sur le plan de développement touristique, l'image des Pyrénées est celle d'un ours dans la tête des Français, cela relève d'une affabulation contraire aux attentes exprimées par les touristes qui pratiquent ces montagnes depuis les débuts du pyrénéisme et du thermalisme au XVIII^e siècle. »⁹⁵

Il faut savoir qu'à la suite de la conquête des sommets pyrénéens et de la révélation des bienfaits de l'eau et de l'air des montagnes, s'est au tour du paysage montagnard en lui-même d'être considéré. Mais au-delà d'un paysage sauvage, c'est bien l'image d'une montagne habitée, entretenue et parcourue par les troupeaux et leurs pâtres, qui est mise à l'honneur.

Avec le développement d'un tourisme de montagne culturel, il faut parler du secteur de la culture, dont les budgets semblent difficiles à équilibrer et qui reste un grand consommateur de crédits publics. On ressent de plus en plus un certain besoin des tutelles à demander une justification de maintien et de développement de ce secteur. En conséquence, on recherche toujours plus à améliorer l'extension de critères de moins en moins économiques. C'est la valorisation de ses éléments qui s'avère obligatoire en vue de pouvoir faire face aux restrictions budgétaires.

Il convient, au début de toute initiative, de définir les aspects qualitatifs. Ensuite, c'est au rôle des gestionnaires de trouver un ordre d'importance de ces derniers aspects, mais surtout de savoir les faire valoir en fonction de l'interlocuteur placé en face de lui. Ces bilans qualitatifs sont, encore plus aujourd'hui, directement liés aux choix, non seulement économiques, mais aussi politiques, en faveur d'un programme de développement local ou territorial. En revanche, les objectifs des administrations publiques ne sont pas aussi clairement définis que ceux du secteur privé. D'autant que dans certains cas, il est à déplorer l'entrave au développement à long terme, particulièrement en conséquence de jeux politiques anéantissant souvent les initiatives engagées par des prédécesseurs.

Il sera alors temps de s'intéresser aux acteurs procédant autour et sur l'instrumentalisation d'une certaine image archaïque des Pyrénées. On peut relever

⁹⁵ Monique BARRUE-PASTOR (dir.). 2014 (p. 126)

l'incontestable démarche participative, faisant en sorte qu'un maximum d'acteurs du territoire puissent exprimer leur point de vue, mais aussi leurs attentes en particulier en ce qui concerne les retombées d'un projet. Tout cela participerait à l'élaboration d'un développement économique local satisfaisant pour chacun (d'autant plus recherchée si l'idée est lancée par une collectivité publique).

Nous pourrions aussi voir quels sont les instruments déjà mis en place pour faire valoir l'identité pastorale de la vallée du Haut-Adour.

1. L'archaïsme d'une vallée instrumentalisée

Déjà dès l'exode rural, la déprise agricole et la fermeture des paysages deviennent une des premières préoccupations des collectivités locales de montagne dans les années 1970 et 1980. Avant de véritablement s'intéresser au développement touristique, on s'inquiète du rôle indispensable de l'élevage dans l'entretien des paysages montagnards. On se trouve alors loin du désir de retour à l'ensauvagement, en particulier prôné par les écologistes. C'est la nécessité de maintenir une pratique pastorale dans le but d'une préservation générale qui va donner particulièrement aux Pyrénées centrales (entre Cauterets et Luchon) la représentation de l'archaïsme.

Autant en période hivernale, il n'est question essentiellement et en toute logique que de sports d'hiver, autant en période estivale, c'est la publicité de l'espace, terrain de liberté que représente la montagne. La montagne redevient presque le territoire que les générations antérieures ont réussi à exploiter. On remarque des communes qui en se retournant vers ces pratiques ancestrales y voient une option de développement territorial.

N'étant pas seulement l'affaire des communes, d'autres espaces plus ou moins étendu, veulent alors confronter, voire créer, une image qui leur soit propre, sans oublier qu'elle doit rester attractive. C'est là qu'entrent en jeu les activités touristiques et leur promotion, puisqu'ils font office de support à l'image choisie, servant tous les aspects du développement. Cette « autopromotion », pouvant se révéler couteuse, et la conséquence exemplaire d'une volonté d'autonomie en particulier favorisée par les lois de décentralisations. Mais cela

montre aussi que l'idée de globalisation du tourisme et des espaces touristiques est assez mal perçue. De ce fait, les responsables politiques des différents ensembles géographiques sont confrontés au recours de divers moyens souvent relevant de coûts importants, que présentent les technologies commerciales en faveur de la fabrication d'images, ou encore de marketing pouvant aller jusqu'à la conception de produits touristiques et leurs supports promotionnels. Néanmoins, on constate que dans la plupart des cas, certainement en raison du coût et du labeur, les élus des collectivités locales ne s'intéressent qu'en dernier recours au tourisme, même s'ils sont bien conscients des apports réels de ce secteur économique. Avec ces envies autonomistes, certaines personnes, plus ou moins concernées par le développement touristique, profitent de l'incompétence des décideurs en ce domaine. C'est donc en partie pour ses raisons que l'on constate la rareté de bénéfices dans le secteur du tourisme, en milieu rural.

Pour une collectivité territoriale, il apparaît essentiel de pouvoir se donner les moyens de faire la part des choses pour faire le choix d'investir dans le secteur touristique en toute objectivité. Cela va principalement être révélé par l'étude de l'impact économique d'une pratique touristique, quelle qu'elle soit, afin qu'elle devienne éventuellement un facteur de promotion et de développement local.

Mais pour qu'un projet puisse se développer dans les meilleures conditions, il doit réussir à s'intégrer au sein du contexte territorial, social, et nous l'avons déjà dit économique. C'est alors à la population locale, d'être consultée afin qu'elle prenne conscience des contraintes pouvant être occasionnées par un nouvel équipement, mais aussi qu'elle comprenne les avantages et bénéfices que cela peut lui apporter. Ces bénéfices concernent majoritairement des retombées économiques en termes d'emploi, mais aussi d'image et de ce fait de fréquentation. Cette population locale est souvent oubliée, alors qu'elle pourrait se révéler être un élément important pour la bonne réalisation d'un projet (employés et/ou clients). D'autant qu'elle est actrice du contexte politique et, de ce fait prend part aux décisions de la collectivité. On comprend aussi que les retombées économiques peuvent grandement l'intéresser.

Aux côtés de cette population locale concernée, il faut bien entendu compter d'autres acteurs multiples pour l'élaboration d'une mise en valeur d'un territoire plus ou moins large en fonction de leurs compétences. On pourra ainsi parler de tutelle départementale, régionale, ainsi que nationale, sans oublier les acteurs locaux, publics et privés.

2. Les acteurs

A l'échelle européenne, on peut faire de nouveau référence au programme opérationnel interrégional (POI) Pyrénées, commun aux régions Aquitaine-Limousin-Poitou-Charente et Languedoc-Roussillon-Midi-Pyrénées (cette dernière est même autorité de gestion), signé le 15 décembre 2014 par la Commission européenne. Ce plan, doté de 25 millions d'euros du FEDER, met l'accent sur la valorisation des richesses du massif des Pyrénées au profit de l'emploi et de la croissance, visant notamment la qualité et la diversité des activités touristiques, ainsi que la valorisation des filières économiques traditionnelles et spécifiques aux Pyrénées.

Au niveau national, l'Etat existe dans la vallée en particulier par la présence du Parc national des Pyrénées, dont la vallée de Campan est comprise en périphérie, ainsi que celle du conservatoire botanique national des Pyrénées situé à Bagnères-de-Bigorre. Ces deux établissements publics sont placés sous la tutelle du ministère de l'Ecologie, du Développement durable et de l'Energie, en charge notamment de l'environnement.

Les missions du Parc national sont particulièrement intéressantes du fait de l'intérêt porté aux patrimoines, notamment culturels. Bien que située aux abords, la vallée du Haut-Adour bénéficie de l'existence du parc en tant qu'image de marque du territoire, le développement du tourisme s'appuyant spécialement sur ce patrimoine préservé et reconnu.

Le conservatoire botanique, âgé de presque 20 ans, a pour principale mission la connaissance de la flore et des habitats naturels, ainsi que la conservation des éléments rares et menacés. A cela, il faut rajouter sa mission d'information et de sensibilisation. Il se révèle particulièrement intéressant en ce qui nous concerne la relation qu'il donne à voir entre

diversité biologique et diversités culturelles, s'impliquant dans le recueil et la valorisation des représentations, usage et pratiques du végétal.

Au niveau régional, concernant la nouvelle région Languedoc-Roussillon-Midi-Pyrénées, de par les nouveaux horizons qu'apporte la variabilité du paysage appartenant aux 13 départements qui la composent, l'offre tourisme doit maintenant se partager entre les deux têtes d'affiche que sont la mer et la montagne (Méditerranée et Pyrénées). Autant dire que les patrimoines culturels et naturels de la vallée du Haut-Adour, si ce n'est le site emblématique du Pic de Midi de Bigorre et son observatoire, ne font pas encore trop parler d'eux. En effet, l'image du tourisme prône simplement « farniente au bord de la Méditerranée ou randonnée dans les Pyrénées »⁹⁶. En revanche, il est intéressant de donner quelques chiffres en ce qui concerne ce territoire et son activité touristique puisqu'il représente 13 milliards d'euros, relevant 181 millions de nuitées annuelles et procurant 87 500 emplois liés au tourisme, la plaçant 4^e au classement des régions dans cette activité.

Néanmoins grâce à la présence du site du Grand Tourmalet – Pic du Midi, labellisé « Grands Sites de Midi-Pyrénées » on arrive à sentir l'étincelle régionale au sein du Haut-Adour. Ce label lancé au cours de l'année 2008, rassemble de nombreux sites possédant une forte notoriété vis-à-vis des clientèles nationales, mais aussi internationales, participant ainsi au rayonnement des territoires dans lesquels ils se situent. Ces sites bénéficient ainsi d'investissements en faveur de la valorisation du patrimoine, mais aussi au niveau de la qualité des infrastructures d'accueil et la préservation de l'environnement de ces derniers.

D'autant que pour la petite histoire, la construction de l'observatoire du pic du Midi de Bigorre, eut sa part en ce qui concerne le déclin de l'activité agropastorale de la vallée. En effet, la robustesse des vachers du Haut-Adour qui avaient l'habitude des terrains accidentés du fait de monter quotidiennement en montagne, les a fait être réquisitionner dès les années 1870 pour servir de « porteur ». Ces gens de la vallée disaient alors avoir un « vrai métier » en aidant à monter, sans autres moyens techniques que la marche, tout l'équipement qui devait rejoindre depuis Gripp le point culminant à 2 872 m d'altitude.

⁹⁶ <http://www.regionlrmp.fr/Tourisme>

En ce qui concerne de département des Hautes-Pyrénées, le domaine de la culture ne s'intéresse que très peu au patrimoine situé en montagne. Le secteur des estives est principalement reconnu grâce aux activités sportives. A ce titre, il est à citer la Commission départementale des espaces, sites et itinéraires de pleine nature. C'est par ces pratiques sportives que sont considérées la valorisation et la préservation de l'environnement et de la biodiversité. En effet, la CDESI⁹⁷ ayant pour slogan « une nature protégée parce que mieux partagée », a pour mission de faire l'inventaire et la réalisation d'un plan départemental des espaces, sites et itinéraires où se pratiquent les activités et sports de pleine nature.

Au niveau du domaine culturel participant à la conservation du patrimoine propre au secteur des montagnes, cela concerne nettement plus le CAUE⁹⁸ des Hautes-Pyrénées. Cet organisme départemental a pour missions l'information et la sensibilisation du public dans le domaine de l'architecture, de l'urbanisme et de l'environnement, la formation des maîtres d'ouvrages et de professionnels, l'information et le conseil aux particuliers qui désirent construire ou rénover, ainsi que le conseil aux collectivités locales sur leurs projets d'urbanisme, d'architecture ou d'environnement.

Aujourd'hui, en France, dans les zones de moyennes montagnes, on trouve la création d'espaces nouveaux, se mêlant à des espaces déjà existant comme notamment les entités administratives départementales et régionales. Ainsi, on relève le groupement de communes et de cantons, créés afin de gagner une position plus importante, prêt à se démarquer au sein d'ensembles plus vastes tel que le département, la région et la France.

La communauté de commune de la Haute-Bigorre est à considérer comme tel. Ce regroupement administratif de 24 communes prône un territoire uni autour d'un paysage, d'une culture, ainsi que d'un destin communal commun. D'autant qu'aujourd'hui, le territoire de la vallée du Haut-Adour se retrouve partagé entre trois communes que sont Bagnères-de-Bigorre, Campan et Beaudéan. Au niveau de la Haute-Bigorre, on remarque la considération du secteur de l'agriculteur en tant qu'agriculture de montagne et valléenne, conscient que cette activité « façonne et entretient les paysages, gage d'une ouverture au tourisme rural et de montagne »⁹⁹. Bien que ses activités culturelles ne reconnaissent qu'essentiellement le

⁹⁷ Commission départementale des espaces, sites et itinéraires

⁹⁸ Conseil d'architecture, d'urbanisme et d'environnement

⁹⁹ <http://www.haute-bigorre.fr/economie/agriculture/pastoralisme>

patrimoine baroque (concernant 17 des 24 communes), c'est au niveau de ses activités économiques que l'on remarque, entre autres, la participation du tourisme estivale tourné notamment sur la découverte de la nature et de la vie pastorale.

On ressent donc que dans le domaine public, au niveau administratif entre les communes et l'Etat, le patrimoine culturel de la vallée du Haut-Adour est intimement lié à son patrimoine naturel, véritable vitrine touristique, attirant particulièrement un tourisme de loisirs sportifs.



www.parc-pyrenees.com

Conservatoire Botanique National



PYRÉNÉES et MIDI-PYRÉNÉES

cbnmpm.blogspot.fr



www.tourisme-hautes-pyrenees.com

LANGUEDOC
ROUSSILLON
LA RÉGION MIDI
PYRÉNÉES

(logo provisoire)
www.regionlrmp.fr



www.hautespyrenees.fr



www.ville-bagneresdebigorre.fr



www.caue-mp.fr/65-hautes-pyrenees



www.tourisme-midi-pyrenees.com



www.europe-en-lrmp.eu



www.grand-tourmalet.com

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE



MAIRIE DE CAMPAN
HAUTES-PYRÉNÉES

campan.fr



www.haute-bigorre.fr

34. Logos des divers acteurs participant à la valorisation du patrimoine culturel et naturel en vallée du Haut-Adour

La culture patrimoniale orientée sur l'héritage pastoral de la vallée concerne plus spécifiquement les associations, ainsi que les particuliers professionnels du secteur montagnard.

Même si son activité se fait en faveur du développement durable du territoire, basée notamment sur la valorisation de l'environnement, le CPIE¹⁰⁰ Bigorre-Pyrénées a mené quelques actions autour du paysage pastoral de la vallée du Haut-Adour. Ces actions se rapportent à leur mission d'éducation à l'environnement et au développement durable. Bien qu'avant tout basé sur la loi 1901 des associations, le CPIE est aussi un label supporté par les ministères chargés de l'Environnement, de l'Education Nationale, de la Jeunesse et des Sports et de l'Agriculture. On peut relever un des trois axes de ses compétences qui concerne la transmission, assimilée à une démarche à la fois scientifique, sensible et culturelle, adaptée à chaque public.

Parmi les associations, reconnues par la loi 1901, toutes installées dans la commune de Campan, il faut aussi parler des actions menées par les Amis de Madame Campan (notamment par son axe « patrimoine » valorisé à travers le musée Carrefour des patrimoines), Pierre des Esclozes et Pêche sportive Pyrénées réunies autour de la restauration d'un *courtàu*, Les Marbrés de l'Espiadet qui même si elle se concentre sur la valorisation de l'activité marbrière de la vallée, s'intéresse quelque peu au site initial du *courtàu* de l'Espiadet avant la révolution industrielle, enfin l'association des Pastourelles de Campan qui a pour vocation la transmission des danses, chants, musique, coutumes et langue des paysans du Haut-Adour.

En ce qui concerne les particuliers professionnels du secteur montagnard, il faut bien entendu parler des bergers, plus que des vachers. De nos jours, ils proposent nombres d'activités touristiques autour de leur métier, en particulier lors de fêtes de la transhumance pendant lesquelles ils convient chacun à accompagner le troupeau jusqu'à sa demeure estivale.

Maintenant que nous avons fait le tour des acteurs opérant sur le territoire de la vallée du Haut-Adour afin de valoriser, mais aussi (et surtout) de préserver le patrimoine de la vallée, nous pouvons nous intéresser à leurs investissements sur le territoire, que ce soit au niveau de la communication ou de l'organisation d'évènements.

¹⁰⁰ Centres Permanents d'Initiatives pour l'Environnement

3. La mise en valeur d'une identité pastorale

D'un point de vue générale, les investissements matériels et ponctuels (quand il s'agit d'évènements) sont révélateurs de la dynamique économique d'une filière touristique. Ils sont un indicateur clé des efforts nécessaires à la conservation et la mise en tourisme des sites et traduisent généralement les améliorations répondant aux attentes des clientèles.

En ce qui concerne l'identité agropastorale de la vallée du Haut-Adour, la prise de conscience d'y adjoindre une mise en valorisation ne s'est fait qu'il y a seulement quelques années, nous pouvons même dire qu'elle est encore dans son processus d'« éclosion ». Une prise de conscience qui ne s'est notamment opérée qu'au niveau de la commune de Campan et de certaines associations en particulier. A l'heure où le développement territorial à presque tous les niveaux administratifs s'est inscrit dans un mouvement d'agrandissement pour mieux s'affirmer, une certaine identité communale tend à se démarquer.

En observant le territoire, ainsi que le calendrier des évènements pour l'année 2016, on peut faire une liste des quelques moyens de communication mis en place en faveur de cette mise en valorisation, en relation avec une mise en tourisme, d'une notion plus ou moins neuve qui commence en tout cas à s'affirmer : la pratique agropastorale de la vallée du Haut-Adour disparue. En revanche, la référence propre aux *courtàus* est encore difficilement perçue, pour ne pas dire presque oubliée.

En tant que premier élément visuel propre à la communication de cette mise en valeur, on peut parler du panneau d'informations placé juste à l'entrée du territoire de Campan. Reprenant le style architectural stéréotypé de la vallée, avec les *penaus*, ainsi que le « hibou » en chapiteau. Grâce à son emplacement stratégique (à côté d'un parking), on peut dire que ce panneau sur la vallée de Campan ne fait pas vraiment dans la discrétion. Muni de deux planches-textes recto verso, cette installation présente des informations sur la vallée de Campan réunies autour de quatre thèmes : « Campan », « Culture et sport », « Un paysage bâti » et « Le patrimoine naturel ». Résumant les informations clés à propos de la vallée et abondamment illustrés, ces panneaux organisés comme des portfolios ne parlent pas à proprement dit des *courtàus*, mais fait une brève allusion à l'ancienne organisation agropastorale de la vallée avec le thème « Un paysage bâti ».

Encore à l'entrée du village de Campan, on peut trouver la silhouette en bois d'un pâtre munie de son bâton et accompagné d'un chien. Cette imposante installation composée de deux pièces est, elle aussi, difficile à manquer, puisque placée en bonne position sur un des murs pignons de la salle des fêtes. Néanmoins, rien autour ne permet la lecture de cet élément. Lors d'une brève conversation avec un élu de la commune de Campan, on m'a seulement fait comprendre que cela n'avait rien à voir avec les *courtàus*.

Un autre élément assez singulier, et en revanche en parfait accord avec les *courtàus*, est l'esthétique que donne à voir l'espace air de repos de l'office de tourisme de La Mongie. On y trouve l'installation de petites cabanes ainsi que la sculpture en bois d'une vache qui reprennent l'esprit des « villages » de vacher en montagne, d'autant que La Mongie, rappelons-le, était à l'origine un *courtàu*. Néanmoins là encore aucune lecture d'interprétation n'est donnée à voir. Un public non averti et sans la connaissance de ce qu'est un *courtàu* ne pourra jamais faire la relation avec l'ancienne pratique agropastorale de la vallée du Haut-Adour.

En revanche beaucoup plus parlant sont les panneaux explicatifs présents aux *courtaus* d'Artigussy et des Esclozes, installés par l'association Pierre des Esclozes. Trois panneaux (un à Artigussy, deux aux Esclozes) reprennent dans un esprit de synthèse quelques informations essentielles à la connaissance des *courtàus* en lien avec l'activité agropastorale aujourd'hui disparue. Il est à noter la présence de fil barbelé encadrant chaque panneau, que l'on pourrait croire non-avenante, surtout pour un jeune public, mais nécessaire à prévenir les risques de détérioration dû à la présence de gros bétails.

L'action du CPIE est à relever pour la réalisation de fiches pédagogiques¹⁰¹ plutôt tournées vers l'éducation du jeune public et particulièrement destiné à l'usage des enseignants. Nous pouvons notamment parler du dossier « Agropastoralisme » téléchargeable sur le site Internet. A l'aide de schémas et de questionnaires à compléter, il guide et accompagne l'enseignant devant expliquer à sa classe comment étaient organisés les différents étages de la vallée (fond de la vallée, zone intermédiaire, estives), tout en comparant le paysage actuel à celui qu'il a pu être plusieurs siècles en arrière. Cet organisme a aussi participé à de nombreuses publications, particulièrement concentrées sur la vallée de

¹⁰¹ Voir Annexes

Lesponne. Elles proposent notamment des inventaires de *courtàus*¹⁰², de patrimoine pastoral¹⁰³, ainsi que les usages¹⁰⁴ qui y étaient liés.

Sinon la valorisation et la mise en tourisme de l'identité pastorale de la vallée, ainsi que des *courtàus* dans certains cas, est surtout communiqué au travers de l'organisation d'évènement ponctuels, organisé essentiellement durant la période estivale (moment où il n'est plus question de sports d'hiver).

Quoi de mieux pour initier touristes et curieux à l'activité pastorale de la vallée que de les convier au moment de la transhumance. Les bergers, plus que les vachers, sont de plus en plus nombreux à associer la population à cette tradition rivalisant encore aux contraintes de la vie moderne en organisant des fêtes de la transhumance. Le tout premier rassemblement fut organisé en 1999 grâce à l'initiative d'un berger campanois. Une tradition qui devient vite une célébration annuelle mêlant festivités, folklorisme et randonnée pour le plaisir des petits et grands. Toutefois, il est à noter que pour l'année 2016 l'habituelle transhumance qui partait de Campan pour rejoindre les pâturages du Tourmalet à changer de versant pour accompagner cette fois les bergers du pays Toy effectuant la liaison Barège-Tourmalet. Néanmoins, les touristes de plus en plus amateurs d'authenticité et de tradition ont donné l'idée à d'autres éleveurs d'ouvrir leurs portes en proposant des activités des plus variées. C'est le cas de Vie d'Estives mené par l'association Les Estivets, qui propose une ferme récréative située juste au-dessus de Beudéan, présentant un catalogue d'activités autour du métier « traditionnel » d'éleveur en montagne.

En ce qui concerne le calendrier de l'été 2016, la commune de Bagnères organisera la fête pastorale. L'occasion d'une véritable mise en valorisation de l'identité pastorale présentera notamment des « outils d'autrefois », en montrant ce à quoi pouvait ressembler l'activité agropastorale au XIX^e siècle. Nous pouvons de nouveau faire référence aux actions du CPIE¹⁰⁵ qui propose des activités principalement autour de la botanique et de la biodiversité, mais sur les sites de certains *courtàus*, évoquant l'occupation humaine par

¹⁰² Ouvrage à consulter au CPIE de Bagnères-de-Bigorre : LEVEQUE Stéphane. *Inventaire des courtaous en vallée de Lesponne, résultats partiels 1992-1993* (rapport dactylographié, 60 p.)

¹⁰³ Ouvrage à consulter au CPIE de Bagnères-de-Bigorre : CPIE Bigorre-Pyrénées. *Inventaire du patrimoine pastoral d'altitude en vallée de Lesponne*. 1996 (fiches, plans, rapport, 100 p.)

¹⁰⁴ Ouvrage à consulter au CPIE de Bagnères-de-Bigorre : CPIE Bigorre-Pyrénées. *Inventaire des cabanes pastorales et usages en vallée de Lesponne*. 1997 (76p.)

¹⁰⁵ Voir Annexes : « Identité pastorale valorisée »

l'évolution du paysage. A ce titre, nous pouvons retenir quelques dates : le 08/06 « Pas à Pas sur les traces du paysage vivant », le 06/07 « Fleurs des pâturages en vallée de Lesponne » (randonnée autour du *courtàu* de la Lit), le 20/07 « Sur les estives de la Bouche de Campan » (randonnée jusqu'au *courtàu* du Teilhet), ou encore le 27/07 « Sur les traces des bergers en Haut-Adour ». Avec un évènement qui revient maintenant chaque année, basée sur le modèle des Journées du patrimoine, on peut parler des Journées du patrimoine de pays et des moulins qui pour sa 19^e édition, présente le thème « Métiers et savoir-faire ». Un évènement qui propose à plusieurs organismes publics et privés d'organiser des activités en fonction du thème afin de se faire connaître, mais surtout faire reconnaître le patrimoine de leur territoire au sein de plusieurs régions de France. En ce qui concerne Campan, on peut relever la participation des associations les Amis de Madame Campan, ainsi que Pierre des Esclozes. Respectivement, l'un proposera de découvrir la fabrication du beurre à la baratte ayant été une richesse de la vallée, ainsi que l'exposition permanente sur le Haut-Adour ; tandis que l'autre propose la visite guidée d'un « Courtaou, village d'estive, en cours de restauration », avec notamment la présentation des savoirs faire architecturaux (techniques de la pierre sèche, toiture en lauzes et utilisation d'outils anciens).

Avant de s'intéresser aux restaurations de *courtàu* comme moyen de mise en valeur de l'identité pastorale du territoire, nous pouvons nous demander si elles sont systématiquement nécessaires ou s'il suffirait simplement de faire « parler » les ruines ? Sommes-nous obligés de faire du neuf pour parler d'une activité aujourd'hui obsolète ? On peut dire que dans un sens oui. En tant qu'objet de communication, pour parler d'un patrimoine bâti, l'élévation est indéniablement plus explicite que des ruines. Mais l'aspect actuel que donne à voir la plupart des *courtàus* du Haut-Adour raconte aussi une l'histoire. C'est l'histoire de la fin d'une activité et du déclin autonomiste d'une vallée prête à s'ouvrir sur le monde.

Autrement dit, le débat reste ouvert. D'autant que la véritable question à se poser aujourd'hui concerne ce que l'on peut faire de ce patrimoine architectural, comme l'intégrer dans une logique de mise en tourisme et quelles sont les options à prendre en compte ?

PARTIE C)

Restauration de *courtàus*

« Un jeune valléen, peut-être encore dans les limbes, entendra bien parler de ces cabanes et de ses aïeux et, atavisme ou retour aux sources, trouvera sans doute que ces pierres qui l'entourent méritent de devenir autre chose que ce qu'elles sont et ainsi les assemblera pour en faire des murs. Ou bien, un archéologue plus curieux que les autres, en mal de thèse peut-être, ira jusqu'à retrousser ses manches pour donner réalité à sa recherche sur l'habitat ancien, et comme notre valléen, retrouvera par son geste celui de ces milliers d'hommes qui, quelques siècles avant eux, exprimaient ainsi en silence leur intelligence et leur envie de vivre. »¹⁰⁶

Dans la continuité de la partie précédente faisant référence aux moyens déjà mis en place pour présenter l'identité pastorale de la vallée, il est intéressant de s'arrêter sur les importantes restaurations de deux *courtàus* au sein de la vallée du Haut-Adour. Dès la deuxième moitié du XXe siècle, on compte de nombreux projets de restauration, comme la cabane de Conques (Lesponne), celle de Sarrède ou encore les diverses manifestations au Sarrat de Gailh. Mais, faute d'entretien, certaines ont déjà subi quelques dégradations.



77. Cabane de Sarrède restaurée dont la toiture s'est effondrée
Photographie prise le 23/05/2016

¹⁰⁶ Georges BUISAN. 1991 (p. 122)

De ce fait il a été retenu deux *courtàus* en particuliers. Ces restaurations sont d'autant plus intéressantes puisqu'elles concernent à ce jour la première et la dernière réalisées dans la vallée du Haut-Adour.

Il s'agira donc de parler de la restauration du *courtàu* de la Lit dont les premiers travaux sont effectués par G. Buisan dès 1978. Une restauration intéressante puisqu'il ne s'agit pas de la seule restauration de quatre cabanes. G. Buisan est aussi sorti un peu des limites puisque, dans les environs mêmes de la Lit, il a aussi construit trois *orrys*¹⁰⁷. Un type architectural entièrement réalisé en pierre sèche, mais qui n'a alors jamais été présent en Haut-Adour, en revanche largement répandu sur tout le pourtour méditerranéen.

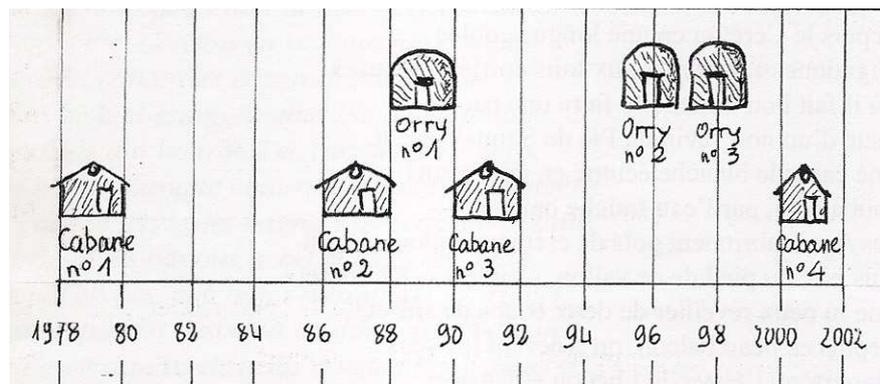
Dans un second temps, il sera question de la restauration d'une cabane au *courtàu* des Esclozes, lancée par l'association « Pierre des Esclozes » à l'initiative d'un groupe de randonneurs voulant rendre hommage à une personne de la vallée. Une activité sur le site qui commence dès 2010. Le projet prenant de plus en plus d'ampleur, on parle aujourd'hui du projet de restauration du canal bordant les cabanes du *courtàu*. Des derniers travaux, en partenariat avec l'association Pêche Sportive Pyrénées, qui devraient s'opérer dans le courant de l'été 2016, afin d'être au point pour l'inauguration au mois de septembre de la même année.

Après avoir répondu aux questions « par qui ? » et « comment ? », il sera temps de s'intéresser à celle questionnant l'intérêt (« pourquoi ? »), en parlant notamment de certains projets à venir ou à développer. Il sera question des utilisations ultérieures à ces restaurations participant à la démocratisation de ce patrimoine particulier de la vallée du Haut-Adour.

1. Le *courtàu* de la Lit par G. Buisan

Avec des travaux on ne parlera que de restaurations et de constructions d'habitats en pierre sèche. De 1978 à 2003, sur l'initiative de G. Buisan, mais aussi avec l'aide de ses amis, les travaux vont se concentrer sur la restauration, ainsi que sur la construction de quatre cabanes de vacher propres à un *courtàu*, de même que de trois *orrys*, que l'on pourrait définir comme étant le parallèle provençal des installations du Haut-Adour.

¹⁰⁷ Terme issu de l'idiome ariégeois, utilisé par G. Buisan pour différencier les deux types de constructions en pierre sèche qu'il a réalisés



Dessin 10. Frise chronologique des travaux de Buisan sur le site de la Lit (de 1978 à 2003)

BUISAN Georges. *Aux cabanes de la Lit. Une histoire de restaurations à pierre sèche dans les Pyrénées*. Tarbes : 2004

Avant cela, le *courtàu* de la Lit ne présentait que des ruines. Abandonné au plus tard en 1950, cela ne fait qu'une trentaine d'années que le site n'est plus en exploitation au moment où G. Buisan commence son entreprise. Il faut tout de même dire qu'on est encore loin de ce que nous présentent les *courtàus* actuellement en ruine. Des ruines certes, mais la friche n'avait pas encore eu le temps de faire son œuvre, et il était alors aisé de déterminer sur le site la présence de cabanes en formation individuelle, mêlées à des installations plus imposantes correspondant aux parcs et apprentis.

Avant tout, pour pouvoir restaurer une ruine, il faut compter sur l'autorisation de la commune propriétaire de la montagne, en l'occurrence Bagnères-de-Bigorre, ainsi que l'accord du tenancier de la cabane ou de sa famille ayant obtenu par héritage le droit d'usage.

Par la suite, le problème premier du constructeur, devenait aussi celui du restaurateur. A savoir, tous les matériaux devaient se trouver sur place, rien ne devait monter de la vallée. Il fut alors demandé l'autorisation à l'O.N.F. de pouvoir utiliser quelques chablis (sapin abattu par la tempête).

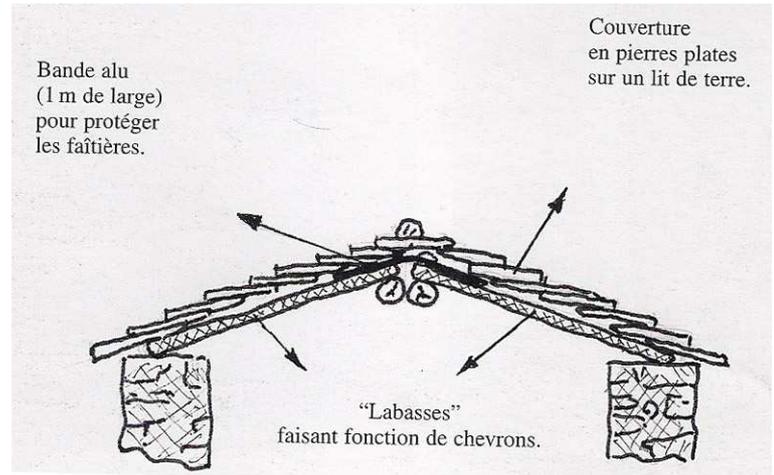
Une fois toutes ces prérogatives remplies, la cabane qui en offrait la possibilité pouvait entrer en chantier. Néanmoins, il est à noter le choix particulier de la première cabane. Outre le fait qu'elle disposait d'une bonne lecture architecturale (condition importante pour la restaurer telle qu'elle était à l'origine), elle était aussi la seule à posséder encore en bon état sa porte d'origine taillée à la hache dans des pièces de bois (fait exceptionnel puisque le bois, étant susceptible aux intempéries, était le premier élément d'une cabane à disparaître).

En ce qui concerne cette première cabane, elle fut considérée par G. Buisan comme un élément test dont il devait tirer des conclusions de ses expériences. Pour cela, il respecta la structure architecturale qu'elle donnait à voir, mais aussi la technique de construction à laquelle avait pu se confronter un vacher venant s'installer sur le site. Il nous parle alors d'hésitation, de patience et surtout de réflexion en ce qui concerne notamment la technique de la pierre sèche et la manipulation de grosses pierres. Il est aussi à noter dans le respect des techniques d'origines, l'utilisation de chevrons en sapin brut pour la charpenterie. Ainsi qu'en ce qui concerne la couverture, il nous raconte la longue réflexion à propos de l'inclinaison de la toiture en lauzes : si la pente était insuffisante, l'eau ne s'écoulait pas bien et générait des fuites, si en revanche, elle était trop forte cela risquait de favoriser le glissement des pierres plates (posées sans fixation), à cause de leur propre poids, mais surtout celui de la neige. C'est d'ailleurs en raison d'une mauvaise inclinaison de la pente que cette première cabane due subir une nouvelle restauration 20 ans plus tard, sa précédente s'étant terminée en 1980 après l'aménagement intérieur de la cabane.

A propos de la deuxième restauration débutée en 1985, G. Buisan prit connaissance des expériences précédentes, d'abord lors de ces premiers travaux, mais aussi grâce à la prospection d'autres *courtàus* sur les montagnes voisines. C'est en cela qu'il choisit de faire quelques modifications architecturales en vue d'une meilleure conservation. Il comprit que le point faible de ces cabanes d'altitude était en particulier la toiture, à cause notamment de l'utilisation du bois trop fragile face aux conditions environnementales. En revanche, supprimer entièrement la présence du bois était impossible pour une toiture à deux versants. Il opta alors pour une solution qu'il avait rencontré en vallée de Barège. Il s'agissait de remplacer les chevrons de bois par des lauzes beaucoup plus grandes (au moins un mètre de plus), dont le site de la Lit disposait (remarque importante, puisque ce n'était pas le cas de tous les *courtàus*). Ce type de chevronnage s'avéra plus résistant, puisque qu'il ne pouvait pourrir, ni s'affaiblir, n'évitant toutefois pas l'éventualité des fuites. Seule risquait vraiment la faîtière, mais la solution d'écran sous toiture permettait de rendre la couverture plus étanche. Toujours est-il qu'entre la « Cabane n°1 », fidèle aux constructions anciennes du lieu, et la « Cabane n°2 », l'aspect extérieur ne change guère, si ce n'est une dimension plus étroite pour la dernière (seulement 2 m de large), puisque les chevrons de pierre sont plus courts que ceux en bois. La deuxième cabane fut terminée en 1988.



78. La Lit. « Cabane n°2 » avec ses chevrons en pierre
BUISAN Georges. *Aux cabanes de la Lit. Une histoire de restaurations à pierre sèche dans les Pyrénées*. Tarbes : 2004



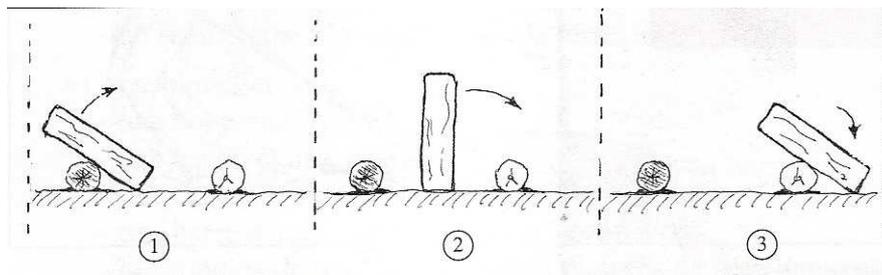
Dessin 11. Toiture avec chevrons en pierre (« labasses »)
BUISAN Georges. *Aux cabanes de la Lit. Une histoire de restaurations à pierre sèche dans les Pyrénées*. Tarbes : 2004

La construction d'une troisième cabane fut lancée en 1990 et représenta un chantier plus important que les précédents en cause notamment de sa dimension plus conséquente. D'autant plus que les ruines qu'elle donnait à voir, ainsi que l'utilisation de pierres imposantes ne facilitèrent pas cette restauration. Il faut le préciser, l'utilisation de ces grosses pierres n'est pas à rapprocher d'un désir de solidité du mur (puisque cela est faux), mais plutôt d'une certaine fierté, d'une volonté de se distinguer en affichant la force que demanda une telle construction. « Alors que les cabanes sont en générale construites avec des pierres humainement transportables, on sentait que les anciens qui construisirent cette cabane avaient pris plaisir à incorporer dans les murs des pierres énormes, comme s'ils s'étaient en permanence lancés un défi »¹⁰⁸.

Cela permet de faire une parenthèse sur les techniques de transport et de déplacement des pierres qui pouvaient porter à réflexions dès que le poids devenait conséquent. En ce qui concerne le transport, il était généralement réalisé à l'aide d'un bayart, sorte de brancard confectionné avec de longues perches solidaires, transporté par quatre personnes ou plus. Pour le déplacement de pierres inférieures à 50 kg, plutôt sur une distance courte, cela se faisait habituellement par basculements successifs à l'aide de deux rondins de bois et d'un levier. Cette dernière technique se rapproche de celles utilisées pour l'installation d'un linteau. Il faut aussi préciser que ces grosses pierres étaient majoritairement toutes déplacées en amont de la construction pour bénéficier de la pente au moment de sa mise en place. Le tout tient alors

¹⁰⁸ Georges BUISAN. 2004. *Aux cabanes de la Lit. Une histoire de restaurations à pierre sèche dans les Pyrénées*. Tarbes (p. 43)

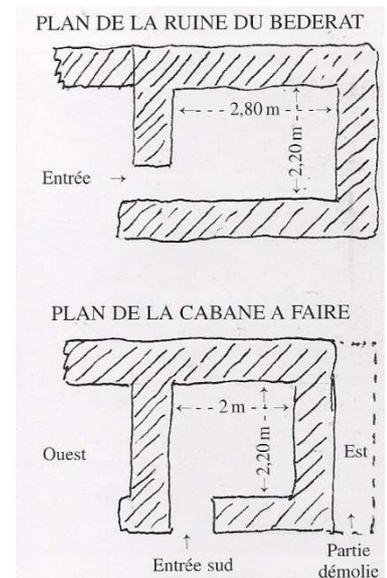
sans l'utilisation de mortier, propre à la construction en pierre sèche, faisant tenir les pierres grâce à leur propre poids et à la cohésion qu'elles acquièrent dans leur agencement avec les pierres voisines. Il est à noter que ces techniques sont celles utilisées par G. Buisan au moment de ses travaux, mais on peut facilement imaginer que la réflexion des vachers de la Lit, ou de n'importe quels autres *courtàus*, devant faire avec ce qu'ils trouvaient sur place, ne devait pas être si différente que ça.



Dessin 12. Déplacement d'une pierre par basculements successifs
BUISAN Georges. *Aux cabanes de la Lit. Une histoire de restaurations à pierre sèche dans les Pyrénées*. Tarbes : 2004

Pour en revenir à la « Cabane n°3 », il est à relever la couverture en chevrons de pierre (testée sur la « Cabane n°2 »), que G. Buisan voulut adapter aux larges dimensions de cette construction (2,60 m). Pour cela, il dut alors doubler intérieurement le mur latéral ouest, ajoutant de ce fait au volume, mais aussi à la quantité de pierres qui se faisaient de plus en plus rare sur le site. Pour pallier à ce défaut, il fut obligé de se rapporter à la présence plus importante de pierres en amont. Les travaux de cette avant-dernière cabane par G. Buisan s'achevèrent courant novembre 1993.

Ce n'est que quelques années plus tard, en 1999, que G. Buisan revint au *courtàu* de la Lit pour la réalisation d'une dernière cabane. Ces quatre réalisations, mis à part la première, ne respectent pas forcément l'emplacement des installations que l'on pouvait trouver sur le *courtàu* d'origine. C'est notamment le cas pour la « Cabane n°4 » qui trouva son assise sur les bases d'une ancienne étable à veaux. A cela, G. Buisan s'est permis quelques modifications en ce qui concerne l'architecture d'origine : une nouvelle entrée au sud, alors que la précédente était à l'ouest, ainsi que la réduction de l'espace habitable en vue de faciliter la mise ne place de la toiture (de 6 m² à l'origine, l'espace ne sera plus que de 4 m²). En revanche, à cette cabane sera ajoutée la restauration du muret de l'enclos



Dessin 13. Modifications
« Cabane n°4 »
BUISAN Georges. 2004

qui se développait en arrondi. Un travail servant juste à la comparaison de ce qui pouvait être fait et surtout à rappeler le paysage pastoral du site, concluant la restauration de la « Cabane n°4 » achevée en 2001, au cours de l'année 2002.

En 2002, il fut aussi question d'apporter une nouvelle restauration à la « Cabane n°1 » afin d'atténuer la pente, ainsi que d'imperméabiliser les chevrons en bois, cela pour protéger au mieux la toiture et ne pas risquer une nouvelle détérioration. Parce qu'il faut s'en rendre compte, ces cabanes, même si elles respectent plus ou moins l'architecture originelle, ne sont plus exploitées quotidiennement comme le faisaient les vachers en période estivale. Il faut bien l'admettre, les cabanes en montagne ont aujourd'hui une autre fonction que celle liée à l'activité laitière qui fut abandonnée au cours du XX^e siècle. En effet, elles servent aujourd'hui à abriter occasionnellement randonneurs et chasseurs, et cela, été comme hiver. D'autant que ces derniers n'ont pas vocation à réparer l'architecture déficiente, « donc à nouvelle demande, nouvelle cabane, tout en conservant les mêmes matériaux »¹⁰⁹.

Parallèlement à la restauration des cabanes de la Lit, il faut aussi parler de l'ajout, un peu plus en amont, de trois petites constructions en pierre sèche n'ayant rien à voir avec l'architecture traditionnelle de la vallée. En effet, ce type architectural n'étant pas connu dans les Pyrénées bigourdanaises, ni même béarnaises, était en revanche largement répandu en Ariège, dans les Pyrénées-Orientales et le reste du pourtour méditerranéen et ne possédait pas de nom générique. Il s'agit d'*orrys*, terme que G. Buisan choisit lui-même pour désigner ses constructions.

Les *orrys* de Lesponnes présentent donc une architecture en pierre sèche, en revanche, dépourvue de charpente. La couverture étant constituée d'une voûte de pierres encorbellées, ces cabanes sont réalisées uniquement en pierres.

La première construction fut lancée en 1988 (dix ans après la restauration de la « Cabane n°1 » et deux ans après la construction de la « Cabane n°2 »). G. Buisan nous explique alors cette réalisation par la présence extrêmement abondante de pierres et « toutes les potentialités que contenait cette réserve minérale ! »¹¹⁰. D'autant qu'à ce moment-là, à la

¹⁰⁹ Georges BUISAN. 2004. *Aux cabanes de la Lit. Une histoire de restaurations à pierre sèche dans les Pyrénées*. Tarbes (p. 40)

¹¹⁰ Georges BUISAN. 2004. *Aux cabanes de la Lit. Une histoire de restaurations à pierre sèche dans les Pyrénées*. Tarbes (p. 67)

suite de la solution de secours en ce qui concerne la couverture de la « Cabane n°2 », il était déterminé à trouver une réponse afin de remédier à la grande faiblesse des cabanes du Haut-Adour : leur charpente. La construction de cabanes à sec avec une voûte de pierres en encorbellement supprimait définitivement l'utilisation du bois. Néanmoins, conscient que ce type de cabane n'avait pas sa place au milieu des autres constructions traditionnelles, il décida de les réaliser sur différents sites à l'écart du *courtàu* de la Lit.



80. Orry n°1
Photographie prise le 01/06/2016



79. Orry n°2
BUISAN Georges. *Aux cabanes de la Lit. Une histoire de restaurations à pierre sèche dans les Pyrénées.*
Tarbes : 2004

A la suite de ces diverses constructions, d'autres cabanes construites par des particuliers sont venues compléter le paysage du *courtàu* de la Lit. Aujourd'hui, le site, même s'il manque quelque peu de communication, reste très visité par toutes sortes de randonneurs, petits et grands, touristes et locaux et est parfois même utilisé lors de prestations touristiques. Il faut toutefois insister sur la motivation de G. Buisan qui n'était pas spécialement intéressé par une mise en tourisme, mais plutôt par une simple curiosité personnelle. Toutefois à la suite des trois premières constructions du *courtàu*, G. Buisan nous le dit, le site de la Lit commençait déjà à être très fréquenté.

Avec les premiers travaux qui commencent dès 1978, on peut considérer que ce *courtàu* est la première vraie restauration de cabanes de vachers du Haut-Adour. Intéressons-nous maintenant aux travaux de la dernière restauration entreprise à l'heure actuelle.

2. La cabane du courtàu des Esclozes (vallée de la Gaube) par l'association « Pierre des Esclozes »

Contrairement aux constructions précédentes, le but de cette restauration fut écrit noir sur blanc et concerne une mise en valorisation afin de faire connaître et reconnaître le patrimoine architectural que sont les cabanes de vachers du Haut-Adour, mais aussi montrer ce à quoi elles servaient et comment on y vivait.

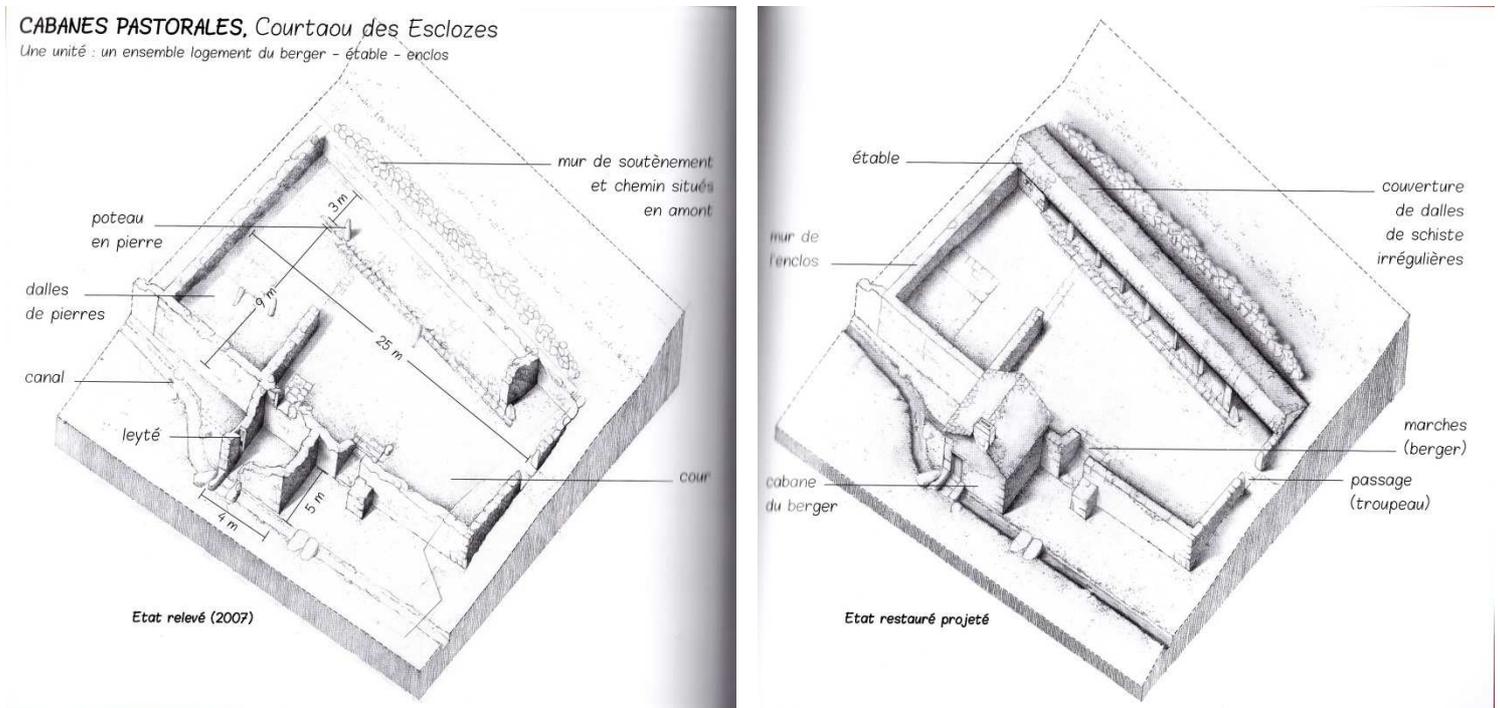
L'idée a germé au sein d'un groupe de randonneurs issu de l'association culturelle Université du temps libre de Tarbes et de Bigorre. Accompagné par un « enfant du pays » sur des sites emblématiques de la vallée, c'est en 2009 qu'ils prennent connaissance de l'existence du *courtàu* des Esclozes en vallée de la Gaube. Alors en état de ruine à l'image de la plupart des *courtàus* du Haut-Adour, n'accueillant qu'une grange communale sur le terrain de la commune de Campan, l'idée de la restauration d'une cabane sur le site commence à se discuter. Malheureusement, par un coup du sort, le guide qui avait l'habitude d'accompagner ce groupe de randonneurs disparu et c'est alors en hommage à ce dernier que la décision d'une restauration est prise par trois personnes de l'association, dont D. Gaillaguet présidente actuelle de l'association Pierre des Esclozes.

Le terrain, propriété de la commune de Campan (la montagne de la Gaube, sans détenir de précision en ce qui concerne sa vallée, fut achetée en 1534 à Tarbes), ne présentait que des ruines sans propriétaires. Le projet fut donc exposé à M. Ara, maire de Campan, qui l'accueillit très favorablement.

C'est donc en 2011 qu'une première valorisation est mise en place avec l'installation de trois panneaux d'informations (précédemment cités). Le petit groupe de trois personnes s'occupa de leur conception et c'est la mairie qui prit en charge le financement, ainsi que les travaux sur le site.

A propos de la restauration, celle-ci n'a jamais concerné l'ensemble du *courtàu*, mais seulement une unité. Au moment de l'élaboration du projet, l'intérêt fut tout de suite d'aller se renseigner auprès du CAUE des Hautes-Pyrénées, dont les locaux sont à Tarbes. Il se trouva alors que l'un des ingénieurs du CAUE avait eu l'occasion, sans véritable raison, de réaliser

des plans du *courtau* et entre autre, celui d'une parcelle restaurée. C'est donc cette unité qui fut choisie, d'autant qu'elle était l'une des plus grandes du site et qu'en plus, elle présentait une surface d'espace encore bien visible.



35. CAUE. Plans d'une unité de vacher (avant/après)

CAUE des Hautes-Pyrénées et Parc National des Pyrénées. *Les vallées de Bagnères-de-Bigorre et de Campan, de village en hameau.* Tarbes : Collection Patrimoine des Vallées Pyrénéennes, 2009

Mais prenant aussi conscience qu'à 3, le labeur serait considérable, en 2012 est alors créée l'association Pierre des Esclozes (Pierre étant le nom du guide qui les avait mené jusqu'au *courtau*). Une vingtaine d'autres personnes rejoignirent alors le projet et l'avantage trouvé fut qu'un nombre d'entre elles demeuraient à Campan.

Le début des travaux commence la même année. Il n'est alors question que de dégager les ruines et enlever la végétation. Alors qu'au même moment, la mairie organise la rénovation de la toiture de la grange communale, le maire propose à cette occasion d'introduire quelques phrases à propos du projet dans l'article qui concernait les travaux de la grange. Ce fut alors une première communication publique à propos de la restauration de la cabane. Cela permit à d'autres personnes de rejoindre l'association. On peut notamment relever l'arrivée d'un charpentier, passionné de patrimoine qui fut d'un grand secours par la suite. L'association bénéficia également de la présence d'un maçon de Sainte-Marie dont l'aide fut bien venue pour la réalisation des murs en pierre sèche. Ces deux professionnels

participèrent bénévolement. Pour aider aux travaux, il fut aussi établie une convention de partenariat avec la mairie de Campan qui en encordant l'autorisation de construire, s'engager à fournir le bois et l'aide sur le plan matériel (transport).

Avant de continuer le déroulement des travaux, il faut préciser que ce chantier ne pouvait se faire qu'en période estivale. En hiver, les conditions climatiques et surtout la présence de la neige rendaient impossible la bonne réalisation de l'ouvrage qui devait alors s'opérer sur une durée de 5 à 6 mois par an. En ce qui concerne la provenance des matériaux, ce ne fut pas la même histoire que celle de G. Buisan. Une partie fut effectivement trouvée sur place, en fonction des ressources du site. Mais les ardoises furent achetées aux ardoisières de Labassère (celles qui se trouvaient déjà sur place étaient de toute façon des éléments rapportés, puisque le site des Esclozes ne fournissait que du granit). Ce fut aussi le cas des lauzes, achetées auprès d'un couvreur, et qui demanda une bonne détermination et une longue recherche sur tout le territoire, puisque ce matériaux n'est plus du tout utilisé de nos jours.

Durant l'été 2012, furent réalisés, le dégagement complet de l'espace intérieur de la cabane, la reconstruction de son *leyté* interne, ainsi que des murs pignons de l'étable (appentis). Il fut aussi organisé l'accueil de jeunes lycéens sur le site pour notamment participer aux travaux.

En 2013, les travaux se concentrèrent surtout sur la restauration de l'étable. Il a donc fallu dans un premier temps redresser les deux piliers en granit qui supportaient la panne sablière de l'édifice d'origine. Puis, grâce à la livraison de bois par la mairie et la partition du charpentier bénévole, la réalisation de la charpente put commencer. Les troncs de sapins étant fournis brutes, il fallut d'abord les écorser et aplanir un côté afin d'en faire des chevrons. Mais les déplacer fut aussi tout une histoire, puisque le camion les avait déchargés à 5 m de dénivelé en amont de l'appentis. Pour cela, il a donc fallu réaliser avec les moyens du bord une chèvre qui à l'aide d'une poulie permis l'installation de chaque poutre. Il fallut aussi découper des tenons devant chacun s'emboîter dans une mortaise pour favoriser le maintien de la charpente. De nos jours, l'inconvénient reste de n'avoir aucune information, ni preuve, sur la réalisation de la charpente, comme on a déjà pu le voir, notamment avec G. Buisan. Une fois cette dernière installée sur l'appentis, il a donc fallu se préoccuper du couvrement. Pour cela, il fut d'abord installée une toile goudronnée, puis sur la partie arrière, en amont, il a été superposé une toile avec picots pour accueillir un toit végétalisé. Cette partie est peut-être le

seul élément n'ayant rien à voir avec la technique traditionnelle. En effet, on a déjà vu que certaines couvertures de cabane étaient végétales, mais pour cela, le pâtre utilisait simplement de la terre pour boucher les trous, ainsi avec la fertilité du sol cela donnait des touffes d'herbe plus ou moins irrégulières sur le toit, au milieu de pierre sèche. Ici, il est question d'une végétalisation continue. Autrement dit au-dessus de la toile avec picot, on déposa du terreau sur lequel on réimplanta directement des carreaux de pelouse, retirés sur place afin de bénéficier des plantes locales.

Été 2014, les travaux se poursuivent et c'est alors la finition du toit végétal de l'appentis en partie amont, ainsi que l'installation d'une couverture d'ardoise sur la partie avale. Mais il faut préciser que lors de la réception des ardoises, les bénévoles durent remédier à un nouveau problème, concernant cette fois l'esthétique. En effet, les ardoises avaient été découpées à la machine et cela donnait un rendu très industriel, sans correspondre du tout à l'aspect d'origine. Il a donc fallu épaufrer une à une les 2 000 ardoises prévues pour la construction. Les travaux ont aussi concerné la réalisation de la cabane des veaux, à l'extrémité aval de l'appentis. L'élévation, ainsi que la charpente, ont repris les mêmes techniques utilisées pour l'étable, si ce n'est que pour le couvrement, il a été réutilisé de vieilles ardoises trouvées sur le site. Il a aussi été réalisé une porte avec de vieilles planches fournies par le charpentier bénévole, ainsi que des clous trouvés sur place. Entre-temps, lors d'une journée organisée autour du patrimoine, de jeunes étudiants tarbais sont montés au *courtàu* pour aider à la restauration. Ils ont bénéficié à cette occasion, d'une rencontre avec deux autochtones de la vallée, M. Cannères et M. Baylac-Troy dont les parents connaissent l'exploitation du site.

Par la suite durant l'été 2015, les travaux se sont surtout concentrés sur la réalisation de la cabane du vacher, ainsi que sur le déblaiement du canal. Cette dernière entreprise vue le jour grâce à la collaboration avec l'association Pêche Sportive Pyrénées et demanda six journées de travail afin de nettoyer les 1,600 km du canal qui prenait sa source au torrent de la Gaube.

Au niveau de l'entretien, et notamment à la suite d'un été pluvieux, il a fallu faucher le toit, tellement que l'herbe avait poussé. Il a aussi été réalisé un paillage de vieilles lauzes sur la cours précédant l'étable afin de stopper les ronces et les orties qui chaque année venaient recouvrir le terrain.

Sur le plan financier, une partie des aides est venue d'un mécénat populaire lancé sur le site de la Fondation du patrimoine Midi-Pyrénées, ayant permis de récolter près de 4 000 euros. En parallèle, il fut aussi organisé, à deux reprises, un vide-grenier à Bagnères-de-Bigorre dont tous les bénéficiaires ont servi à la restauration.

Les travaux n'étant pas encore achevés, l'inauguration est prévue pour septembre 2016 avec notamment l'aboutissement de la mise en eau du canal, ainsi que l'aménagement interne de la cabane du vacher (installation d'une cheminée, ainsi que de la couche). Et déjà des projets de valorisation du site sont prévus pour les années à venir.

Dans un premier temps, il sera réalisé trois panneaux d'interprétation qui seront installés tout autour de la parcelle. Ces informations seront complémentaires à celles déjà présentes, mais qui s'attarderont plus sur le quotidien du vacher en estive. Ces panneaux sont dits d'interprétation, parce qu'il s'agira avant tout de dessins réalisés par une dessinatrice professionnelle, accompagnés de petits textes¹¹¹ rédigés par l'association. Le premier parlera de l'environnement paysager et de l'activité pastorale du site avec notamment sur le dessin la présence des montagnes, du torrent de la Gaube, de la végétation entre la forêt et les pâturages, ainsi que celle du canal et des ruines du *courtàu*. Le deuxième, placé à l'entrée de l'enclot, reprendra les différents éléments architecturaux de la parcelle. Enfin le troisième aura pour but de raconter ce que pouvait faire un vacher dans sa cabane, comme par exemple la préparation de ses repas.

Au niveau de la communication, l'association a déjà participé à la parution de nombreux bulletins municipaux afin de se faire connaître, dans un premier temps, auprès d'une majorité de locaux. Il a aussi été réalisé un diaporama devant être exposé sur le site de la commune de Campan dans le but de faire connaître leur action à un plus large public (néanmoins, on peut noter que ce diaporama communiqué en avril 2016 n'est toujours pas présent sur le site). De même, il faut rajouter leur participation à l'évènement des Journées du patrimoine de pays et des moulins. Enfin, d'un point de vue visuel, il a été aussi pensé l'installation d'une signalétique sur le chemin menant au *courtàu*.

¹¹¹ Voir en annexes

A la suite de cela, il est intéressant maintenant de questionner toutes les options à développer autour de ces restaurations.

3. Résultats et projets à venir

On pourrait avant tout répondre à la question précédemment posée en ce qui concerne la nécessité d'une restauration et si elle doit respecter l'authenticité des techniques ou si elle peut se permettre quelques libertés.

L'option d'une restauration reste intéressante et n'est certainement pas à mettre de côté, surtout quand elle permet de développer la patrimonialisation de certains savoir-faire, mais en revanche, c'est aussi un moyen dont il ne faut pas abuser afin de ne pas « détruire » un passé. C'est notamment ce que l'on pourrait ressentir au *courtàu* de la Lit. Loin d'être un reproche, mais simplement une remarque envers G. Buisan, qui ne s'est pas interdit d'intégrer de nombreuses modifications au *courtàu* initial. Une restauration qui fut plus dans l'intérêt de la technique de la pierre sèche que dans une véritable recherche d'authenticité du patrimoine. D'autant que comme le disait G. Buisan, ces « nouvelles » cabanes ne répondent plus à l'activité laitière ayant fait la renommée de la vallée et comme le dit D. Gaillaguet ces restaurations et constructions servent surtout à témoigner d'un passé.

En ce qui concerne la mise en tourisme autour de ces sites, une multitude d'activités peuvent être organisées. Pour en parler, nous pouvons notamment citer deux modèles de parcs ayant su développer plus ou moins bien leurs offres touristes. D'autant que ces deux modèles restent proches de la situation des *courtàus* du Haut-Adour dans le sens où il s'agit d'expliquer un paysage naturel et/ou humanisé, à un public généralement novice.

Dans un premier temps, nous pouvons faire référence à la Réserve nationale géologique de Haute-Provence (RNGHP) qui grâce à son pôle promotion et communication à développer l'organisation de sorties commercialisées, ainsi que la réalisation de supports de communication adéquats. En ce qui concerne les sorties de randonnées, elles sont menées par l'association Empreinte qui est un réseau d'accompagnateurs en montagne, diplômés d'Etat et recensés sur le territoire et dans la proche périphérie. Ces professionnels répondent alors à la

proposition de la réserve qui offre une formation et un label valorisant leur niveau de qualification en Sciences de la Terre et leurs connaissances du territoire de la RNGHP. Grâce à la mise en place de ce label, la structure gestionnaire du territoire veut garantir un niveau scientifique de l'interprétation proposée ainsi que la diffusion d'un discours commun. Leur répartition géographique sur le terrain de la réserve s'organise en fonction de leur lieu de résidence ainsi que de leur activité professionnelle principale. Sans rester spécialiste du site de la RNGHP, la formation leur permet aussi de compléter leur offre de guidage dans le secteur des Alpes de Haute-Provence ou encore les départements voisins. Il faut aussi noter la présence du musée de la réserve qui est notamment gratuit pour le public scolaire. Sinon les sites de la réserve sont en libre accès et gratuits. Néanmoins, il semblerait qu'en prenant du recul, le territoire du Verdon éprouve paradoxalement la thématique scientifique de la géologie, abordée par le gestionnaire de la RNGHP comme innovante, mais finalement touchant un public bien trop restreint. Les structures culturelles étant alors perçues comme des vitrines scientifiques, elles ne sont pas utilisées comme éléments dynamisants et donc entrave quelque peu le tourisme durable.

En second lieu, on peut faire référence au Parc naturel régional de la Narbonnaise. Pour les gestionnaires, la transformation d'espaces protégés en sites touristiques témoigne surtout d'une volonté à trouver des solutions afin de couvrir les dépenses découlant de leur gestion, mais aussi de leur ouverture au public. Et quand une entreprise rentre en jeu, comme le groupe industriel Salins qui exploite l'ensemble des salins du littoral de l'Aude, l'intérêt de cette mise en tourisme est d'autant plus important. Cela concerne avant tout un bénéfice opéré au niveau du prix des entrées. C'est ensuite la valorisation des produits commercialisés provocateurs aussi de bénéfices grâce à l'installation d'une boutique en fin de parcours. Enfin, il ne faut pas mettre de côté l'expérience du public qui permet une promotion indirecte de l'image de marque, ainsi que des produits de consommation.

« La construction de ce nouveau capital idéal mobilise les images d'une nature qui oscille confusément entre le mythe de la virginité ou de la sauvagerie et celui de la symbiose avec les activités humaines. »¹¹²

Chose que l'on pourrait naturellement rapprocher au patrimoine pastoral de la vallée du Haut-Adour.

Parallèlement aux initiatives déjà menées par le PNR de la Narbonnaise, il faut aussi parler de la mise en place du réseau d'animateurs « Nature et Patrimoine ». Cette création tend alors à accroître la visibilité d'un grand nombre d'associations qui font notamment du tourisme de nature leur activité principale ou au moins une activité estivale. Les animations organisées touchent des thèmes multiples et variés, comme la découverte d'activités traditionnelles, la lecture de paysage ainsi que la compréhension des milieux naturels, la connaissance du patrimoine historique et vernaculaire, etc. A cela s'ajoute les larges compétences des animateurs qui permettent de varier les formes des prestations en proposant des démarches pédagogiques originales (randonnée guidée, dessin de paysage, atelier d'écriture dans la nature, soirée conte...). On relève notamment pour l'année 2003, la mise en place de plus de 150 animations, majoritairement organisées en période estivale.

Pour faire le parallèle avec le territoire de la Haute-Bigorre, présentant deux communes, Campan et Bagnères, comme propriétaires de *courtàus* sur les terrains d'altitude, toutes ses idées sont possiblement acceptables et réalisable. Néanmoins rappelons que pour l'instant, le sujet de patrimonialiser cette pratique pastorale est encore en train d'éclore et que les choses n'ont commencé à bouger autour de ce patrimoine qu'il n'y a que très peu de temps. Il faut aussi constater que sur la présence quantitative assez importante d'associations culturelles, rien que sur le territoire de la commune de Campan, très peu, pour ne pas dire aucune, se sont regroupé au sein d'un réseau partenarial. Ce serait d'ailleurs presque le contraire, notamment par le ressentie d'une certaine animosité engendrée par la mise en concurrence de la plupart d'entre elles. Entre parenthèses, il faut aussi dire que la communauté de Campan, pour ne parler principalement que des autochtones, trouve ses bases sur une organisation valléenne ayant toujours prônait la concurrence entre aînés et cadets. A cela, peut aussi s'ajouter l'austérité commune des vallées et des milieux ruraux en particulier envers les étrangers (terme utilisé dans son sens le plus large).

En revanche, on peut faire la référence de la mise en place maintenant commune de plusieurs circuits de randonnées dont certains sont utilisés par des guides et des accompagnateurs en montagne. On peut aussi parler de l'organisation d'évènements par plusieurs associations sur et autour de thèmes variés et de sites emblématiques de la vallée (concert, soirées contes, spectacles folkloriques, pièce de théâtre...). De même, on peut faire une référence à la valorisation de produits dérivés commercialisés, notamment avec Vie

d'Estive qui, en plus de ses prestations autour du métier d'éleveur en montagne, propose à ses visiteurs des produits locaux qu'ils ont eux-mêmes confectionnés grâce à l'exploitation de leurs bêtes.

Et puisque l'avenir se trouve dans le numérique, on peut éventuellement évoquer les nouvelles technologies qui se développent de plus en plus nombreuses dans le milieu de la médiation. A ce titre, on peut citer l'essor des puces NFC¹¹³ permettant d'utiliser son propre portable à des fins innovantes. Ce nouveau système n'est sans rappeler l'utilisation des QR Codes qui s'était largement développé dans le monde du tourisme, notamment sur les panneaux d'informations culturelles. En revanche, deux choses sont cependant à ne pas négliger en ce qui concerne l'utilisation du numérique sur le site des *courtàus*. La première, et la plus évidente, est que ce système demandant une connexion internet (pour l'instant), n'est donc pas compatible avec les sites de moyenne montagne où le réseau avec certains opérateurs peut être vraiment catastrophique (pour l'instant !). Deuxième fait à ne pas négliger, se révélant être presque paradoxale au premier, est que l'une des principales motivations du public touristique des secteurs montagnards reste le retour à la nature, et donc l'éloignement de toute technologie.

¹¹³ Near Field Communication (Communication dans un champ proche)

CONCLUSION

Nous avons donc vu qu'au cours du XIX^e siècle, la vallée du Haut-Adour (correspondant aujourd'hui au territoire de montagnes de la communauté de commune de la Haute-Bigorre), connaît l'apogée de son système agropastoral. Cette pratique qui découpait la vallée en secteurs entre le village, les prairies et les pâturages d'altitude, tournait essentiellement autour d'une production laitière, ayant fait du beurre un de ses principaux revenus.

Un territoire de montagnes, encore replié sur lui-même jusqu'au XVIII^e siècle, qui connaît une lente ouverture (durant environ trois siècles) sur le reste du pays, notamment grâce à la venue toujours plus nombreuse et régulière des citadins, un public d'abord élitiste, puis de plus en plus populaire. Cette entrée dans le monde eut alors des effets considérables sur la pratique agropastorale de la vallée. En même temps que la montagne se découvrait être une nouvelle richesse en faveur d'un tourisme durable (grâce notamment à l'or blanc en hiver, ainsi que l'abondant réseau de sentiers de randonnée en été), les valléens, de moins en moins nombreux à la tâche durent délaisser l'agriculture pour se tourner vers un régime exclusivement pastoral en fonction d'une exploitation bouchère (la vache à lait est remplacée par la vache à viande).

Aujourd'hui, comme seuls témoins de ce passé (pas si lointain), ce sont principalement des ruines qui nous racontent le quotidien de ces êtres ayant su à la fois s'adapter, mais aussi dompter, le territoire « sauvage » de la nature montagnarde. Ces ruines étaient dans l'idiome local des « *courtàus* », habitat pastoral de moyenne montagne qui répondait à la nécessité de suivre les troupeaux bovins sur les estives, pâturages d'altitude. Des cabanes de vachers qui furent donc complètement délaissées en même temps que l'abandon de la pratique agropastorale de la vallée.

Pour étudier la transition économique d'un usage de la montagne d'abord pratique, puis essentiellement de loisirs, l'enquête s'est partagée entre une observation du territoire et de nombreuses recherches bibliographiques.

Un travail de terrain qui s'est d'abord concentré sur l'étude du paysage et son évolution au gré des pratiques de la population, puis sur les rapports qu'entretiennent les locaux avec leur milieu. C'est pourquoi il a fallu aller interroger des personnes qui continuent encore aujourd'hui à utiliser la montagne pour ses pâturages, mais aussi des gens qui se rendent compte de plus en plus du potentiel patrimonial que recèle la vallée du Haut-Adour.

En ce qui concerne les lectures, elles furent d'abord appliquées à l'étude d'écrits plus ou moins récents, abordant les pratiques de la montagne, ainsi que l'architecture vernaculaire de ses vallées (particulièrement celle du Haut-Adour). En second lieu, elles s'intéressèrent aux articles (bulletins municipaux, site promotionnel du territoire communal, département, régional, etc.) pour questionner la mise en valeur, plus spécialement la mise en tourisme du secteur de montagne.

Au sujet des limites, elles sont, avant tout, temporelles, puisque les travaux se sont essentiellement centrés sur la période commençant à la fin du XVIII^e siècle pour parler de l'ancienne pratique agropastorale, jusqu'à nos, afin de voir les relations actuelles qu'entretient l'homme avec la montagne. Des limites qui sont aussi territoriales : bien qu'il fût envisagée la situation de la vallée du Haut-Adour par rapport au pays, puis à sa région (et nouvelle région) et à son département, c'est surtout la vallée de Campan et son territoire communal qui reste le principal objet de ce sujet.

De nos jours, il est donc normal de considérer les *courtàus* de la vallée comme un patrimoine à conserver et à valoriser. De ce fait, il a été posé en tant que problématique les questions : comment conserver ces sites, quelles valorisations aborder ; en somme, quelles sont les réponses à apporter aux défis de patrimonialisation d'une pratique agropastorale disparue ?

En effet, il est évident de parler de défis, puisque, rappelons-le, on se situe exclusivement au sein d'un milieu rural, qui rien que par sa définition stricte, reste à la marge des secteurs urbains, et donc de leurs pôles culturels. De même, un autre challenge est en ce qui concerne la situation d'abandon, limite d'oubli, de ce patrimoine. Cette identité pastorale demeure mise de côté, derrière un patrimoine naturel beaucoup plus mis en valeur. Depuis peu, un léger retournement de la situation se constate ou plutôt un patrimoine culturel tend à s'intégrer, voire à se démarquer, d'un touristique sportif de nature déjà bien en place. On remarque un public de plus en plus séduit par le vernaculaire, et demandeur.

En définitif, c'est l'histoire d'un regard posé sur un milieu spécifique. Dans un premier temps vu de loin, puis progressivement de plus en plus près, c'est aussi un monde (plus qu'un territoire) que l'on a d'abord regardé d'en bas, puis au fur et à mesure de plus en plus haut. C'est aussi une expansion temporelle, puisqu'aujourd'hui, on part à sa découverte en toutes saisons. Toujours est-il que, finalement entre scientifiques, curieux et souffrants (venant pour une cures thermales), d'hier et d'aujourd'hui, on vient dans les Pyrénées aussi et surtout afin de rechercher ce qui change du quotidien.

Suite aux différents projets de valorisation abordés que ce soit en ce qui concerne la restauration du bâti, plus au moins dans les normes, ou encore l'organisation de prestations touristiques autour des sites de *courtàus*, il serait intéressant de leur proposer une évaluation, si possible ex-ante, autrement dit avant la mise en place de l'équipement ou de l'évènement.

En tant qu'élément d'analyse, nous pouvons alors citer la matrice SWOT¹¹⁴ qui sert à pré-visualiser les forces (Strengths), les faiblesses (Weaknesses) ainsi que les menaces (Threats) et enfin les opportunités (Opportunities). Cette méthode stratégique, assez classique en management de projet, permet d'obtenir une vision synthétique d'une situation, à savoir, la faisabilité ou du moins la « pré-faisabilité » d'un programme, afin de savoir s'il est opportun ou non de le lancer. Les forces et faiblesses sont internes à l'entreprise et représentent respectivement les points positifs procurant un avantage durable ou, par opposition, les points négatifs pouvant être améliorés. Les menaces sont extérieures à l'entreprise et préfigurent les problèmes, obstacle ou frein, pouvant nuire au bon développement du projet. Enfin, les opportunités, elles aussi facteurs externes, exposent les conjonctures dont l'entreprise peut mettre à profit.

A propos d'une mise en tourisme, il est aussi intéressant d'évaluer les retombées économiques. On note alors la mise en place de quatre phases importantes : avant tout la définition du projet, ensuite la réalisation d'une étude sommaire autour de ce même-projet, puis un questionnement sur les opportunités qu'il apporte (étude de marché), et enfin l'étude d'impact des retombées.

¹¹⁴ Acronyme anglophone de Strengths, Weaknesses, Opportunités et Threats (en français, on parle de l'analyse FFOM qui présente les Forces et les Faiblesses de l'entreprise, ainsi que les Opportunités et les Menaces potentielles).

L'intérêt de ces études porte donc sur les compétences et la cohérence des objectifs attribués au projet. Dans n'importe quel cas, il faudra alors définir l'étendue du territoire d'étude qui selon son périmètre et le poids de l'équipement, site ou évènement étudié sera différent. Ce territoire peut comprendre la zone d'influence. Il faudra aussi interpréter la notion de « stratégie », autrement dit, la conduite et la réalisation des moyens qui devront être mis en œuvre, ainsi que des ressources souhaitées pour y parvenir. Ce n'est qu'à partir de ce moment-là, que l'on pourra calculer les retombées directes, correspondant donc au flux économique généré par l'activité projetée, mais aussi les retombées indirectes. Ces dernières se rapportent aux dépenses externes des visiteurs (séjours, hébergements, déplacements, etc.). En revanche, seules les personnes extérieures au territoire entrent favorablement dans l'évaluation des retombées économiques (les flux générés par les locaux sont exclus). L'ensemble des dépenses directes et indirectes deviennent donc source de revenus et de promotion pour tous les prestataires situés au moins sur le territoire d'étude (ces revenus étant consommés par la suite localement, cela devient alors un bénéfice pour d'autres prestataires, ainsi de suite). L'évaluation de l'impact (presque exclusivement économique) au profit d'une mise en tourisme, permet alors d'améliorer l'intégration du projet au tissu local.

En revanche, il faut aussi reconnaître que l'évaluation reste un instrument approximatif puisqu'il ne peut pas saisir toute la réalité. Elle n'est qu'un simple point de vue sur de potentiels problèmes et avantages. Elle ne peut donc pas se substituer à la prise de décision, mais est juste là pour aider.

Sommaire

AVANT-PROPOS	6
INTRODUCTION	8
CHAPITRE I : LA VIE AGROPASTORALE AU XIX^e EN VALLEE DU HAUT-ADOUR	16
PARTIE A) Une organisation territoriale au sein d'une communauté montagnarde	19
1. Une organisation géographique du territoire	19
2. Une organisation sociale du territoire	31
3. Une organisation temporelle du territoire : la transhumance	35
PARTIE B) Plus qu'un métier, une vie laborieuse	41
1. Sur un terrain collectif, des règles à respecter	42
2. Le quotidien du vacher en estives	49
3. Une culture matérielle	55
PARTIE C) Des cabanes et des hommes : reflet d'une vie spartiate et monotone	64
1. Les éléments caractéristiques d'un courtàu	65
2. La composition d'une cabane	71
3. Les modes de construction	76
CHAPITRE II : XX^e-XXI^e SIECLES : UNE NOUVELLE FAÇON D'UTILISER LA MONTAGNE	81
PARTIE A) L'image d'une montagne : espace de " liberté "	85
1. Le phénomène du thermalisme	86
2. Les pratiques de la montagne	91
3. Les visages de la montagne	97
PARTIE B) La transformation d'un métier	105

1. Les causes d'une pénurie de main d'œuvre	107
2. De la vache à lait à la vache à viande	111
3. L'échec d'une transmission ?	117
PARTIE C) Un bâti en ruine, tombé dans l'oublie	120
1. L'abandon d'un patrimoine	121
2. Des reconstructions à des fins pratiques	129
3. Des reconstructions à des fins résidentielles	133
CHAPITRE III : OUVERTURE VERS UNE PATRIMONIALISATION	138
PARTIE A) La démocratisation de la montagne	144
1. Le tourisme de montagne	145
2. Vers un tourisme patrimonial	152
3. Une montagne victime du tourisme de masse ?	156
PARTIE B) Un patrimoine qui tend à se démarquer	160
1. L'archaïsme d'une vallée instrumentalisée	161
2. Les acteurs	163
3. La mise en valeur d'une identité pastorale	168
PARTIE C) Restauration de courtàus	172
1. Le courtàu de la Lit par G. Buisan	173
2. La cabane du courtàu des Esclozes (vallée de la Gaube) par l'association « Pierre des Esclozes »	180
3. Résultats et projets à venir	185
CONCLUSION	189

Table des illustrations

Figure :

1. EXTRAIT DE LA CARTE DE CASSINI. ON REPERE LA MENTION DE QUELQUES <i>COURTAUS</i> DU HAUT-ADOUR (ENCADRES EN ROUGE) ..	24
2. EXTRAIT DE LA CARTE DE CASSINI. VALLEE DE LESPONNE DEPOURVUE DE SES CABANES	25
3. BERGERE FILANT DE LA LAINE, REJOIGNANT SON TROUPEAU EN ESTIVES	40
4. REQUETE DE JEAN CISTAC GUILLET BERGER DE CIEUTAT DANS LE PROCES CONTRE DES BERGERS DE CAMPAN QUI L'ATTAQUERENT DANS SA CABANE DE PIET EN JUILLET 1761	46
5. JEUNE BERGER PYRENEEN (PIERRE RECONSTITUEE)	56
6. CAPE EN BURE	56
7. COUPLE DE BERGERS EN MONTAGNE HABILLES DE LEUR CAPE EN BURE.....	56
8. <i>SARPE</i>	57
9. BURETTE.....	58
10. BOUSSOLE DE BERGER	58
11. OBJETS POUVANT SE TROUVER DANS UNE SARPE	58
12. AIGUILLES A TRICOTER	58
13. LOURDS SABOTS DE MONTAGNE	58
14. COLLIER EN BOIS SCULPTE POUR SONNAILLE	59
15. SONNAILLES DE DIFFERENTES FORMES ET DE DIFFERENTES TAILLES	59
16. <i>BURGET</i>	60
17. OUTILS LIES A L'ENTRETIEN DES CANAUX.....	61
18. PINCE RESINE.....	61
19. CHAUDRON ET CREMAILLERES	61
20. RECHAUD A PETROLE.....	61
21. POT A LAIT MUNI D'UNE CUIILLERE EN BOIS SCULPTE.....	62
22. POTS A LAIT.....	62
23. RECIPIENT EN CUIVRE SERVANT A CONSERVER LA CREME	62
24. <i>BIDOU</i>	63
25. TROIS TYPES DE BARATTE A BEURRE	63
26. DESSIN SUR UN PANNEAU D'INDICATION SUR LE SITE DES ESCLOZES REVELANT CE A QUOI POUVAIT RESSEMBLER L'INTERIEUR D'UNE CABANE	73
27. MAQUETTE D'UNE CABANE « TOUT-ATTENANT »	75
28. BROCHURE EDETEE PAR LA COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DU MIDI ET D'ORLEAN, 1914. PUBLICITE MONTRANT LES VEHICULES QUI DEVAIENT ASSURER LE SERVICE D'AUTOCARS DE LA ROUTE DES PYRENEES.....	88
29. PUBLICITE DE 1914 POUR LE SERVICE D'AUTOCAR DE LA COMPAGNIE DU MIDI.....	89
30. AFFICHE POUR L'EVENEMENT 2016 DE LA MONTEE DU GEANT	96
31. PIC DU MIDI DE BIGORRE. VUE DES CABANES DE TRAMEZAYGUES. LA ROUTE DU TOURMALET N'EST AU DEBUT DU XIX ^e SIECLE QU'UN CHEMIN MULETIER.	98

32. ROUTE NOUVELLE DES EAUX-CHAUDE VUE PRISE DANS LE DEFILE DU HOURAT, PAR VICTOR PETIT LITHOGRAPHIE AQUARELLEE EXTRAITE DE <i>SOUVENIRS DES EAUX-BONNES ET DES EAUX-CHAUDES</i> , 1850.....	99
33. <i>THE ARCADIAN OR THE PASTORAL STADE</i> , THOMAS COLE, 1836	140
34. LOGOS DES DIVERS ACTEURS PARTICIPANT A LA VALORISATION DU PATRIMOINE CULTUREL ET NATUREL EN VALLEE DU HAUT-ADOUR	166
35. CAUE. PLANS D'UNE UNITE DE VACHER (AVANT/APRES).....	181

Photographie :

1. LA GRANGE, LE PRE ET LA FORET. UN EXEMPLE DES TROIS COMPOSANTES DE LA STRUCTURE AGROPASTORALE.....	22
2. CAMPAN, LE PEYRAS. MUR DE SEPARATION DU COMMUNAL (VU DU SENTIER D'AYGUE-ROUYO). A GAUCHE, LA PRAIRIE D'UN PARTICULIER ; A DROITE, LE COMMUNAL.....	23
3. PETIT TEMPS LIBRE ENTRE PATRES, PROPICE A COMPTER LES AVENTURES DE CHACUN ET A TRANSMETTRE LES SAVOIRS ANCIENNE .	50
4. DETAIL DU MONUMENT AUX MORTS DE CAMPAN (BOURG). SAYNETE DU BEURRE EN BAS-RELIEF.....	52
5. LES VACHERS DE HOUNT-BLANQUE ACCELERENT LA DESCENTE DE L'EAU BOUEUSE.....	53
6. PATRE MUNI A SA CEINTURE DE SA SALIERE, REPANDANT DU SEL SUR UN ROCHER	57
7. LA LIT. PORTE DE CABANE TAILLEE A LA HACHE.....	60
8. PATRES EN MONTAGNE A CAUTERETS. ON REMARQUE A DROITE UN ENSEMBLE VAISSELIER EN TRAIN DE SECHER ACCROCHE AUX BRANCHES D'UN ARBRE.....	62
9. <i>COURTAU</i> DES ESCLOZES. PIERRE GRAVEE (SUREMENT UN REMPLOIE QUI EXPLIQUERAIT QUE L'INSCRIPTION SOIT A L'ENVERS)	64
10. SERIE DE LEYTES LONGEANT LA GAUBE AU <i>COURTAU</i> D'ARTIGUSSY.....	67
11. LEYTES A CAMPAN BOURG. ON REMARQUE ENCORE LA PRESENCE D'UNE PORTE	67
12. LEYTES D'ARRICAT. ON REMARQUE LA PRESENCE D'ETAGERES EN PIERRE	67
13. TEILHET. LE PUIT A ETE CONSTRUIT AU FOND D'UNE DOLINE.....	69
14. UN <i>COUMET</i> BASSIN DE CABANE	69
15. ORDINCEDE. LE PUIT GLACE VERITABLE RESERVE DE GLACE POUR L'ETE.....	69
16. VACHER TRAVAILLANT LA MARE A FUMIER. HOUNT-BLANQUE	70
17. LES RUINES AU <i>COURTAU</i> DE SARROUA MONTRE DES VACHERS QUI ONT PROFITE DE TOUT L'ESPACE DISPONIBLE POUR SE METTRE A LEUR AISE.....	72
18. <i>COURTAU</i> DE LA LIT DONT LES CABANES ACTUELLES SONT CONTEMPORAINES, RECONSTRUITES PAR G. BUISAN	72
19. LAVABO CONTEMPORAIN A L'INTERIEUR DE LA CABANE RESTAUREE AU <i>COURTAU</i> DES ESCLOZES	74
20. LA LIT. NICHE ET COUCHE DU VACHER A L'INTERIEUR D'UNE CABANE	74
21. CHAINAGE REGULIER DANS UNE ENTREE DE CABANE	77
22. APPAREIL GROSSIER DE PIERRES. LES ANGLES SONT TRAITES EN GROSSES PIERRES.....	77
23. ESCLOZES. LES PIERRES (DU GRANIT) ONT ETE FAÇONNEES	77
24. CABANE AU-DESSUS DU LAC BLEU, AU PIED DU COL DE BAREILLE	79
25. COUVERTURE UNIQUEMENT EN PIERRE (LAUZES)	79
26. ETABLISSEMENT DES BAINS DU BAGNET A 1 050 M 'D'ALTITUDE	89

27. ON RECONNAIT LE BERET ET LE BATON, AINSI QU'UN SEMBLANT DE CAPE EN BURE. L'IMAGE TYPE DU BERGER, DEvenu ALORS GUIDE TOURISTIQUE.	91
28. CHASSEUR D'ISARDS.....	93
29. RETOUR DE CHASSE AU VAUTOUR	93
30. LA PECHE DANS LES EAUX FRAICHES DES TORRENTS.....	93
31. VOL LIBRE EN PARAPENTE.....	95
32. TRAVERSEE DES PYRENEES EN BALLON	95
33. OCTAVE, LE GEANT DU TOURMALET	95
34. LA STATION DE TRAMWAY DANS LE BOURG DE CAMPAN	100
35. LA SEOUBE. ON REMARQUE UNE VALLEE EXPLOITEE AU MAXIMUM EN CULTURES ET PRAIRIES.	101
36. EN REMONTANT LA VALLEE SUR LE FLANC DROIT, ON DEVINE LA TRACE DE QUELQUES CULTURES, AUJOURD'HUI COMPLETEMENT TRANSFORMEES EN PRAIRIES, SEPARÉES DE HAIES DE NOISETIERS DE PLUS EN PLUS DENSES.	102
37. LA VEGETATION SANS BORNE NE FAIT QUE PROGRESSER ALLANT JUSQU'A CAMOUFLER DES GRANGES EN SEIN D'UNE FORET QUI NE RESSEMBLAIT QU'A DES BUISSONS AU TEMPS DU PERE DE M. LABADENS.....	103
38. EN MONTANT VERS SAINTE-MARIE DE CAMPAN, LE FLANC GAUCHE DE LA VALLEE SE RETROUVE ENVAHIE PAR LA VEGETATION FAVORISEE PAR L'HUMIDITE DE LA VALLEE ARROSEE PAR LES ADOURS DE PAYOLLE ET DE GRIPP. ON RESSENT ALORS CE SENTIMENT D' « ETRANGLEMENT » VECU PAR LES VALLEENS.....	103
39. ELEVEUR ET SON TROUPEAU EN VALLEE DE CAMPAN.....	106
40. PATRES EN ESTIVES TRAVAILLANT PRES DE SA CABANE	106
41. ATELIER D'UNE MARBRERIE A BAGNERES-DE-BIGORRE	107
42. MARBRIERE DE CAMPAN ACCOLEE AUX COURTAU DE L'ESPIADET	108
43. A LA SUITE DU DEPART DES HOMMES POUR LA GUERRE, BIEN QUE DEJA BIEN PRESENTES EN MONTAGNE, CE SONT PRINCIPALEMENT LES FEMMES QUI LES REMPLACENT EN ESTIVES.	110
44. LOURDAISE. LEUR ROBE, DE COULEUR UNIFORME, VA DU BLANC CASSE AU CREME ROSE.	111
45. CASTA. LEURS CORNES SONT DE COULEUR BLANCHE, AUX EXTREMITES BRUNES.	111
46. GASCONNE	113
47. BLONDE D'AQUITAINE.....	113
48. TRANSHUMANCE A CAMPAN. ON REMARQUE EN DERNIERE LIGNE DEUX CHIENS AFFAIRES A CANALISER LE TROUPEAU BOVIN. ..	114
49. GRIPP. LES VACHES DE MERILHEU ARRIVENT AU CONTROLE SANITAIRE EN CAMION	116
50. CONTROLE DE L'ETAT SANITAIRE DES VACHES.	116
51. TRANSHUMANCE DANS CAMPAN	119
52. TRANSHUMANCE DANS CAMPAN	119
53. TRANSHUMANCE DANS CAMPAN. LA « VOITURE BALAI » EN FIN DE CORTEGE.	119
54. ARTIGUSSY.....	123
55. COURTAU D'ARTISSUSY EN RUINE	123
56. VUE SATELLITE D'ARTIGUSSY.....	123
57. ESCLOZES (VALLEE DE LA GAUBE). CABANE PRESENTANT L'ETAPE 2 DE DEGRADATION	124
58. ESCLOZES (VALLEE DE LA GAUBE).....	125

59. CANAL ASSECHE DU COURTAU DES ESCLOZES (VALLEE DE LA GAUBE)	125
60. ESCLOZES (VALLEE DE LA GAUBE).....	126
61. ESCLOZES (VALLEE DE LA GAUBE). GRANGE-ABRI	126
62. ESCLOZES (VALLEE DE LA GAUBE). TRACE D'UNE CHEMINEE SUR LA PAROI INTERNE D'UNE CABANE	127
63. ESCLOZES (VALLEE DE LA GAUBE). PILIER MONOLITHE D'APPENTIS ENCORE DEBOUT AU MILIEU DES RUINES	127
64. ESCLOZES (VALLEE DE LA GAUBE). CABANE QUI A PRESQUE ENTIEREMENT SOMBRE SOUS LA FRICHE	128
65. ESPIADET	130
66. LE COURBET. CABANES RESTAUREES	131
67. ESPIADET. GRANGE FORAINE TRANSFORMEE EN HABITAT SECONDAIRE	133
68. LA LIT.	135
69. COUTAU DE LA LIT. AU PREMIER PLAN LES RESTES DE LA MARE A FUMIER	135
70. LA LIT. CABANE CONTEMPORAINE A L'EXPLOITATION DU SITE, RESTAUREE PAR G. BUISAN (CABANE N° 3)	135
71. LA LIT. MARRE A FUMIER	136
72. LA LIT. LE CANAL D'IRRIGATION ALLANT	136
73. LA LIT. LEYTE.....	137
74. PUIIS A GLACE AU TEILHET.	137
75. PAYOLLE AVANT L'INSTALLATION DU LAC ARTIFICIEL (AVANT 1972).....	146
76. TROUPEAU ET CABANES DE LA MONGIE DANS LA MONTAGNE DU TOURMALET	147
77. CABANE DE SARREDE RESTAUREE DONT LA TOITURE S'EST EFFONDREE.....	172
78. LA LIT. « CABANE N°2 » AVEC SES CHEVRONS EN PIERRE.....	176
79. ORRY N°2	179
80. ORRY N°1	179

Dessin :

DESSIN 1. COUPE DE VALLEE, MONTRANT LES TROIS NIVEAUX D'ACTIVITE PASTORALE	20
DESSIN 2. DESSIN D'UN LEYTE REALISE PAR G. BUISAN	66
DESSIN 3. COUPE DU PUIIS A GLACE DU TEILHET	69
DESSIN 4. INSTALLATION TOUT-ATTENANT, POUR CHAQUE ELEVEUR (LE PLUS COURANT).....	71
DESSIN 5. LA CABANE DU VACHER EST INDEPENDANTE DES AUTRES CONSTRUCTIONS	71
DESSIN 6. TIRA-HUM	74
DESSIN 7. APPENTIS-ABRI POUR BOVINS A LA CABANE D'AYGUE-ROUYO	78
DESSIN 8. COUPE D'UNE TOITURE EN LAUZES.....	79
DESSIN 9. EVOLUTION DE DEGRADATION D'UNE CABANE D'ALTITUDE EN 4 ETAPES (DE GAUCHE A DROITE : ETAPES 1, 2, 3 ET 4)....	124
DESSIN 10. FRISE CHRONOLOGIQUE DES TRAVAUX DE BUISAN SUR LE SITE DE LA LIT (DE 1978 A 2003)	174
DESSIN 11. TOITURE AVEC CHEVRONS EN PIERRE (« LABASSES »)	176

DESSIN 12. DEPLACEMENT D'UNE PIERRE PAR BASCULEMENTS SUCCESSIFS	177
DESSIN 13. MODIFICATIONS « CABANE N°4 »	177

Carte :

CARTE 1. LA VALLEE DU HAUT-ADOUR (ENCADRE NOIR) SITUEE AU SEIN DU DEPARTEMENT DES HAUTES-PYRENEES	9
CARTE 2. PRESENTATION DES DEUX VALLEES COMPOSANT LE HAUT-ADOUR	10
CARTE 3. EXTRAIT DE L'ATLAS CANTONAL DE 1876.	13
CARTE 4. COMMUNE DE CAMPAN. REPARTITION DE LA PROPRIETE DU SOL ENTRE LES PARTICULIERS ET LA COMMUNE.....	21
CARTE 5. EXTRAIT DU CADASTRE NAPOLEONNIEN. ZOOM SUR LE COURTAU DES ESCLOZES (VALLEE DE LA GAUBE)	26
CARTE 6. EXTRAIT DE L'ATLAS CANTONAL DE 1876 (ZOOM).	26
CARTE 7. CARTE DU HAUT-ADOUR. IMPLANTATION GEOGRAPHIQUE DES COURTAUS.....	29

Graphique :

GRAPHIQUE 1. EVOLUTIONS DES EFFECTIFS D'EXPLOITATIONS DES ELEVEURS BOVIN VIANDE (EN MILIER) DE 2006 A 2014	112
GRAPHIQUE 2. REPARTITION RACIALE DES VACHES (EVOLUTION DEPUIS 2006)	113
GRAPHIQUE 3. STRUCTURE D'AGE DE LA FREQUENTATION « FRANÇAISE » DE LA ZONE MASSIFS PAR SAISON EN 2011.....	149
GRAPHIQUE 4. STRUCTURE DE LA FREQUENTATION « FRANÇAISE » DE LA ZONE MASSIFS PAR PROFESSIONS ET CATEGORIES SOCIOPROFESSIONNELLES (PCS) EN 2011.	150
GRAPHIQUE 5. STRUCTURE DE LA FREQUENTATION « FRANÇAISE » DE LA ZONE MASSIFS PAR TAILLE DU FOYER EN 2011.	151
GRAPHIQUE 6. STRUCTURE DE LA FREQUENTATION « FRANÇAISE » DE LA ZONE MASSIFS PAR NOMBRE D'ENFANTS AU FOYER EN 2011.	151

Tableau :

1. PROFIL SELON L'AGE EN FONCTION DES MASSIFS FRANÇAIS.....	149
---	-----

Glossaire

Ce glossaire, classé par ordre alphabétique, reprend les mots sortis de l’idiome local, principalement cité par G. Buisan (exception précisée pour les termes latins).

A.

Afforetz : désigne des forêts présentant un droit d’usage de pâture

(de) Affrontare : Façon de traire la vache contre le flanc de l’animal (synonyme d’ « *assunta* »)

Agous : canaux d’irrigation

Amoutagna : désigne la période passée en estives en saison d’été (synonyme d’ « *estioua* »)

Assunta : façon de traire la vache (synonyme d’ « *affrontare* »)

Aulhé : cabane isolée sur l’étage alpin, réservée aux bergers

B.

Bacade : unité de mesure du bétail

Barguerot : enclot (parc) de la cabane au *courtàu*

Bédalhers : personnes qui ont la fonction de représenter les gardes sur le terrain

Bédats : quartier de forêt préservée

Bédérat : cabane pour les veaux au sein du *courtàu* (synonyme de *tiarrat*)

Bésiau : désigne l’assemblée de voisins, autrement dit, une structure politique qui représente la communauté villageoise

Bidaro : circuit de pacage en estives

Boué : bouvier (personne en charge de la surveillance des bœufs de labours)

Bordo : grange, borde

Boualàs (ou *bualàs*) : quartier de bas pâturages réservés aux bœufs de travail (labour)

Broueilhs : forêts étroitement surveillée, la plupart du temps, défendues aux troupeaux

C.

Cabano : cabane du vacher au sein d'une unité

Corral : enclos d'une cabane au sien d'un *courtàu*

Coumet : bassin rempli d'eau fraîche dans lequel étaient déposés les bidons de lait

Courtàu (ou *courtaou*) : terme qui pourrait se traduire par « cabane », mais, dans le cas du mémoire, désigne un rassemblement de cabanes de vachers

E.

Estioua : désigne la saison estivale passée en estives (synonyme d' « *amoutagna* »)

G.

Gazailhe : bail à cheptel

H.

Hourquet : petite fourche (désigne autant l'objet que la forme)

Humus (terme latin) : la terre, le pays

L.

Leyté : petite niche en pierre, ancêtre du réfrigérateur

M.

Manamente : personne qui a pour fonction d'être le second des consuls et des gardes

Matoun : lait gras

P.

Pastet : pâte à base de farine de maïs mélangée à de l'eau ou du lait

Penàus : style architectural présentant des pierres plates en escalier, servant généralement de cadre au toit de chaume côté pignon

Pignore : amende

Pinus uncinata (terme latin) : nom latin désignant l'espèce végétale du pin à crochets

Purry : petit lait

S.

Sès : appentis réservé à la traite des vaches au *courtàu*

T.

Tiarrat : cabane pour les jeunes veaux (synonyme de *bédérat*)

Tourrîs : potage composé de pain détremé et d'oignons

Trans (terme latin) : le passage (action de se déplacer)

V.

Vètés : quartiers forestiers interdits

BIBLIOGRAPHIE/WEBOGRAPHIE

Sources sur le monde rural

La montagne et l'homme

- BELLEFON (de) Patrice. *Chroniques du PATRIMOINE CULTUREL pyrénéen*. TV Izard – Esprit des Pyrénées, 2014. Vidéo : < www.youtube.com > consultée le 22/12/2015.
- BEROT Marcellin. *La vie des hommes de la montagne dans les Pyrénées racontée par la toponymie*. Toulouse : Editions Milan, 2002 (388 p.).
- BUISAN Georges. *Aux cabanes de la Lit. Une histoire de restaurations à pierre sèche dans les Pyrénées*. Tarbes : 2004 (112 p.).
- DELAY Pierre (dir). *La Montagne et l'homme : aspects littéraires, aspects pyrénéens*. 4^e colloque de littérature régionale, 29 et 30 septembre 1985, Pau. Talence : Presses universitaires de Bordeaux, 1986 (293 p.).
- PASTOR-BARRUE Monique (dir). *Culture du risque en montagne : le pays Toy*. Paris : L'Harmattan, 2014 (619 p.).
- Colloque international en hommage au professeur André Fel. *Des régions paysannes aux espaces fragiles*. Centre d'études et de recherches appliquées au Massif Central, à la moyenne montagne et aux espaces fragiles, Sln. Clermont-Ferrand : CERAMAC, 1992 (767 p.).

La montagne pyrénéenne

- BAILHE Claude. *Autrefois les Pyrénées*. Toulouse : Editions Milan, 1992. (181 p.).
- HUREL Alexandre (Editeur sc). *Je vous écris de Pau et des vallées du Béarn*. Urrugne : Pimientos, 2014 (127 p.).
- LEFEBVRE Henri. *Les communautés paysannes pyrénéennes (origine, département, déclin)*. Bagnères-de-Bigorre : Société Ramond, 2014 (488 p.).
- LYNCH Edouard. *Entre la commune et la nation : identité communautaire et pratique politique en Vallée de Campan (Hautes-Pyrénées) au XIX^e siècle*. Tarbes : Association Guillaume Mauraun, 1992 (241 p.).
- MORINIERE Jean-Luc. *Le Louron. Une vallée pyrénéenne au passé harmonieux*. Toulouse : Editions Milan, 1984 (290 p.).
- POUMAREDE Jean. « Les syndicats de vallées dans les Pyrénées françaises du Moyen Age au XIX^e siècle », *Revue de la société Jean Bodin*, tome 43. 1984 (pp. 385-409.).
- VALAT Jacques. *Pyrénées paysannes*. Toulouse : Editions Milan, 1993 (119 p.).
- VIVIER Nadine. *Propriété collective et identité communale. Les biens communaux en France, 1750-1914*. Paris : Publications de la Sorbonne, 1998 (352 p.).
- < <http://tab.geoportail.fr> > dernière consultation le 25/05/2016

Sources sur le pastoralisme

Pastoralisme dans les vallées des Hautes-Pyrénées

- ARQUE Paul. O. Luquet, *La vie économique dans la vallée de Campan* (Thèse de doctorat en Droit). In : Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest, tome 7, fascicule 1, 1936. (pp. 88-90). < www.persee.fr > consultée le 18/05/2016
- BONNA Céline. *A la découverte des cabanes de bergers en vallée de Barège*. Pau : MonHélios, 2014 (271 p.).
- BUISAN Georges. *Hier en Vallée de Campan : vie montagnarde et communautaire d'un village des Pyrénées centrales*. Pau : Cairn, 2002.
- IMBERT André. *Paysans des Pyrénées. Montagnes de Bigorre*. Toulouse : Loubatières, 2001. (170 p.).
- LEFEBVRE Henri. *La Vallée de Campan : étude de sociologie rurale*. Paris : Presses universitaires de France, 1990 (220 p.).
- LEVEQUE Stéphane, DELAVEAU Thierry. *Découverte pastorales : vallée de Lesponne*. Portet-sur-Garonne : Pyrénées Patrimoine, 1992.
- TUCOO-CHALA Pierre. Une « république pastorale » pyrénéenne : H. Lefebvre, *La vallée de Campan. Étude de sociologie rurale*, Paris, P.U.F., 1963, (Bibliothèque de sociologie contemporaine). In: Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale, Tome 76, N°66, 1964 (pp. 108-111). < www.persee.fr > consultée le 18/05/2016

Pastoralisme pyrénéen

- BUISAN Georges. *Des cabanes et des hommes : vie pastorale dans les Pyrénées*. Pau : Cairn, 2000 (199 p.).
- LE COUEDIC Mélanie. *Les pratiques pastorales d'altitude dans une perspective ethnoarchéologique. Cabanes, troupeaux et territoires pastoraux pyrénéens dans la longue durée*. Ecole doctorale Sciences de l'homme et de la société, Université François Rabelais. Tours, 2010 (556 p.).
- PAROIX Joseph. *Pyrénées, berger dans les nuages*. Pau : Cairn, 2006 (104 p.).

Sources sur le tourisme

Le tourisme thermal du XIX^e : à la découverte des Pyrénées

- GRENIER Lise (dir). *Le Voyage aux Pyrénées ou la Route thermale*. Tarbes : Randonnées pyrénéennes, 1987 (208 p.).
- LASSERRE-VERGNE Anne (Editeur sc). *Voyage aux Pyrénées, Victor HUGO. Suivi de Juliette Drouet aux Pyrénées : journal inédit de son voyage en 1843*. Pau : Cairn, 2014 (268 p.).

Le tourisme d'estive : l'utilisation de la montagne

- CHARLES Jérôme. *Les activités d'avenir pour le développement touristique estival en montagne*. Master 1, Management du sport, des loisirs et du tourisme. Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2008 (65 p.).
- MANTEI Christian (dir). *Panorama du tourisme de la montagne : cahier numéro 1, l'offre et la fréquentation*. Paris : Atout France, 2012 (186 p.).
- MANTEI Christian (dir), BOISSEAU Charles-Henri, FAURE Guy (et all). *Le tourisme estival de montagne : approche comparative des massifs français et étrangers, propositions pour dynamiser le marché français*. Paris : ODIT-France, 2008 (132 p.).
- Office de Tourisme de la Vallée de Campan. *Les Courtàous en Vallée de Campan – Patrimoine et Pastoralisme : Guide de randonnées pédestres – 12 itinéraires à la découverte du pastoralisme*.
- URBAIN Jean-Didier. *Paradis vert : désirs de campagne et passions résidentielles*. Paris : Payot, 2002 (392 p.).

Patrimonialisation et marketing

- BOURGEON-RENAULT Dominique (dir), DEBENEDETTI Stéphane, GOMBAULT Anne (et all). *Marketing de l'Art et de la Culture*. Paris : Dunod, 2014. (295 p.).
- CAUE des Hautes-Pyrénées et Parc National des Pyrénées. *Les vallées de Bagnères-de-Bigorre et de Campan, de village en hameau*. Tarbes : Collection Patrimoine des Vallées Pyrénéennes, 2009.
- HERITIER Stéphane (dir). *Nature et patrimoine au service de la gestion durable des territoires*. Meudon : Publications Missions Ressources et Compétences Technologiques, 2009 (222 p.).
- KROMM Claire. *Evaluer les retombées d'un projet : démarche, conseils, cas concrets*. Lempdes : Source, centre national de ressources du tourisme et du patrimoine rural, 2007 (80 p.).
- La Dépêche du Midi. « Redonner vie au Courtau des Esclozes ». *LADEPECHE.fr*, publié le 03/05/2015. < www.ladepeche.fr > consultée le 29/05/2016
- LAZZAROTTI Olivier et VIOLIER Philippe (dir.). *Tourisme & Patrimoine. Un moment du Monde*. Angers : Presse de l'Université, 2007 (pp. 10-80, 158-195, 227-242)
- MANTEI Christian (dir). *Le tourisme de mémoire en France : mesure et analyse du poids et des retombées économiques de la filière*. Paris : Atout France, 2012 (177 p.).
- PAMPLONA. *La modernisation des cabanes d'estive dans les Pyrénées Atlantiques : une petite révolution ?*. Département de Géographie-Aménagement (Université de Pau et des Pays de l'Adour). Master 1, Géographie, Aménagement, Sociologie : Spécialité Développement durable, Aménagement, Société, Territoire. Université de Pau, 2012 (118 p.).
- TELEK Viktòria. « Au Carrefour, la vie du temps jadis ». *LADEPECHE.fr*, publié le 25/08/2015. < www.ladepeche.fr > consultée le 28/05/2016

- TELEK Viktòria (signé « V. T. »). « La restauration du Courtau des Esclozes avance ». *LADPECHE.fr*, publié le 04/07/2014. < www.ladepêche.fr > consultée le 29/05/2016
- VLES Vincent (dir), CLARIMONT Sylvie (dir). *Tourisme durable en montagne : entre discours et pratiques*. La Plaine Saint-Denis : AFNOR, 2007 (226 p.).
- < www.creer-mon-business-plan.fr > (→ analyse SWOT) consultée le 12/06/2016
- < www.europe-en-lrmp.eu > consultée le 07/06/2016
- < cdm-pyrenees.fr > consultée le 07/06/2016

ENTRETIENS

- Entretien avec **M. ADISSON**, le 23/11/2014 à Bagnères-de-Bigorre (à son domicile)
- Entretien avec **Mme BOUYRIE**, le 26/10/2014 à Campan (à son domicile)
- Entretien avec **Mme GAILLAGUET** (présidente de l'association *Pierre des Esclozes*), le 09/03/2016 à Orleix (à son domicile)
- Entretien avec **M. GION**, le 07/03/2016 à Bagnères-de-Bigorre (dans un café)
- Entretien avec **Mme et M. ISLA**, le 08/11/2014 à Campan (à leur domicile)
- Entretien avec **Mme et M. LABADENS** et leur fille, **Marie-José**, le 04/05/2016 à Campan (à leur domicile)
- Entretien avec l'**association Pierre des Esclozes**, le 18/10/2014 au site du *courtau* des Esclozes (alentour de Payolle, commune de Campan)

Sites web des organismes et associations (classés du plus intéressant au moins important), dont je me suis rapprochée pour ce mémoire :

- www.amisdemadamecampan.fr → carrefourdespatrimoines.fr (nouveau site)
- www.museesbagneres.fr
- www.caue-mp.fr
- www.cpie65.fr
- www.bagneres-adour.com
- www.fondsphotographiqueyssalet.com
- www.parc-pyrenees.com
- www.mp.chambagri.fr

Résumé

La vallée du Haut-Adour connaît une intense pratique agropastorale atteignant son apogée au cours du XIXe siècle. Il faut alors dire que cette activité n'a rien à voir avec celle que l'on connaît aujourd'hui. Il est donc évident de se poser les questions suivantes : quel était la nature, sinon le fonctionnement, de cette pratique agropastorale ? Autour de quoi s'organisait-elle ? Quelles étaient les us et coutumes qui lui étaient propres ? Comment vivaient nos aïeux en contact avec la montagne et comment arrivaient-ils à l'utiliser ? Ou plutôt, comment arrivaient-ils à s'adapter à ce milieu qui pouvait paraître hostile à l'homme ?

L'intérêt premier des montagnards à cette époque était de profiter au maximum de ce que pouvait leur apporter les diverses ressources naturelles qui les entouraient. On peut alors remarquer qu'une certaine organisation se faisait au sein de ce milieu. Cette gestion cherchait à répartir le territoire en fonction des ressources qu'il proposait, en particulier la richesse en herbages dont recèle la vallée du Haut-Adour, indispensables à l'élevage. D'autant plus que cette dernière activité apporte de nombreux revenus. La vie des hommes organisée en fonction d'une activité agropastorale est alors automatiquement réglée au rythme des bêtes, tout au long de l'année.

Il est aussi intéressant de voir en quoi consistait la vie des pâtres en vallée du Haut-Adour. Une vie en montagne, sur les pâturages communaux, qui était régie par un règlement afin que chacun profite en toute justice du bien public communal que représente la montagne. Aujourd'hui, cette fortune pastorale ne nous est plus que racontée par les outils faisant partis de la culture matérielle montagnardes et valléenne.

Mais à côté du patrimoine paysager et mobilier, l'autre élément certain qui cherche à nous raconter l'histoire de ces hommes vivant en harmonie avec leur territoire, n'est d'autre que l'impressionnant réseau de ruines que présente la vallée du Haut-Adour. Ces architectures en ruines, qui ne font aujourd'hui que simplement partie du paysage, avaient une fonction essentielle dans la pratique agropastorale du Haut-Adour et sont la preuve que l'homme n'avait presque aucune limite, quand il s'agissait de profiter de son territoire au maximum de ce qu'il pouvait lui apporter. Les cabanes présentes à l'intérieur de ces *courtàus* (habitat pastoral d'altitude) exposent, plus qu'une adaptation au territoire, une adaptation architecturale liée autant aux besoins de l'homme, qu'aux besoins du troupeau. Une population agropastorale qui donc a su apprivoiser le temps et l'espace.

Sans parler des populations qui ont su l’habiter depuis maintenant des milliers d’années, la montagne, entité imposante, perçue généralement comme impressionnante, est passée par diverses représentations évolutives au cours du temps, jusqu’à ce que l’on daigne la regarder au point de s’y aventurer.

C’est au moment du Siècle des Lumières qu’on commence à percevoir la montagne comme un sujet scientifique. Presque paradoxalement, on y rencontre par la suite les Romantiques qui développent l’idée d’une magnification de la nature à travers le culte des passions. C’est alors au travers des récits de voyage que se diffuse l’idée d’une montagne, espace de liberté, bienfaisante sur la santé, au contrario des villes de plus en plus polluées.

Ce territoire d’estive principalement pastorales, va se transformer progressivement en terrain propice aux loisirs, principalement sportif.

En tant qu’évolution, on peut aussi parler de la transformation du métier de vacher lié à la pratique agropastorale du Haut-Adour tournant autour de la production laitière. Cette dernière est abandonnée en faveur d’une production bouchère modifiant l’exploitation bovine de la vallée. On parle de vachers de moins en moins présents en estives, délaissant donc les *courtàus*. C’est pourquoi, aujourd’hui on ne voit principalement plus que des ruines à leur emplacement.

Avec le phénomène de décentralisation qui régit de nos jours la nation française, les collectivités territoriales, quelle qu’elle soit, sont de plus en plus soucieuse de leur image. L’image du territoire va donc se faire sur la mise en scène de l’espace avec notamment l’instrumentalisation d’une identité, particulièrement dictée par des stéréotypes touristiques. La chasse à l’exception géographique va aussi être lancée, afin de mettre en valeur la singularité d’un territoire.

L’économie touristique va apparaître comme une nouvelle ressource de la montagne.

Au-delà des édifices ou des ensembles urbains, les sites naturels et les écosystèmes demandent également une protection. Ce droit du patrimoine paysager va devenir une partie importante du droit de l’environnement. En ce qui concerne la montagne, c’est essentiellement la loi du 9 janvier 1985 (modifiée partiellement en 2005) qui s’y applique.

Pour les Pyrénées, on peut citer la convention interrégionale de massif qui engage l'Etat et les régions concernées (anciennement l'Aquitaine, Midi-Pyrénées et Languedoc-Roussillon) sur un programme d'actions pour l'année 2015-2020. Les fonds structurels européens FEDER sont également mobilisés dans le cadre du POI Pyrénées, pour la période 2014-2020.

Le patrimoine montagnard, en particulier celui du Haut-Adour, tend depuis quelques peu à se démarquer avec notamment la mise en avant d'un archaïsme propre à une vallée. Cet *ingeniering* patrimonial met en évidence différents acteurs jouant un rôle plus ou moins important au sein et autour de la vallée de Campan dans le but de valoriser son identité avant toute pastorale.